This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

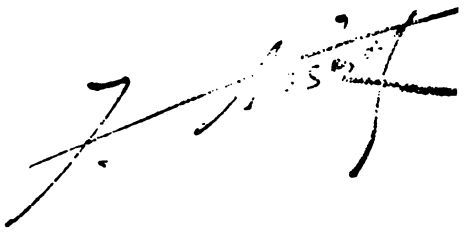
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE TAIRE
E FAIRE



ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES
DE
LA METTRIE.

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES

DE

LA METTRIE.

NOUVELLE ÉDITION,

Précédée de ſon Eloge,

Par FRÉDÉRIC II, Roi de Pruſſe.

TOME PREMIER.

A BERLIN,

Et ſe trouve à PARIS,

CHEZ CHARLES TUTOT, Imprimeur,
rue Favart, N°. 427.

1796.

ÉLOGE

DE LA METTRIE,

PAR FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

JULIEN-OFFRAY DE LA METTRIE naquit à Saint-Malo, le 25 décembre 1709, de Julien-Offray de la Mettrie & de Marie Gaudron, qui vivoient d'un commerce aſſez conſidérable pour procurer une bonne éducation à leur fils. Ils l'envoyerent au college de Coutance pour faire ſes humanités, d'où il paſſa à Paris dans le college du Pleſſis; il fit ſa réthorique à Caën, & comme il avoit beaucoup de génie & d'imagination, il remporta tous les prix de l'éloquence : il étoit né orateur; il aimoit paſſionnément la poéſie & les belles-lettres; mais ſon pere, qui crut qu'il y avoit plus à gagner pour un eccléſiaſtique que pour un poëte, le deſtina à l'égliſe; il l'envoya l'année ſuivante au college du Pleſſis, où il fit ſa logique ſous M. Cordier, qui étoit plus Janſéniſte que Logicien.

C'eſt le caractere d'une ardente imagination, de ſaiſir avec force les objets qu'on lui préſente; comme c'eſt le caractere de la jeuneſſe d'être prévenue des premieres opinions qu'on lui inculque : tout autre diſciple auroit adopté les ſentimens de ſon maître; ce n'en fut pas aſſez pour le jeune la Mettrie, il devint Janſéniſte, & compoſa un ouvrage qui eut vogue dans le parti.

429286

En 1725, il étudia la phyſique au college d'Harcourt, & y fit de grands progrès. De retour en ſa patrie, le ſieur Hunault, médecin de Saint-Malo, lui conſeilla d'embraſſer cette profeſſion : on perſuada le pere ; on l'aſſura que les remedes d'un médecin médiocre rapporteroient plus que les abſolutions d'un bon prêtre. D'abord le jeune la Mettrie s'appliqua à l'anatomie ; il diſſéqua pendant deux hivers ; après quoi il prit en 1725, à Rheims, le bonnet de docteur, & y fut reçu médecin.

En 1733, il fut étudier à Leyde ſous le fameux Boerhaave. Le maître étoit digne de l'écolier, & l'écolier ſe rendit bientôt digne du maître. M. la Mettrie appliqua toute la force de ſon eſprit à la connoiſſance & à la cure des infirmités humaines, & il devint grand médecin dès qu'il voulut l'être. En 1734 il traduiſit, dans ſes momens de loiſir, le traité de feu M. Boerhaave, ſon aphrodiſiacus, & y joignit une diſſertation ſur les maladies vénériennes, dont lui-même étoit l'auteur. Les vieux médecins s'éleverent en France contre un écolier qui leur faiſoit l'affront d'en ſavoir autant qu'eux. Un des plus célebres médecins de Paris lui fit l'honneur de critiquer ſon ouvrage (marque certaine qu'il étoit bon). La Mettrie repliqua, & pour confondre d'autant plus ſon adverſaire, en 1736 il compoſa un traité du *vertige*, eſtimé de tous les médecins impartiaux.

Par un malheureux effet de l'imperfection humaine, une certaine baſſe jalouſie eſt devenue un des attributs des gens de lettres ; elle irrite l'eſprit de ceux qui ſont en poſſeſſion des réputations contre les progrès des génies naiſſans : cette rouille s'attache aux talens ſans les détruire, mais elle leur nuit quelquefois. M. la Mettrie,

qui avançoit à pas de géant dans la carrière des ſciences, ſouffrit de cette jalouſie, & ſa vivacité l'y rendit trop ſenſible.

Il traduiſit à Saint-Malo les aphoriſmes de Boerhaave, la matiere médicale, les procédés chymiques, la théorie chymique, & les inſtitutions du même auteur. Il publia preſque en même temps un abrégé de Sydenham. Le jeune médecin avoit appris, par une expérience prématurée, que pour vivre tranquille, il vaut mieux traduire que compoſer; mais c'eſt le caractere du génie de s'échapper à la réflexion. Fort de ſes propres forces, ſi je puis m'exprimer ainſi, & rempli des recherches de la nature qu'il faiſoit avec une dextérité infinie, il voulut communiquer au public les découvertes qu'il avoit faites. Il donna ſon traité ſur la *petite vérole*, ſa *médecine pratique*, & ſix volumes de *commentaires* ſur la phyſiologie de Boerhaave : tous ces ouvrages parurent à Paris, quoique l'auteur les eût compoſés à Saint-malo. Il joignoit à la théorie de ſon art une pratique toujours heureuſe; ce qui n'eſt pas un petit éloge pour un médecin.

En 1742, M. la Mettrie vint à Paris, attiré par la mort de M. Hunault, ſon ancien maître : les fameux Morand & Sidobre le placerent auprès du duc de Grammont, & peu de jours après ce ſeigneur lui obtint le brevet de médecin des gardes; il accompagna ce duc à la guerre, & fut avec lui à la bataille de Dettingue, au ſiege de Fribourg & à la bataille de Fontenoi, où il perdit ſon protecteur, qui y fut tué d'un coup de canon.

M. la Mettrie reſſentit d'autant plus vivement cette perte, que ce fut en même temps l'écueil de ſa fortune. Voici ce qui y donna lieu. Pendant la campagne de Fri-

bourg, M. la Mettrie fut attaqué d'une fievre chaude : une maladie eſt pour un philoſophe une école de phyſique ; il crut s'appercevoir que la faculté de penſer n'étoit qu'une ſuite de l'organiſation de la machine, & que le dérangement des reſſorts influoit conſidérablement ſur cette partie de nous-mêmes, que les métaphyſiciens appellent l'ame. Rempli de ces idées pendant ſa convaleſcence, il porta hardiment le flambeau de l'expérience dans les ténebres de la métaphyſique ; il tenta d'expliquer, à l'aide de l'anatomie, la texture déliée de l'entendement, & il ne trouva que de la mécanique où d'autres avoient ſuppoſé une eſſence ſupérieure à la matiere. Il fit imprimer ſes conjectures philoſophiques ſous le titre d'*Hiſtoire naturelle de l'ame.* L'aumonier du régiment ſonna le tocſin contre lui, & d'abord tous les dévots crierent.

Le vulgaire des eccléſiaſtiques eſt comme Dom Quichotte, qui trouvoit des aventures merveilleuſes dans des évènemens ordinaires ; ou comme ce fameux militaire, qui trop rempli de ſon ſyſtême, trouvoit des colonnes dans tous les livres qu'il liſoit. La plupart des prêtres examinent tous les ouvrages de littérature comme ſi c'étoient des traités de théologie ; remplis de ce ſeul objet, ils voient des héréſies par-tout : de-là viennent tant de faux jugemens & tant d'accuſations formées, pour la plupart, mal-à-propos contre les auteurs. Un livre de phyſique doit être lu avec l'eſprit d'un phyſicien ; la nature, la vérité eſt ſon juge ; c'eſt elle qui doit l'abſoudre ou le condamner : un livre d'aſtronomie veut être lu dans un même ſens. Si un pauvre médecin prouve qu'un coup de bâton fortement appliqué ſur le crâne

dérange l'eſprit, ou bien qu'à un certain degré de chaleur la raiſon s'égare, il faut lui prouver le contraire ou ſe taire. Si un aſtronome habile démontre, malgré Joſué, que la terre & tous les globes céleſtes tournent autour du ſoleil, il faut, ou mieux calculer que lui, ou ſouffrir que la terre tourne.

Mais les théologiens, qui par leurs appréhenſions continuelles pourroient faire croire aux foibles que leur cauſe eſt mauvaiſe, ne s'embarraſſent pas de ſi peu de choſe. Ils s'obſtinerent à trouver des ſemences d'héréſie dans un ouvrage qui traitoit de phyſique : l'auteur eſſuya une perſécution affreuſe, & les prêtres ſoutinrent qu'un médecin, accuſé d'héréſie, ne pouvoit pas guérir les gardes-françoiſes.

A la haine des dévots ſe joignit celle de ſes rivaux de gloire : celle-ci ſe ralluma ſur un ouvrage de M. la Mettrie, intitulé la *Politique des médecins*. Un homme plein d'artifice, & dévoré d'ambition, aſpiroit à la place vacante de premier médecin du roi de France ; il crut, pour y parvenir, qu'il lui ſuffiſoit d'accabler de ridicule ceux de ſes confreres qui pouvoient prétendre à cette charge. Il fit un libelle contre eux, & abuſant de la facile amitié de M. la Mettrie, il le ſéduiſit à lui prêter la volubilité de ſa plume & la fécondité de ſon imagination : il n'en fallut pas davantage pour achever de perdre un homme peu connu, contre lequel étoient toutes les apparences, & qui n'avoit de protection que ſon mérite.

M. la Mettrie, pour avoir été trop ſincere comme philoſophe & trop officieux comme ami, fut obligé de renoncer à ſa patrie. Le duc de Duras & le vicomte du

Chaila lui conſeillerent de ſe ſouſtraire à la haine des prêtres & à la vengeance des médecins. Il quitta donc, en 1746, les hôpitaux de l'armée, où M. de Séchelles l'avoit placé, & vint philoſopher tranquillement à Leyde. Il y compoſa ſa *Pénélope*, ouvrage polémique contre les médecins, où à l'exemple de Démocrite, il plaiſantoit ſur la vanité de ſa profeſſion : ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt que les médecins, dont la charlatanerie y eſt peinte au vrai, ne purent s'empêcher d'en rire eux-mêmes en le liſant : ce qui marque bien qu'il ſe trouvoit dans l'ouvrage plus de gaieté que de malice.

M. la Mettrie ayant perdu de vue ſes hôpitaux & ſes malades, s'adonna entierement à la philoſophie ſpéculative ; il fit ſon *Homme machine*, ou plutôt il jetta ſur le papier quelques penſées fortes ſur le matérialiſme, qu'il s'étoit ſans doute propoſé de rédiger. Cet ouvrage, qui devoit déplaire à des gens, qui par état ſont ennemis déclarés des progrès de la raiſon humaine, révolta tous les prêtres de Leyde contre l'auteur : calviniſtes, catholiques & luthériens, oublierent en ce moment que la conſubſtantiation, le libre arbitre, la meſſe des morts & l'infaillibilité du pape les diviſoient ; ils ſe réunirent tous pour perſécuter un philoſophe, qui avoit de plus le malheur d'être François, dans un temps où cette monarchie faiſoit une guerre heureuſe à leurs Hautes-Puiſſances.

Le titre de philoſophe & de malheureux fut ſuffiſant pour procurer à M. la Mettrie un aſile en Pruſſe, avec une penſion du roi. Il ſe rendit à Berlin au mois de [illegible] de l'année 1748 ; il y fut reçu membre de l'académie royale des ſciences. La médecine le revendiqua

à la métaphyſique, & il fit un traité de la *Dyſſenterie* & un autre de l'*Aſthme*, les meilleurs qui aient été écrits ſur ces cruelles maladies. Il ébaucha différens ouvrages ſur des matieres de philoſophie abſtraite qu'il s'étoit propoſé d'examiner ; & par une ſuite des fatalités qu'il avoit éprouvées, ces ouvrages lui furent dérobés : mais il en demanda la ſuppreſſion auſſitôt qu'ils parurent.

M. la Mettrie mourut dans la maiſon de milord Tirconnel, miniſtre plénipotentiaire de France, auquel il avoit rendu la vie. Il ſemble que la maladie, connoiſſant à qui elle avoit à faire, ait eu l'adreſſe de l'attaquer d'abord au cerveau, pour le terraſſer plus ſûrement : il prit une fievre chaude avec un délire violent : le malade fut obligé d'avoir recours à la ſcience de ſes collegues, & il n'y trouva pas la reſſource qu'il avoit ſi ſouvent, & pour lui & pour le public, trouvée dans la ſienne propre.

Il mourut le 11 de novembre 1751, âgé de 43 ans. Il avoit épouſé Louiſe-Charlotte Dréauno, dont il ne laiſſa qu'une fille, âgée de cinq ans & quelques mois.

M. la Mettrie étoit né avec un fond de gaieté naturelle, intariſſable ; il avoit l'eſprit vif & l'imagination ſi féconde, qu'elle faiſoit croître des fleurs dans le terrein aride de la médecine. La nature l'avoit fait orateur & philoſophe ; mais un préſent plus précieux encore qu'il reçut d'elle, fut une ame pure & un cœur ſerviable. Tous ceux auxquels les pieuſes injures des théologiens n'en impoſent pas, regrettent en M. la Mettrie un honnête homme & un ſavant médecin.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Je me propoſe de prouver que la Philoſophie, toute contraire qu'elle eſt à la Morale & à la Religion, non-ſeulement ne peut détruire ces deux liens de la ſociété, comme on le croit communément, mais ne peut que les reſſerrer & les fortifier de plus en plus. Une diſſertation de cette importance, ſi elle eſt bien faite, vaudra bien, à mon avis, une de ces préfaces triviales, où l'auteur, humblement à genoux devant le Public, s'encenſe cependant avec sa modeſtie ordinaire : & j'eſpere qu'on ne la trouvera pas à la tête d'ouvrages de la nature de ceux que j'oſe réimprimer, malgré tous les cris d'une haine (*) qui ne mérite que le plus parfait mépris.

Ouvrez les yeux, vous verrez affiché de toutes parts :

« Preuves de l'exiſtence de dieu par les » merveilles de la nature.

(*) Odium Theologicum.

» *Preuves de l'immortalité de l'ame par la* » *géométrie et l'algebre.*

» *La religion prouvée par les faits.*

» *Théologie phyſique* ».

Et tant d'autres livres ſemblables. Liſez-les, ſans autre préparation, vous ſerez perſuadés que la philosophie eſt par elle-même favorable à la religion et à la morale, & qu'enfin l'étude de la nature eſt le plus court chemin pour arriver, tant à la connoiſſance de ſon adorable auteur, qu'à l'intelligence des vérités morales & révélées. Livrez-vous enſuite à ce genre d'étude; & sans embraſſer toute cette vaſte étendue de phyſique, de botanique, de chymie, d'hiſtoire naturelle, d'anatomie, ſans vous donner la peine de lire les meilleurs ouvrages des philoſophes de tous les ſiecles, faites-vous médecin ſeulement, à coup ſûr vous le ſerez comme les autres. Vous reconnoîtrez la vanité de nos déclamateurs, ſoit qu'ils faſſent retentir nos temples, soit qu'ils ſe récrient éloquemment dans leurs ouvrages ſur les merveilles de la nature; & ſuivant l'homme pas à pas, dans ce qu'il tient de ſes divers âges, dans ſes paſſions, dans ſes maladies, dans ſa ſtructure, comparée à celle des animaux, vous conviendrez que la ſoi ſeule nous conduit à la croyance d'un être ſuprême; & que l'homme,

organiſé comme les autres animaux, pour quelques dégrés d'intelligence de plus, ſoumis aux mêmes loix, n'en doit pas moins ſubir le même ſort. Ainſi du faîte de cette immortalité glorieuſe, du haut de cette belle machine théologique, vous deſcendrez, comme d'une *gloire* d'opéra, dans ce parterre phyſique, d'où ne voyant par-tout autour de vous que matiere éternelle, & formes qui ſe ſuccedent & périſſent ſans-ceſſe, confus, vous avouerez qu'une entiere deſtruction attend tous les corps animés. Et enfin ce tronc du ſyſtême des mœurs parfaitement déraciné par la philoſophie, tous les efforts qu'on a faits pour concilier la philoſophie avec la morale, et la théologie avec la raison, vous paroîtront frivoles et impuiſſants.

Tel eſt le premier point de vue & le plan de ce diſcours; avançons & développons toutes ces idées vagues & générales.

La philosophie, aux recherches de laquelle tout eſt ſoumis, eſt ſoumiſe elle-même à la nature, comme une fille à ſa mere. Elle a cela de commun avec la vraie médecine, qu'elle ſe fait honneur de cet eſclavage, qu'elle n'en connoît point d'autre, & n'entend point d'autre voix. Tout ce qui n'eſt pas puiſé dans le ſein même de la nature, tout ce qui n'eſt pas phénomenes, causes, effets, ſcience des choses, en un mot,

ne regarde en rien la philoſophie, & vient d'une ſource qui lui eſt étrangere.

Telle eſt la morale ; fruit arbitraire de la politique, qui peut à juſte titre revendiquer ce qu'on lui a injuſtement uſurpé. Nous verrons dans la ſuite, pourquoi elle a mérité d'être miſe au nombre des parties de la philoſophie, à laquelle il eſt évident que proprement elle n'appartient pas.

Les hommes ayant formé le projet de vivre enſemble, il a fallu former un ſyſtême de mœurs politiques, pour la ſûreté de ce commerce : & comme ce ſont des animaux indociles, difficiles à dompter, & courant *ſpontanément* au bien-être, *per fas & nefas*, ceux qui par leur ſageſſe & leur génie ont été dignes d'être placés à la tête des autres, ont ſagement appellé la religion au ſecours des regles & des loix, trop ſenſés, pour pouvoir prendre une autorité abſolue ſur l'impétueuſe imagination d'un peuple turbulent & frivole. Elle a paru les yeux couverts d'un bandeau ſacré ; & bientôt elle a été entourée de toute cette multitude qui écoute bouche béante & d'un air ſtupéfait les merveilles dont elle eſt avide ; merveilles qui la contiennent, ô prodige ! d'autant plus qu'elle les comprend moins.

Au double frein de la morale & de la religion, on a prudemment ajouté celui des ſupplices. Les

bonnes, & sur-tout les grandes actions n'ont point éte ſans récompenſe, ni les mauvaiſes ſans punition & le funeſte exemple des coupables a retenu ceux qui alloient le devenir. Sans les gibets, les roues, les potences, les échafauds, ſans ces hommes vils, rebut de la nature entiere, qui pour de l'argent étrangleroient l'univers, malgré le jeu de toutes ces merveilleuſes machines, le plus foible n'eût point éte à l'abri du plus fort.

Puiſque la morale tire son orgine de la politique, comme les loix & les bourreaux; il s'enſuit qu'elle n'est point l'ouvrage de la nature, ni par conſéquent de la philoſophie, ou de la raiſon, tous termes ſynonymes.

De-là encore il n'eſt pas ſurprenant que la philoſophie ne conduiſe point à la morale, pour ſe joindre à elle, pour prendre ſon parti, & l'appuyer de ſes propres forces. Mais il ne faut pas croire pour cela qu'elle nous y conduiſe, comme à l'ennemi, pour l'exterminer; ſi elle marche à elle, le flambeau à la main, c'eſt pour la reconnoître en quelque ſorte, & juger de ſang froid de la différence eſſentielle de leurs intérêts.

Autant les choſes ſont différentes des mœurs, le ſentiment des loix, & la vérité de toute convention arbitraire, autant la philoſophie eſt diffé-

rente de la morale; ou ſi l'on veut, autant la morale de la nature (car elle a la ſienne) diffère de celle qu'un art admirable a ſagement inventée. Si celle-ci paroit pénétrée de reſpect pour la céleſte ſource dont elle eſt émanée (la religion), l'autre n'en a pas un moins profond pour la vérité, ou pour ce qui en a même la ſimple apparence, ni un moindre attachement à ſes goûts, ſes plaiſirs, & en général à la volupté. La religion eſt la bouſſole de l'une, le plaiſir celle de l'autre, en tant qu'elle ſent; la vérité en tant qu'elle penſe.

Écoutez la premiere : elle vous ordonnera impérieuſement de vous vaincre vous-mêmes; décidant ſans balancer que rien n'eſt plus facile, & que « pour être vertueux, il ne faut que vouloir ». Prêtez l'oreille à la ſeconde; elle vous invitera à ſuivre vos penchants, vos amours & tout ce qui vous plaît: ou plutôt dès-lors vous les avez déjà ſuivis. Eh! que le plaiſir qu'elle nous inſpire, nous fait bien ſentir, ſans tant de raiſonnemens ſuperflus, que ce n'eſt que par lui qu'on peut être heureux!

Ici, il n'y a qu'à ſe laiſſer doucement aller aux agréables impulſions de la nature : là il faut ſe roidir, ſe *régimber* contr'elle. Ici, il ſuffit de ſe conformer à ſoi-même, d'être ce qu'on eſt, & en quelque ſorte, de ſe reſſembler; là,

il faut reſſembler aux autres malgré ſoi, vivre & preſque penſer comme eux. Quelle comédie !

Le philoſophe a pour objet ce qui lui paroît vrai, ou faux, abſtraction faite de toutes conſéquences : le légiſlateur, peu inquiet de la vérité, craignant même peut-être (faute de philoſophie, comme on le verra) qu'elle ne tranſpire, ne s'occupe que du juſte et de l'injuſte, du bien & du mal moral. D'un côté, tout ce qui paroît être dans la nature, eſt appellé vrai ; & on donne le nom de faux à tout ce qui n'y eſt point, à tout ce qui eſt contredit par l'obſervation & par l'expérience : de l'autre, tout ce qui favoriſe la ſociété, eſt décoré du nom de juſte, d'équitable, &c. tout ce qui bleſſe ſes intérêts, eſt flétri du nom d'injuſte ; en un mot, la morale conduit à l'équité, à la juſtice, &c. & la philoſophie, tant leurs objets ſont divers, à la vérité.

La morale de la nature, ou de la philoſophie, eſt donc auſſi différente de celle de la religion & de la politique, mere de l'une & de l'autre, que la nature l'eſt de l'art. Diamétralement oppoſées, juſqu'à ſe tourner le dos, qu'en faut-il conclure, ſinon que la philoſophie eſt abſolument inconciliable avec la morale, la religion & la politique, rivales triomphantes dans la ſociété, honteuſement humiliées dans la ſolitude du cabinet & au flambeau de la raiſon : humiliées ſur-tout

par les vains efforts même que tant d'habiles gens ont faits pour les accorder enſemble.

La nature auroi-elle tort d'etre ainſi faite, & la raiſon de parler ſon langage, d'appuyer ſes penchants & de favoriſer tous ſes gouts ? La ſociété d'un autre côté auroit-elle tort à son tour de ne pas ſe mouler ſur la nature ? Il eſt ridicule de demander l'un, & tout-à-fait extravagant de propoſer l'autre.

Mauvais moule ſans-doute pour former une ſociété, que celui d'une raiſon, ſi peu à la portée de la plupart des hommes, que ceux qui l'ont le plus cultivée, peuvent ſeuls en ſentir l'importance & le prix ! Mais auſſi, plus mauvais moule encore pour former un philoſophe, celui des préjugés & des erreurs qui ſont la baſe fondamentale de la ſociété.

Cette réflexion n'a point échappé à la prudence des légiſlateurs éclairés ; ils ont trop bien connu les animaux qu'ils avoient à gouverner.

On fait aiſément croire aux hommes ce qu'ils déſirent ; on leur perſuade ſans peine ce qui flatte leur amour propre ; & ils étoient d'autant plus faciles à ſéduire, que leur ſupériorité ſur les autres animaux les avoit déjà aidés à ſe laiſſer éblouir. Ils ont cru qu'un peu de boue organiſée pouvoit être immortel.

La nature déſavoue cependant cette doctrine

puérile : c'eſt comme une écume qu'elle rejette & laiſſe au loin ſur le rivage de la mer théologique ; &, ſi l'on me permet de continuer de parler métaphoriquement, j'oſerois dire que tous les rayons qui partent du ſein de la nature, fortifiés & comme réfléchis par le précieux miroir de la philoſophie, détruiſent & mettent en poudre un dogme qui n'eſt fondé que ſur la prétendue utilité morale dont il peut être. Quelle preuve en demandez-vous ? Mes ouvrages même, puiſqu'ils ne tendent qu'à ce but, ainſi que tant d'autres beaucoup mieux faits, ou plus ſavans, s'il faut l'être pour démontrer ce qui ſaute aux yeux de toutes parts : qu'il n'y a qu'une vie, & que l'homme le plus ſuperbe les établit en vain ſur une vanité mortelle comme lui. Oui, & nul ſage n'en diſconvient, l'orgueilleux monarque meurt tout en entier, comme le ſujet modeſte & le chien fidele : vérité terrible, ſi l'on veut, mais pour ces eſprits dont l'enfance eſt l'âge éternel ; ces eſprits auxquels un fantôme fait peur ; car elle ne laiſſe pas plus de doute que de crainte chez ceux qui ſont tant ſoit peu capables de réfléchir ; chez ceux qui ne détournent pas la vue de ce qui la frappe à chaque inſtant d'une façon ſi vive & ſi claire ; chez ceux enfin qui ont acquis, pour le dire ainſi, plus de maturité que d'adoleſcence.

Mais ſi la philoſophie eſt contraire aux conventions ſociales, aux principaux dogmes de la religion, aux mœurs, elle rompt les liens qui tiennent les hommes entr'eux ! Elle ſappe l'édifice de la politique par ſes fondemens !

Eſprits ſans profondeur, & ſans juſteſſe, quelle terreur panique vous effarouche ! Quel jugement précipité vous emporte au-delà du but & de la vérité ! Si ceux qui tiennent les rênes des empires, ne réfléchiſſoient pas plus ſolidement, ô le bel honneur, & la brillante gloire qui leur en reviendroit ! La philoſophie priſe pour un poiſon dangereux, la philoſophie, ce ſolide pivot de l'éloquence, cette lymphe nourriciere de la raiſon, ſeroit proſcrite de nos converſations, & de nos écrits ; impérieuſe & tyrannique reine, on n'oſeroit en prononcer même le nom, ſans craindre la Sibérie : & les philoſophes chaſſés & bannis, comme perturbateurs, auroient le même ſort qu'autrefois les prétendus médecins de Rome.

Non, erreur ſans-doute, non, la philoſophie ne rompt, ni ne peut rompre les chaînes de la ſociété. Le poiſon eſt dans les écrits des philoſophes, comme le bonheur dans les chanſons, ou comme l'eſprit dans les bergers de Fontenelle. On chante un bonheur imaginaire ; on donne aux bergers dans une églogue un eſprit qu'ils n'ont pas : on ſuppoſe dangereux ce qui eſt bien éloigné

de l'être : car la ſappe, dont nous avons parlé, bien différente de celle de nos tranchées, eſt idéale, métaphyſique, & par conſéquent elle ne peut rien détruire, ni renverſer, ſi ce n'eſt hypothétiquement. Or qu'eſt-ce que renverſer dans une hypotheſe les uſages introduits & accrédités dans la vie civile ? C'eſt n'y point toucher réellement, & les laiſſer dans toute leur vigueur.

Je vais tâcher de prouver ma theſe par des raiſonnemens ſans réplique.

De la contradiction de principes d'une nature auſſi diverſe que ceux de la philoſophie & de la politique ; de principes dont le but & l'objet ſont eſſentiellement différens ; il ne s'enſuit nullement que les uns refutent ou détruiſent les autres. Il n'en eſt pas des ſpéculations philoſophiques, aux principes reçus dans le monde, & de la croyance néceſſaire (je le ſuppoſe) à la ſureté du commerce des hommes, comme de la théorie à la pratique de cet art. Ici, l'une a une influence ſi directe, ſi abſolue ſur l'autre, que malheur aux malades, dont quelque Chiraca a enfilé le mauvais chemin ! Là, des méditations philoſophiques, auſſi innocentes que leurs auteurs, ne peuvent corrompre ou empoiſonner la pratique de la ſociété, qui n'a point d'uſages reſpectés par le peuple, ſi comiques & ſi ridicules qu'ils ſoient, auxquels tout

philoſophe n'applaudiſſe auſſi volontiers, quand il le faut, que ceux qui le ſont le moins : fort fâché ſans-doute de porter le moindre échec à ce qui fait, ou plutôt paſſe pour faire la tranquillité publique.

La raiſon pour laquelle deux choſes auſſi contraires en apparence, ne ſe nuiſent cependant en aucune maniere, c'eſt donc que leurs objets n'ont rien de commun entr'eux, leur but etant auſſi divers, auſſi éloigné l'un de l'autre, auſſi oppoſé, que l'orient & l'occident. Nous verrons dans la ſuite que loin de ſe détruire, la philoſophie & la morale peuvent très-bien agir & veiller de concert à la ſûreté du public ; nous verrons que ſi l'une influe ſur l'autre, ce n'eſt qu'indirectement, mais toujours à ſon avantage ; de ſorte que, comme je l'ai dit d'abord, les nœuds de la ſocieté ſont reſſerrés par ce qui ſemble, à la premiere vue, devoir les rompre & les diſſoudre : paradoxe plus ſurprenant encore que le premier, & qui ne ſera pas moins clairement démontré, à ce que j'eſpere, à la fin de ce diſcours.

Quelle lumiere affreuſe ſeroit celle de la philoſophie, ſi elle n'éclairoit les uns, qui ſont en ſi petit nombre, que pour la perte & la ruine des autres, qui compoſent preſque tout l'univers !

Gardons-nous de le penſer. Les perturbateurs de la ſociété n'ont été rien moins que des phi-

loſophes, comme on le verra plus loin; & la philoſophie, amoureuſe de la ſeule vérité, tranquille contemplatrice des beautés de la nature, incapable de témérité & d'uſurpation, n'a jamais empiété ſur les droits de la politique Quel eſt le philoſophe en effet, ſi hardi qu'on veuille le ſuppoſer, qui en attaquant le plus vivement à force ouverte tous les principes de la morale, comme j'oſe le faire dans mon *Anti-Sénèque*, diſconvienne que les intérêts du public ne ſoient pas d'un tout autre prix que ceux de la philoſophie?

La politique, entourée de tous ſes miniſtres, va criant dans les places publiques, dans les chaires, & preſque ſur les toits: *Le corps n'eſt rien, l'ame eſt tout; mortels, ſauvez-vous, quoiqu'il vous en coûte.* Les philoſophes rient, mais ils écrivent tranquillement; pour apôtres & pour miniſtres, ils n'ont qu'un petit nombre de ſectateurs auſſi doux & auſſi paiſibles qu'eux, qui peuvent bien ſe réjouir d'augmenter leur troupeau, & d'enrichir leur domaine de l'heureuſe acquiſition de quelques beaux génies, mais qui ſeroient au déſeſpoir de ſuſpendre un moment le grand courant des choſes civiles, loin de vouloir, comme on l'imagine communément, tout bouleverſer.

Les prêtres déclament, échauffent les eſprits par des promeſſes magnifiques, bien dignes d'enfler un ſermon éloquent; ils prouvent tout ce qu'ils

avancent, ſans ſe donner la peine de raiſonner; ils veulent enfin qu'on s'en rapporte à dieu : & leurs foudres ſont prêts à écraſer & réduire en poudre quiconque eſt aſſez raiſonnable pour ne pas vouloir croire aveuglément tout ce qui révolte le plus la raiſon. Que les philoſophes ſe conduiſent plus ſagement! Pour ne rien promettre, ils n'en ſont pas quittes à ſi bon marché; ils payent en choſes ſenſées & en raiſonnemens ſolides, ce qui ne coûte aux autres que du poumon & une éloquence auſſi vuide & auſſi vaine que leurs promeſſes. Or le raiſonnement pourroit-il être dangereux, lui qui n'a jamais fait ni enthouſiaſte, ni ſecte, ni même théologien?

Entrons dans un plus grand détail, pour prouver plus clairement que la philoſophie la plus hardie n'eſt point eſſentiellement contraire aux bonnes mœurs, & ne traîne en un mot aucune ſorte de danger à ſa ſuite.

Quel mal, je le demande aux plus grands ennemis de la liberté de penſer & d'écrire, quel mal y a-t-il d'acquieſcer à ce qui paroît vrai, quand on reconnoît avec la même candeur, & qu'on ſuit avec la même fidélité ce qui paroît ſage & utile? A quoi ſerviroit donc le flambeau de la phyſique? A quoi bon toutes ces curieuſes obſervations? Il faudroit éteindre l'un, & dédaigner les autres; au lieu d'encourager, comme font les plus grands

princes les hommes qui ſe dévouent à ces laborieuſes recherches. Ne peut-on tâcher de deviner & d'expliquer l'énigme de l'homme ? En ce cas, plus on ſeroit philoſophe, plus, ce qu'on n'a jamais penſé, on ſeroit mauvais citoyen. Enfin quel funeſte préſent ſeroit la vérité, ſi elle n'étoit pas toujours bonne à dire ? Quel apanage ſuperflu ſeroit la raiſon, ſi elle étoit faite pour être captivée & ſubordonnée ? Soutenir ce ſyſtême, c'eſt vouloir ramper, & dégrader l'eſpece humaine : croire qu'il eſt des vérités qu'il vaut mieux laiſſer éternellement enſevelies dans le ſein de la nature, que de les produire au grand jour, c'eſt favoriſer la ſuperſtition & la barbarie.

Qui vit en citoyen, peut écrire en philoſophe.

Mais écrire en philoſophe, c'eſt enſeigner le matérialiſme ! Eh bien ! quel mal ! Si ce matérialiſme eſt fondé, s'il eſt l'évident réſultat de toutes les obſervations & expériences des plus grands philoſophes & médecins ; ſi l'on n'embraſſe ce ſyſtême, qu'après avoir attentivement ſuivi la nature, fait les mêmes pas aſſidument avec elle dans toute l'étendue du regne animal, & pour ainſi dire après avoir approfondi l'homme dans tous ſes âges & dans tous ſes états ? Si l'orthodoxe ſuit le philoſophe plutôt qu'il ne l'évite ; s'il ne cherche ni ne forge exprès ſa doctrine, s'il la rencontre en quelque ſorte, qu'elle ſe trouve à la ſuite de ſes

recherches & comme ſur ſes pas, eſt-ce donc un crime de la publier ? La vérité même ne vaudroit-elle donc pas la peine qu'on ſe baiſſât en quelque ſorte pour la ramaſſer ?

Voulez-vous d'autres argumens favorables à l'innocence de la philoſophie ? Dans la foule qui ſe préſente, je ne choiſirai que les plus frappans.

La Motte le Vayer a beau dire que la mort eſt préférable à la mendicité ; non-ſeulement cela ne dégoûte point de la vie ces *objets dégoûtans de la pitié publique*, (eh ! quel ſi grand malheur, s'il étoit poſſible que ces malheureux, acceſſibles à cette façon de penſer, délivraſſent la ſociété d'un poids plus qu'inutile à la terre) ! mais quel eſt l'infortuné mortel, qui du faîte de la fortune, précipité dans un abyme de miſere, ait, en conſéquence de cette propoſition philoſophique, attenté à ſes jours ?

Les Stoïciens ont beau crier : *ſors de la vie, ſi elle t'eſt à charge ; il n'y a ni raiſon, ni gloire à reſter en proie à la douleur, ou à la pauvreté ; délivres-toi de toi-même, rends-toi inſenſible, comme heureux, à quelque prix que ce ſoit.* On ne ſe tue pas plus pour cela, qu'on ne tue les autres ; & on n'en vole pas davantage, ſoit qu'on ait de la religion, ſoit qu'on n'en ait pas. L'inſtinct, l'eſpérance (divinité qui ſourit aux malheureux, ſentiment qui meurt le dernier dans l'homme), & la potence

potence, y ont mis bon ordre. On ne ſe prive de la vie, que par un ſentiment de malheur, d'ennui, de crainte, ou de certitude d'être encore plus mal qu'on n'eſt, ſentiment noir, production atrabilaire, dans laquelle les philoſophes & leurs livres n'entrent pour rien. Telle eſt la ſource du ſuicide, & non tout ſyſtême ſolidement raiſonné, à moins qu'on ne veuille y ajouter cet enthouſiaſme, qui faiſoit chercher la mort aux lecteurs d'Hégéſias.

C'eſt ainſi que, quoiqu'il ſoit permis, ſuivant la loi de la nature & Puffendorf, de prendre par force un peu de ce qu'un autre a de trop, dans la plus preſſante extrêmité, on n'oſe cependant ſe faire juſtice à ſoi-même par une violence ſi légitime & ſi indiſpenſable en apparence, parce que les loix la puniſſent, trop ſourdes, hélas! aux cris de la nature aux abois. Tant il eſt vrai, pour le dire en paſſant, que, ſi les loix ont en général raiſon d'être ſéveres, elles trouvent quelquefois de juſtes motifs d'indulgence; car, puiſque le particulier renonce ſans ceſſe à lui-même en quelque ſorte, pour ne point toucher aux droits du public; les loix qui les protegent, ceux qui ont l'autorité en main, devroient à leur tour, ce me ſemble, rabattre de leur rigoureuſe ſévérité, faire grace avec humanité à des malheureux qui leur reſſemblent, ſe prêter à des beſoins mutuels, & enfin ne point

tomber en des contradictions ſi barbares avec leurs freres.

Le moyen de ſouſcrire aux moindres inconvéniens d'une ſcience qui a mérité le ſuffrage & la vénération des plus grands hommes de tous les ſiecles ! Les matérialiſtes ont beau prouver que l'homme n'eſt qu'une machine, le peuple (1) n'en croira jamais rien. Le même inſtinct qui le retient à la vie, lui donne aſſez de vanité pour croire ſon ame immortelle, & il eſt trop fou & trop ignorant pour jamais dédaigner cette vérité-là.

J'ai beau inviter ce malheureux à n'avoir point de remords d'un crime dans lequel il a été entraîné, comme on l'eſt ſur-tout par ce qu'on nomme premier mouvement ; il en aura cependant, il en ſera pourſuivi; on ne ſe dépouille point ſur une ſimple lecture, de *principes ſi accoutumés*, qu'on les prend pour *naturels*. La conſcience ne ſe racornit qu'à force de ſcélérateſſe & d'infamie, pour leſquelles, loin d'y inviter, à dieu ne plaiſe ! j'ai tâché d'inſpirer toute l'horreur dont je ſuis moi-même pénétré. Ainſi chanſons pour

(1) Quel ſi grand mal, quand il le croiroit ? Graces à la ſévérité des loix, il pourroit être *Spinoſiſte*, ſans que la ſociété eût rien à craindre de la deſtruction des autels, où ſemble conduire ce hardi ſyſtême.

la multitude, que tous nos écrits : raiſonnemens frivoles, pour qui n'eſt point préparé à en recevoir le germe ; pour ceux qui le ſont, nos hypotheſes ſont également ſans danger. La juſteſſe & la pénétration de leur génie a mis leur cœur en ſûreté, devant ces hardieſſes, &, ſi j'oſe le dire, ces *nudités d'eſprit.*

Mais quoi, les hommes vulgaires ne pourroient-ils être enfin ſéduits par quelques lueurs philoſophiques, faciles à entrevoir dans ce torrent de lumieres, que la philoſophie ſemble aujourd'hui verſer à pleines mains ? Et comme on prend beaucoup de ceux avec leſquels on vit, ne peut-on pas adopter facilement les opinions hardies dont les livres philoſophiques ſont remplis, moins à la vérité (quoiqu'on penſe ordinairement le contraire) aujourd'hui qu'autrefois.

Les vérités philoſophiques ne ſont que des ſyſtêmes, dont l'auteur, qui a le plus d'art, d'eſprit & de lumieres, eſt le plus ſéduiſant ; ſyſtêmes où chacun peut prendre ſon parti, parce que le pour n'eſt pas plus démontré que le contre pour la plupart des lecteurs ; parce qu'il n'y a d'un côté & de l'autre, que quelques degrés de probabilité de plus & de moins, qui déterminent & forcent notre *aſſentiment*, & même que les ſeuls *bons* eſprits (eſprits plus rares que ceux qu'on appele *beaux*), peuvent ſentir, ou ſaiſir combien de diſ-

putes, d'erreurs, de haines & de contradictions, a enfanté la fameuſe queſtion de la liberté, ou du fataliſme ! Ce ne ſont que des hypotheſes cependant. L'eſprit borné, ou illuminé, croyant à la doctrine de mauvais cahiers qu'il nous débite d'un air ſuffiſant, s'imagine bonnement que tout eſt perdu, morale, religion, ſociété, s'il eſt prouvé que l'homme n'eſt pas libre. L'homme de génie au contraire, l'homme impartial & ſans préjugés, regarde la ſolution du problême, quelle qu'elle ſoit, comme fort indifférente, & en ſoi, & même eû égard à la ſociété. Pourquoi? C'eſt qu'elle n'entraîne pas dans la pratique du monde les relations délicates & dangereuſes, dont ſa théorie paroît menacer. J'ai cru prouver que les remords ſont des préjugés de l'éducation, & que l'homme eſt une machine qu'un fataliſme abſolu gouverne impérieuſement: j'ai pu me tromper, je veux le croire: mais ſuppoſé, comme je penſe ſincerement, que cela ſoit philoſophiquement vrai, qu'importe? Toutes ces queſtions peuvent être miſes dans la claſſe du point mathématique, qui n'exiſte que dans la tête des géometres, & de tant de problémes de géométrie & d'algebre, dont la ſolution claire & idéale montre toute la force de l'eſprit humain; force qui n'eſt point ennemie des loix, théorie innocente & de pure curioſité, qui eſt ſi peu reverſible à la pratique, qu'on n'en peut faire plus

d'uſage, que de toutes ces vérités métaphyſiques de la plus haute géométrie.

Je paſſe à de nouvelles réflexions naturellement liées aux précédentes, qu'elles ne peuvent qu'appuyer de plus en plus.

Depuis que le Polythéiſme eſt aboli par les loix, en ſommes-nous plus honnêtes gens ? Julien, apoſtat, valoit-il moins que chrétien ? En étoit-il moins un grand homme, & le meilleur des princes ? Le chriſtianiſme eût-il rendu Caton le cenſeur moins dur & moins féroce ? Caton d'Utique moins vertueux ? Cicéron moins excellent citoyen ? &c. Avons-nous, en un mot, plus de vertus que les païens ? Non, & ils n'avoient pas moins de religion que nous ; ils ſuivoient la leur, comme nous ſuivons la nôtre, c'eſt-à-dire fort mal, ou point du tout. La ſuperſtition étoit abandonnée au peuple & aux prêtres, croyants (1) mercenaires ; tandis que les honnêtes gens, ſentant bien que pour l'être la religion leur étoit inutile, s'en moquoient. Croire un dieu, en croire pluſieurs, regarder la nature comme la cauſe aveugle & inexplicable de tous les phénomenes ; ou ſéduit par l'ordre merveilleux qu'ils nous offrent, reconnoître une intelligence ſuprême, plus incompréhenſible encore

(1) Pour la plupart.

que la nature ; croire que l'homme n'eſt qu'un animal comme un autre, ſeulement plus ſpirituel; ou regarder l'ame comme une ſubſtance diſtincte du corps, & d'une eſſence immortelle : voilà le champ où les philoſophes ont fait la guerre entr'eux, depuis qu'ils ont connu l'art de raiſonner ; & cette guerre durera tant que cette *reine des hommes*, l'opinion, régnera ſur la terre; voilà le champ où chacun peut encore aujourd'hui ſe battre, & ſuivre, parmi tant d'étendards, celui qui rira le plus à ſa fortune, ou à ſes préjugés, ſans qu'on ait rien à craindre de ſi frivoles & ſi vaines eſcarmouches. Mais c'eſt ce que ne peuvent comprendre ces eſprits qui ne voient pas plus loin que leurs yeux : ils ſe noient dans cette mer de raiſonnemens. En voici d'autres qui par leur ſimplicité ſeront peut-être plus à la portée de tout le monde.

Comme le ſilence de tous les anciens auteurs prouve la nouveauté de certain mal immonde, celui de tous les écrivains ſur les maux qu'auroit cauſés la philoſophie (dans la ſuppoſition qu'elle en cauſe ou en peut cauſer), dépoſe en faveur de ſa bénignité & de ſon innocence.

Quant à la communication, ou ſi l'on veut, à la contagion que l'on craint, je ne la crois pas poſſible. Chaque homme eſt ſi fortement convaincu de la vérité des principes dont on a imbu, &

comme abreuvé ſon enfance ; ſon amour-propre ſe croit ſi intéreſſé à les ſoutenir, & à n'en point démordre, que, quand j'aurois la choſe auſſi fortement à cœur, qu'elle m'eſt indifférente, avec toute l'éloquence de Cicéron, je ne pourrois convaincre perſonne d'être dans l'erreur. La raiſon en eſt ſimple ; ce qui eſt clair & démontré pour un philoſophe, eſt obſcur, incertain, ou plutôt faux pour ceux qui ne le ſont pas, principalement s'ils ne ſont pas faits pour le devenir.

Ne craignons donc pas que l'eſprit du peuple ſe moule jamais ſur celui des philoſophes, trop au-deſſus de ſa portée. Il en eſt comme de ces inſtrumens à ſons graves & bas, qui ne peuvent monter aux tons aigus & perçants de pluſieurs autres, ou comme d'une baſſe-taille, qui ne peut s'élever aux ſons raviſſants de la haute-contre. Il n'eſt pas plus poſſible à un eſprit ſans nulle teinture philoſophique, quelque pénétration naturelle qu'il ait, de prendre le tour d'eſprit d'un phyſicien accoutumé à réfléchir, qu'à celui-ci de prendre le tour de l'autre, & de raiſonner auſſi mal. Ce ſont deux phyſionomies qui ne ſe reſſembleront jamais, deux inſtrumens, dont l'un eſt tourné, cizelé, travaillé ; l'autre brut, & tel qu'il eſt ſorti des mains de la nature. Enfin le pli eſt fait ; il reſtera ; il n'eſt pas plus aiſé à l'un de s'élever, qu'à l'autre de deſcendre. L'ignorant, plein de préjugés, parle & raiſonne

à vuide ; il ne fait, comme on dit, que battre la campagne, ou, ce qui revient au même, que rappeler & remâcher (s'il les ſait) tous ces pitoyables arguments de nos écoles & de nos pédants ; tandis que l'habile homme ſuit pas à pas la nature, l'obſervation & l'expérience, n'accorde ſon ſuffrage qu'aux plus grands dégrés de probabilité & de vraiſemblance, & ne tire enfin des conſéquences rigoureuſes & immédiates, dont tout bon eſprit eſt frappé, que de faits qui ne ſont pas moins clairs, que de principes féconds & lumineux.

Je conviens qu'on prend de la façon de penſer, de parler, de geſticuler, de ceux avec qui l'on vit ; mais cela ſe fait peu-à-peu, par imitation machinale, comme les cuiſſes ſe remuent à la vue & dans le ſens de celles de certains pantomimes ; on y eſt préparé par dégrés, & de plus fortes habitudes ſurmontent enfin de plus foibles.

Mais où trouverons-nous ici cette force d'habitudes nouvelles, capables de vaincre & de déraciner les anciennes ? Le peuple ne vit point avec les philoſophes, il ne lit point de livres philoſophiques. Si par haſard il en tombe un entre ſes mains, ou il n'y comprend rien : ou, s'il y conçoit quelque choſe, il n'en croit pas un mot ; & traitant ſans façon de fous les philoſophes, comme les poëtes, il les trouve également dignes des petites maiſons.

Ce n'eſt qu'aux eſprits déjà éclairés, que la philoſophie peut ſe communiquer; elle n'eſt nullement à craindre pour ceux-là, comme on l'a vu. Elle paſſe cent coudées par-deſſus les autres têtes, où elle n'entre pas plus que le jour dans un noir cachot.

Mais voyons en quoi conſiſte l'eſſence de la fameuſe diſpute qui regne en morale entre les philoſophes & ceux qui ne le ſont pas. Choſe ſurprenante! Il ne s'agit que d'une ſimple diſtinction, diſtinction ſolide, quoique ſcholaſtique; elle ſeule, qui l'eût cru? peut mettre fin à ces eſpeces de guerres civiles, & réconcilier tous nos ennemis: je m'explique. Il n'y a rien d'abſolument injuſte. Nulle équité réelle, nuls vices, nulle grandeur, nuls crimes abſolus. Politiques, religionnaires, accordez cette vérité aux philoſophes, & ne vous laiſſez pas forcer dans des retranchements où vous ſerez honteuſement défaits. Convenez de bonne foi que celui-là eſt juſte, qui peſe la juſtice, pour ainſi dire, au poids de la ſociété; & à leur tour, les philoſophes vous accorderont (dans quel temps l'ont-ils nié?) que telle action eſt relativement juſte ou injuſte, honnête ou déshonnête, vicieuſe ou vertueuſe, louable, infâme, criminelle, &c. Qui vous diſpute la néceſſité de toutes ces belles relations arbitraires? Qui vous dit que vous n'avez pas raiſon d'avoir imaginé une autre vie, & tout

ce magnifique ſyſtême de la religion, digne ſujet d'un poëme épique ? Qui vous blâme d'avoir pris les hommes par leur foible, tantôt en les *piquant*, comme dit Montagne, en les prenant à l'amorce de la plus flatteuſe eſpérance; tantôt en les tenant en reſpect par les plus effrayantes menaces ? On vous accorde encore, ſi vous voulez, que tous ces bourreaux imaginaires de l'autre vie ſont cauſe que les nôtres ont moins d'occupation : que la plupart des gens du peuple n'évitent *une de ces* (1) *manieres de s'élever dans le monde*, dont parle le docteur Swift, que parce qu'ils craignent les tourments de l'enfer.

Oui, vous avez raiſon, magiſtrats, miniſtres, légiſlateurs, d'exciter les hommes par tous les moyens poſſibles, moins à faire un bien dont vous vous inquiétez peut-être fort peu, qu'à concourir à l'avantage de la ſociété, qui eſt votre point capital, puiſque vous y trouvez votre ſûreté. Mais pourquoi ne pas nous accorder auſſi avec la même candeur & la même impartialité, que des vérités ſpéculatives ne ſont point dangereuſes, & que quand je prouverai que l'autre vie eſt une chimere, cela n'empêchera pas le peuple d'aller ſon train, de reſpecter la vie & la bourſe des autres, & de croire aux préjugés les plus ridicules, plus que je

(1) La potence.

ne crois à ce qui me ſemble la vérité même. Nous connoiſſons comme vous cette hydre à cent & cent mille têtes folles, ridicules & imbécilles; nous ſavons combien il eſt difficile de mener un animal qui ne ſe laiſſe point conduire, nous applaudiſſons à vos loix, à vos mœurs & à votre religion même, preſqu'autant qu'à vos potences & à vos échafauds. Mais à la vue de tous les hommages que nous rendons à la ſageſſe de votre gouvernement, n'êtes-vous point tentés d'en rendre à votre tour à la vérité de nos obſervations, à la ſolidité de nos expériences, à la richeſſe enfin, & à l'utilité, qui plus eſt, de nos découvertes ? Par quel aveuglement ne voulez-vous point ouvrir les yeux à une ſi éclatante lumiere ? Par quelle baſſeſſe dédaignez-vous d'en faire uſage ? Par quelle barbare tyrannie, qui plus eſt, troublez-vous dans leurs cabinets, ces hommes tranquilles, qui honorant l'eſprit humain & leur patrie, loin de vous troubler dans vos fonctions publiques, ne peuvent que vous encourager à les bien remplir, & à prêcher, ſi vous pouvez, même d'exemple ?

Que vous connoiſſez peu le philoſophe, ſi vous le croyez dangereux !

Il faut que je vous le peigne ici des couleurs les plus vraies. Le philoſophe eſt homme, & par conſéquent il n'eſt pas exempt de toutes paſſions ;

mais elles ſont réglées, & pour ainſi dire, circonſcrites par le compas même de la ſageſſe; c'eſt pourquoi elles peuvent bien le porter à la volupté, (eh! pourquoi ſe refuſeroit-il à ces étincelles de bonheur, à ces honnêtes & charmants plaiſirs, pour leſquels on diroit que ſes ſens ont été viſiblement faits?) mais elles ne l'engageront ni dans le crime, ni dans le déſordre. Il ſeroit bien fâché qu'on pût accuſer ſon cœur de ſe reſſentir de la liberté, ou ſi l'on veut, de la licence de ſon eſprit. N'ayant pour l'ordinaire pas plus à rougir d'un côté que de l'autre; modele d'humanité, de candeur, de douceur, de probité, en écrivant contre la loi naturelle, il la ſuit avec rigueur; en diſputant ſur le juſte, il l'eſt cependant vis-a-vis de la ſociété. Parlez, ames vulgaires, qu'exigez-vous de plus?

N'accuſons point les philoſophes d'un déſordre dont ils ſont preſque tous incapables. Ce n'eſt véritablement, ſuivant la réflexion du plus bel eſprit de nos jours, ni Bayle, ni Spinoſa, ni Vanini, ni Hobbes, ni Locke & autres métaphyſiciens de la même trempe; ce ne ſont point auſſi tous ces aimables & voluptueux philoſophes de la fabrique de Montagne, de Saint-Evremond ou de Chaulieu, qui ont porté le flambeau de la diſcorde dans la patrie; ce ſont des théologiens, eſprits turbulents qui font la guerre aux hommes, pour ſervir un dieu de paix.

Mais tirons le rideau ſur les traits les plus affreux de notre hiſtoire. & ne comparons point le fanatiſme & la philoſophie. On ſait trop qui des deux a armé divers ſujets contre leurs rois, monſtres vomis du fond des cloîtres par l'aveugle ſuperſtition, plus dangereuſe cent fois, comme Bayle l'a prouvé, que le déiſme ou même l'athéiſme, ſyſtêmes égaux pour la ſociété, nullement blâmables, quand ils ſont l'ouvrage non d'une aveugle débauche, mais d'une réflexion éclairée : mais c'eſt ce qu'il m'importe de prouver en paſſant.

N'eſt-il pas vrai qu'un déiſte ou un athée, comme tel, ne fera point à autrui ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît, de quelque ſource que parte ce principe, que je crois rarement *naturel*, ſoit de la crainte, comme l'a voulu Hobbes, ſoit de l'amour propre qui paroît le principal moteur de nos actions ? Pourquoi ? parce qu'il n'y a aucune relation néceſſaire entre ne croire qu'un dieu, ou n'en croire aucun, & être un mauvais citoyen. De-là vient que dans l'hiſtoire des athées, je n'en trouve pas un ſeul qui n'ait mérité des autres & de ſa patrie. Mais ſi c'eſt l'humanité même, ſi c'eſt ce ſentiment inné de tendreſſe qui a gravé cette loi dans ſon cœur, il ſera humain, doux, honnête, affable, généreux, déſintéreſſé, il aura une vraie grandeur d'ame, & il réunira en un mot toutes les qualités de l'honnête homme, avec toutes les vertus ſociales qui le ſuppoſent.

La vertu peut donc prendre dans l'athée les racines les plus profondes, qui ſouvent ne tiennent, pour ainſi dire, qu'à un fil ſur la ſurface d'un cœur dévot. C'eſt le ſort de tout ce qui part d'une heureuſe organiſation ; les ſentimens qui naiſſent avec nous ſont ineffaçables, & ne nous quittent qu'à la mort.

Après cela, de bonne foi, comment a-t-on pu mettre en queſtion ſi un déiſte, ou un Spinoſiſte pouvoit être honnête homme ? Qu'ont de répugnant avec la probité les principes d'irréligion ? Ils n'ont aucun rapport avec elle, *toto cœlo diſtant*. J'aimerois autant m'étonner, comme certains catholiques, de la bonne foi d'un proteſtant.

Il n'eſt pas plus raiſonnable, à mon avis, de demander ſi une ſociété d'athées pourroit ſe ſoutenir. Car pour qu'une ſociété ne ſoit point troublée, que faut-il ? Qu'on reconnoiſſe la vérité des principes qui lui ſervent de baſe ? Point du tout. Qu'on en reconnoiſſe la ſageſſe ? Soit. La néceſſité ? Soit encore, ſi l'on veut, quoiqu'elle ne porte que ſur l'ignorance & l'imbécilité vulgaire. Qu'on les ſuive ? Oui : oui ſans doute, cela ſuffit. Or quel eſt le déiſte ou l'athée, qui, penſant autrement que les autres, ne ſe conforme pas cependant à leurs mœurs ? Quel eſt le matérialiſte, qui plein, & comme gros de ſon ſyſtême, (ſoit qu'il garde intérieurement ſa façon

de penſer, & n'en parle qu'à ſes amis, ou à des gens verſés comme lui dans les plus hautes ſciences, ſoit que par la voie de la converſation, & ſur-tout par celle de l'impreſſion il en ait accouché & fait confidence à tout l'univers;) quel eſt, dis-je, l'athée qui aille de ce même pas voler, violer, brûler, aſſaſſiner & s'immortaliſer par divers crimes ? Hélas ! il eſt trop tranquille, il a de trop heureux penchants pour chercher une odieuſe & exécrable immortalité; tandis que par la beauté de ſon génie, il peut auſſi bien ſe peindre dans la mémoire des hommes, qu'il a été agréable pendant ſa vie par la politeſſe & la douceur de ſes mœurs.

Qui l'empêche, dites-vous, de renoncer à une vertu, de l'exercice de laquelle il n'attend aucune récompenſe ? qui l'empêche de ſe livrer à des vices ou à des crimes, dont il n'attend aucune punition après la mort ?

O l'ingénieuſe & admirable réflexion ! Qui vous en empêche vous-mêmes, ardents *ſpiritualiſtes !* Le diable. La belle machine & le magnifique *épouvantail* ! Le philoſophe, que ce ſeul nom fait rire, eſt retenu par une autre crainte que vous partagez avec lui, lorſqu'il a le malheur, ce qui eſt rare, de n'être pas conduit par l'amour de l'ordre : ainſi ne partageant point vos frayeurs de l'enfer, qu'il foule à ſes pieds, comme Virgile &

toute la ſavante antiquité, par-là même il eſt plus heureux que vous.

Non-ſeulement je penſe qu'une ſociété d'athées philoſophes ſe ſoutiendroit très-bien, mais je crois qu'elle ſe ſoutiendroit plus facilement qu'une ſociété de dévots, toujours prêts à ſonner l'alarme ſur le mérite & la vertu des hommes ſouvent les plus doux & les plus ſages. Je ne prétends pas favoriſer l'athéiſme, à dieu ne plaiſe! Mais examinant la choſe en phyſicien déſintéreſſé, roi, je diminuerois ma garde avec les uns, dont le cœur patriote m'en ſerviroit, pour la doubler avec les autres, dont les préjugés ſont les premiers rois. Le moyen de refuſer ſa confiance à des eſprits amis de la paix, ennemis du déſordre & du trouble, à des eſprits de ſang froid, dont l'imagination ne s'échauffe jamais, & qui ne décident de tout qu'après un mur examen, en philoſophes, tantôt portant l'étendard de la vérité, en face même de la politique, tantôt favoriſant toutes ſes conventions arbitraires, ſans ſe croire, ni être véritablement pour cela coupables, ni envers la ſociété, ni envers la philoſophie.

Quel ſera maintenant, je le demande, le ſubterfuge de nos antagoniſtes? Les ouvrages licencieux & hardis des matérialiſtes; cette volupté, aux charmes de laquelle je veux croire que la plupart

plupart ne ſe refuſent pas plus que moi ? Mais quand du fond de leur cœur, elle ne feroit que paſſer & couler lubriquement dans leur plume libertine ; quand, le livre de la nature à la main, les philoſophes montant ſur les épaules les uns des autres, nouveaux géants, eſcaladeroient le ciel, quelle conſéquence ſi fâcheuſe à en tirer ! Jupiter n'en ſera pas plus détrôné, que les uſages de l'Europe ne ſeroient détruits par un Chinois qui écriroit contr'eux. Ne peut-on encore donner une libre carriere à ſon génie, ou à ſon imagination, ſans que cela diſpoſe contre les mœurs de l'écrivain le plus audacieux ? La plume à la main, on ſe permet plus de choſes dans une ſolitude qu'on veut égayer, que dans une ſociété qu'on n'a pour but que d'entretenir en paix.

Combien d'écrivains maſqués par leurs ouvrages, le cœur en proie à tous les vices, ont le front d'écrire ſur la vertu, ſemblables à ces prédicateurs, qui ſortant des bras d'une jeune pénitente qu'ils ont convertie (à leur maniere) viennent dans des diſcours moins fleuris que leur teint, nous prêcher la continence & la chaſteté ! Combien d'autres, croyant à peine en dieu, pour faire fortune, ſe ſont montrés dans de pieux écrits les apôtres de livres apocryphes, dont ils ſe moquent eux-mêmes ; le ſoir à la taverne avec leurs amis, ils rient de ce pauvre public qu'ils

ont *leurré*, comme faiſoit peut-être Sénèque, qu'on ne ſoupçonne pas d'avoir eu le cœur auſſi pur & auſſi vertueux que ſa plume! Plein de vices & de richeſſes, n'eſt-il pas ridicule & ſcélérat de plaider pour la vertu & la pauvreté?

Mais pour en venir à des exemples plus honnêtes, & qui ont un rapport plus intime à mon ſujet, le ſage Bayle, connu pour tel par tant de gens dignes de foi aujourd'hui vivants, a parſemé ſes ouvrages d'un aſſez grand nombre de paſſages obſcenes, & de réflexions qui ne le ſont pas moins. Pourquoi? Pour réjouir & divertir un eſprit fatigué. Il faiſoit à-peu-près comme nos prudes; il accordoit à ſon imagination un plaiſir qu'il refuſoit à ſes ſens; plaiſir innocent, qui réveille l'ame & la tient plus long-temps en haleine. C'eſt ainſi que la gaieté des objets, dont le plus ſouvent dépend la nôtre, eſt néceſſaire aux poëtes: c'eſt elle qui fait éclore ces graces, ces amours, ces fleurs, & toute charmante volupté qui coule du pinceau de la nature, & que reſpirent les vers d'un Voltaire, d'un Arnaud, ou de ce roi fameux qu'ils ont l'honneur d'avoir pour rival.

Combien d'auteurs gais, voluptueux, ont paſſé pour triſtes & noirs, parce qu'ils ont paru tels dans leurs romans, ou dans leurs tragédies! Un homme très-aimable, qui n'eſt rien moins que

triſte, (ami du plus grand des rois, allié à une des plus grandes maiſons d'Allemagne, eſtimé, aimé de tous ceux qui le connoiſſent; jouiſſant de tant d'honneurs, de bien, de réputation, il ſeroit ſans doute fort à plaindre s'il l'étoit) a paru tel à quelques lecteurs, dans ſon célebre *eſſai de Philoſophie morale.* Pourquoi ? parce qu'on lui ſuppoſe conſtamment la même ſenſation que nous laiſſent des vérités philoſophiques, plus faites pour mortifier l'amour-propre du lecteur, que pour le flatter & le divertir. Combien de ſatyriques, & notamment Boileau, n'ont été que de vertueux ennemis des vices de leur temps! Pour s'armer & s'élever contr'eux, pour châtier les méchants & les faire rentrer en eux-mêmes, on ne l'eſt pas plus, qu'on n'eſt triſte, pour dire des choſes qui ne ſont ni agréables ; ni flatteuſes: & comme un auteur gai & vif peut écrire ſur la mélancolie & la tranquillité, un ſavant heureux peut faire voir qu'en général l'homme eſt fort éloigné de l'être.

Si j'oſe me nommer après tant de grands hommes, que n'a-t-on pas dit, ô bon dieu ! & que n'en a-t-on pas écrit ! Quels cris n'ont pas pouſſés les dévots, les médecins & les malades même, dont chacun a épouſé la querelle de ſon charlatan ? Quelles plaintes ameres de toutes parts ? Quel journaliſte a refuſé un *glorieux* aſyle à mes calom-

niateurs, ou plutôt ne l'a pas été lui-même? Quel vil gazetier de Gottingen, & même de Berlin, ne m'a pas déchiré à belles dents? Dans quelle maiſon dévote ai-je été épargné, ou plutôt n'ai-je pas été traité comme un Cartouche? par qui? par des gens qui ne m'ont jamais vu; par des gens irrités de me voir penſer autrement qu'eux, ſur-tout déſeſpérés de ma ſeconde fortune: par des gens enfin qui ont cru mon cœur coupable des démangeaiſons ſyſtématiques de mon eſprit. De quelle indignité n'eſt pas capable l'amour-propre bleſſé dans ſes préjugés les plus mal-fondés, ou dans ſa conduite la plus dépravée! Foible roſeau tranſplanté dans une eau ſi trouble, ſans ceſſe agité par tous les vents contraires, comment ai-je pu y prendre une ſi ferme & ſi belle racine? Par quel bonheur entouré de ſi puiſſants ennemis, me ſuis-je ſoutenu, & même élevé malgré eux, juſqu'au trône d'un roi, dont la ſeule protection déclarée pouvoit enfin diſſiper, comme une vapeur maligne, un ſi cruel acharnement?

Oſons le dire, je ne reſſemble en rien à tous ces portraits qui courent de moi par le monde, & on auroit même tort d'en juger par mes écrits; certes ce qu'il y a de plus innocent dans ceux d'entr'eux qui le ſont le plus, l'eſt encore moins que moi. Je n'ai ni mauvais cœur, ni mauvaiſe

intention à me reprocher : & ſi mon eſprit s'eſt égaré, (il eſt fait pour cela) mon cœur plus heureux ne s'eſt point égaré avec lui.

Ne ſe déſabuſera-t-on jamais ſur le compte des philoſophes & des écrivains ? Ne verra-t-on point qu'autant le cœur eſt différent de l'eſprit, autant les mœurs peuvent différer d'une doctrine hardie, d'une ſatyre, d'un ſyſtême, d'un ouvrage quel qu'il ſoit.

De quel danger peuvent être les égaremens d'un eſprit ſceptique qui vole d'une hypotheſe à une autre, comme un oiſeau de branche en branche, emporté aujourd'hui par un dégré de probabilité, demain ſéduit par un autre plus fort ?

Pourquoi rougirois-je de flotter ainſi entre la vraiſemblance & l'incertitude ? La vérité eſt-elle à la portée de ceux qui l'aiment le plus, & qui la recherchent avec le plus de candeur & d'empreſſement ? Hélas ! non ; le ſort des meilleurs eſprits eſt de paſſer du berceau de l'ignorance, où nous naiſſons tous, dans le berceau du Pyrroniſme, où la plupart meurent.

Si j'ai peu ménagé les préjugés vulgaires, ſi je n'ai pas même daigné uſer contr'eux de ces ruſes & de ces ſtratagêmes qui ont mis tant d'auteurs à l'abri de nos Juifs & de leurs ſynodes, il ne s'enſuit pas que je ſois un mauvais ſujet, un perturbateur, une *peſte* dans la ſociété ;

car tous ces *éloges* n'ont rien coûté à mes adverſaires. Quelle que ſoit ma ſpéculation dans le repos de mon cabinet, ma pratique dans le monde ne lui reſſemble guere, je ne moraliſe point de bouche, comme par écrit. Chez moi, j'écris ce qui me paroît vrai; chez les autres je dis ce qui me paroît bon, ſalutaire, utile, avantageux: ici je préfère la vérité, comme philoſophe; là, l'erreur, comme citoyen; l'erreur eſt en effet plus à la portée de tout le monde; nourriture générale des eſprits, dans tous les temps & dans tous les lieux, quoi de plus digne d'éclairer & de conduire ce vil troupeau d'imbécilles mortels! Je ne parle point dans la ſociété de toutes ces hautes vérités philoſophiques, qui ne ſont point faites pour la multitude. Si c'eſt déshonorer un grand remède, que de le donner à un malade abſolument ſans reſſource, c'eſt proſtituer l'auguſte ſcience des choſes, que de s'en entretenir avec ceux qui n'étant point initiés dans ſes myſteres, ont des yeux ſans voir, & des oreilles ſans entendre. En un mot, membre d'un corps dont je tire tant d'avantages, il eſt juſte que je me conduiſe ſans répugnance ſur des principes auxquels (poſée la méchanceté de l'eſpèce) chacun doit la ſûreté de ſa perſonne & de ſes biens. Mais philoſophe, attaché avec plaiſir au char glorieux de la ſageſſe, m'élevant

au-deſſus des préjugés, je gémis ſur leur néceſſité, fâché que le monde entier ne puiſſe être peuplé d'habitants qui ſe conduiſent par raiſon.

Voilà mon ame toute nue. Pour avoir dit librement ce que je penſe, il ne faut donc pas croire que je ſois ennemi des bonnes mœurs, ni que j'en aie de mauvaiſes. *Si impura eſt pagina mihi, vita proba.* Je ne ſuis pas plus Spinoſiſte, pour avoir fait *l'homme machine*, & expoſé le *ſyſtême d'Epicure*, que méchant, pour avoir fait une ſatyre contre les plus charlatants de mes confrères; que vain, pour avoir critiqué nos beaux eſprits; que débauché, pour avoir oſé manier le délicat pinceau de la volupté. Enfin, quoique j'aie fait main baſſe ſur les remords, comme philoſophe, ſi ma doctrine étoit dangereuſe (ce que je défie le plus acharné de mes ennemis de prouver) j'en aurois moi-même comme citoyen.

J'ai bien voulu au reſte avoir une pleine condeſcendance pour tous ces eſprits foibles, bornés, ſcrupuleux, qui compoſent le *ſavant* public; plus ils m'ont mal compris & mal interprêté, plus ils ont repréſenté mon deſſein avec une injuſtice odieuſe, moins j'ai cru devoir leur remettre devant les yeux un ouvrage qui les a ſi fort & ſi mal-à-propos ſcandaliſés, ſéduits ſans doute par ces eſpeces d'abattis philoſophiques que j'ai faits

des vices & des vertus ; mais la preuve que je ne me crois pas coupable envers la ſociété que je reſpecte & que j'aime, c'eſt que, malgré tant de plaintes & de cris, je viens de faire réimprimer le même écrit, retouché & refondu ; uniquement à la vérité pour me donner l'honneur de mettre aux pieds de ſa majeſté un exemplaire complet de mes ouvrages. Devant un tel génie on ne doit point craindre de paroître a découvert, ſi ce n'eſt à cauſe du peu qu'on en a.

Ah ! ſi tous les princes étoient auſſi pénétrants, auſſi éclairés, auſſi ſenſibles au don précieux de l'eſprit, avec quel plaiſir & quel ſuccès, chacun ſuivant hardiment le talent qui l'entraîne, favoriſeroit le progrès des lettres, des ſciences, des beaux arts, & ſur-tout de leur auguſte Souveraine, la philoſophie. On n'entendroit plus parler de ces fâcheux préjugés où l'on eſt, que cette ſcience trop librement cultivée, peut s'élever ſur les débris des loix, des mœurs, &c. on donneroit ſans crainte une libre carriere à ces beaux & puiſſans eſprits, auſſi capables de faire honneur aux arts par leurs lumieres, qu'incapables de nuire à la ſociété par leur conduite. Enfin loin de gêner, de chagriner les ſeuls hommes, qui diſſipant peu-à peu les ténebres de notre ignorance, peuvent éclairer l'univers, on les encourageroit au con-

traire par toutes ſortes de récompenſes & de bienfaits.

Il eſt donc vrai que la nature & la raiſon humaine, éclairées par la philoſophie & la religion, ſoutenue & comme étayée par la morale & la politique, ſont faites par leur propre conſtitution pour etre éternellement en guerre; mais qu'il ne s'enſuit pas pour cela, que la philoſophie, quoique théoriquement contraire à la morale & a la religion, puiſſe réellement détruire ces liens ſages & ſacrés. Il eſt auſſi prouvé que toutes ces guerres philoſophiques n'auroient au fond rien de dangereux ſans l'odieuſe haine théologique qui les fait; puiſqu'il ſuffit de définir, de diſtinguer et de s'entendre, (choſe rare à la vérité) pour concevoir que la philoſophie & la politique ne ſe croiſent point dans leurs marches, & n'ont en un mot rien d'eſſentiel à démêler enſemble.

Voilà deux branches bien *élaguées*, ſi je ne me trompe; paſſons à la troiſieme, & mon paradoxe ſera prouvé dans toute ſon étendue.

Quoique le reſſerrement des nœuds de la ſociété par les heureuſes mains de la philoſophie, paroiſſe un problême plus difficile à comprendre à la premiere vue, je ne crois cependant pas, après tout ce qui a été dit ci-deſſus, qu'il faille des réflexions bien profondes pour le réſoudre.

Sur quoi n'entend-elle pas ſe plaire? à quoi ne

communique-t-elle pas ſa force & ſa vigueur ? Et de combien de façons ne veut-elle pas ſe rendre utile & recommandable ?

Comme c'eſt elle qui traite le corps en médecine, c'eſt elle auſſi qui traite, quoique dans un autre ſens, les loix, l'eſprit, le cœur, l'ame, &c. c'eſt elle qui dirige l'art de penſer, par l'ordre qu'elle met dans nos idées; c'eſt elle qui ſert de baſe à l'art de parler, & ſe mêle enfin utilement par-tout, dans la juriſprudence, dans la morale, dans la métaphyſique, dans la rhétorique, dans la religion, &c. oui, utilement, je le répète, ſoit qu'elle enſeigne des vérités ou des erreurs.

Sans ſes lumieres, les médecins ſeroient réduits aux premiers tâtonnemens de l'aveugle empiriſme, qu'on peut regarder comme le fondateur de l'art hypocratique.

Comment eſt-on parvenu à donner un air de doctrine, & comme une eſpece de corps ſolide, au ſquelette de la métaphyſique ? En cultivant la philoſophie, dont l'art magique pouvoit ſeul changer un *vuide Toricellien*, pour ainſi m'exprimer, en *un plein apparent*, & faire croire immortel ce ſouffle fugitif, cet air de la vie, ſi facile à pomper de la machine pneumatique du Thorax.

Si la religion eût pu parler le langage de la raiſon, Nicole, cette belle plume du ſiecle paſſé,

qui l'a ſi bien contrefait, le lui eût fait tenir. Or par quel autre ſecours ?

Combien d'autres, ſoit d'excellens uſages, ſoit heureux abus de l'induſtrie des philoſophes ! Qui a érigé la morale à ſon tour en eſpèce de ſcience ? Qui l'a fait figurer, qui l'a fait entrer avec ſa compagne, la méthaphyſique, dans le domaine de la ſageſſe dont elle fait aujourd'hui partie ? Elle-même, la philoſophie. Oui, c'eſt elle qui a taillé & perfectionné cet utile inſtrument ; qui en a fait une bouſſole merveilleuſe, ſans elle aimant brut de la ſociété : c'eſt ainſi que les arbres les plus ſtériles en apparence, peuvent tôt ou tard porter les plus beaux fruits. C'eſt ainſi que nos travaux académiques auront peut-être auſſi quelque jour une utilité ſenſible.

Pourquoi Moïſe a-t-il été un ſi grand légiſlateur ? Parce qu'il étoit philoſophe. La philoſophie influe tellement ſur l'art de gouverner, que les princes, qui ont été à l'école de la ſageſſe, ſont faits pour être, & ſont effectivement meilleurs que ceux qui n'ont point été imbus des préceptes de la philoſophie, témoin encore l'empereur Julien, & le roi philoſophe, aujourd'hui ſi célebre. Il a ſenti la néceſſité d'abroger les loix, d'adoucir les peines, de les proportionner aux crimes ; il a porté de ce côté cet œil philoſophique qui brille dans tous ſes ouvrages. Ainſi la juſtice fait d'autant

mieux dans tous les états où j'écris, qu'elle a été, pour ainſi dire *raiſonnée*, & ſagement réformée par le prince qui les gouverne. S'il a proſcrit du barreau un art qui fait ſes délices, comme il fait ceux de ſes lecteurs, c'eſt qu'il en a connu tout le ſéduiſant preſtige : c'eſt qu'il a vu l'abus qu'on peut faire de l'éloquence, & celui qu'en a fait Cicéron lui-même (1).

Il eſt vrai que la plus mauvaiſe cauſe, maniée par un habile rhéteur, peut triompher de la meilleure, dépouillée de ce ſouverain empire que l'art de la parole n'uſurpe que trop ſouvent ſur la juſtice & la raiſon.

Mais tous ces abus, tout cet harmonieux clinquant de périodes arrondies, d'expreſſions artiſtement arrangées, tout ce vuide de mots qui périſſent pompeuſement dans l'air, ce laiton pris pour de l'or, cette fraude d'éloquence enfin, comment pourroit-on la découvrir, & ſéparer tant d'alliage du vrai métal ?

S'il eſt poſſible de tirer quelquefois la vérité de ce puits impénétrable, au fond duquel un ancien l'a placée, la philoſophie nous en indique les moyens. C'eſt la pierre de touche des penſées ſolides, des raiſonnemens juſtes ; c'eſt le creuſet où

(1) *Voyez* les excellents mémoires que le roi a donnés à ſon académie.

s'évapore tout ce que méconnoît la nature. Dans ſes habiles mains, le peloton des choſes les plus embrouillées ſe développe & ſe devide en quelque ſorte, auſſi aiſément qu'un grand médecin débrouille & démaſque les maladies les plus compliquées.

La rhétorique donne-t-elle aux loix ou aux actions les plus injuſtes, un air d'équité & de raiſon ? la philoſophie n'en eſt pas la dupe ; elle a un point fixe pour juger ſainement de ce qui eſt honnête, ou deshonnête, équitable ou injuſte, vicieux ou vertueux ; elle découvre l'erreur & l'injuſtice des loix, & met la veuve avec l'orphelin à l'abri des pieges de cette Sirene, qui prend ſans peine, & non ſans danger, la raiſon à l'appas d'un diſcours brillant & fleuri, Souffle pur de la nature, le poiſon le mieux apprêté ne peut vous corrompre.

Mais l'éloquence même, cet art inventé par la coquetterie de l'eſprit, qui eſt à la philoſophie ce que la plus belle forme eſt à la plus précieuſe matiere, quand elle doit trouver ſa place, qui lui donne ce ton mâle, cette force véhémente avec laquelle tonnent les Démoſthènes & les Bourdaloues ? La philoſophie. Sans elle, ſans l'ordre qu'elle met dans les idées, l'éloquence de Cicéron eût peut-être été vaine ; tous ces beaux plaidoyers qui faiſoient pâlir le crime, triompher la vertu, trembler Verrès, Catilina, &c. tous ces chefs-

d'œuvres de l'art de parler n'euſſent point maîtriſé les eſprits de tout un ſénat romain, & ne fuſſent point parvenus juſqu'à nous.

Je ſais qu'un ſeul trait d'éloquence chaude & pathétique, au ſeul nom de *Patrie* ou de *Français* bien prononcé, peut exciter les hommes à l'héroïſme, rappeler la victoire & fixer l'incertitude du ſort. Mais ces cas ſont rares, où l'on n'a affaire qu'à l'imagination des hommes, où tout eſt perdu, ſi on ne la remue fortement; au lieu que la philoſophie qui n'agit que ſur la raiſon, eſt d'un uſage journalier, & rend ſervice, même lorſqu'on en abuſe en l'appliquant à des erreurs reçues.

Mais pour revenir, comme je le dois, à un ſujet important ſur lequel je n'ai fait que gliſſer; c'eſt la raiſon éclairée par le flambeau de la philoſophie, qui nous montre ce point fixe dont j'ai parlé; ce point duquel on peut partir pour connoître le juſte & l'injuſte, le bien & le mal moral. Ce qui appartient à la loi, donne le droit; mais ce droit en ſoi, n'eſt ni droit de raiſon, ni droit d'équité; c'eſt un droit de force, qui écraſe ſouvent un miſérable qui a de ſon côté la raiſon & la juſtice. Ce qui protege le plus foible contre le plus fort, peut donc n'être point équitable; & par conſéquent les loix peuvent ſouvent avoir beſoin d'être rectifiées. Or, qui les rectifiera, réformera, peſera, pour ainſi dire, ſi ce n'eſt la philoſophie?

Comment ? Où ? Si ce n'eſt dans la balance de la ſageſſe & de la ſociété : car le voilà, le point fixe, d'où l'on peut juger du juſte & de l'injuſte ; l'équité ne ſe connoît & ne ſe montre que dans ce ſeul point de vue ; elle ne ſe peſe, encore une fois, que dans cette balance, où les loix doivent par conſéquent entrer. On peut dire d'elles, & de toutes les actions humaines, que celles-là ſeules ſont juſtes, ou équitables, qui favoriſent la ſociété ; que celles-là ſeules ſont injuſtes, qui bleſſent ſes intérêts. Tel eſt encore une fois le ſeul moyen de juger ſainement de leur mérite & de leur valeur.

En donnant gain de cauſe à Puffendorf ſur Grotius, perſonnages célebres, qui ont marché par des chemins divers dans la même carriere, la philoſophie avoue que, ſi l'un s'eſt montré meilleur philoſophe que l'autre, en reconnoiſſant tout acte humain indifférent en ſoi, il n'a pas plus directement frappé au but, comme juriſconſulte, ou moraliſte, en donnant aux loix ce qui eſt reverſible à ceux pour leſquels elles ſont faites. Oſons le dire, ces deux grands hommes, faute d'idées claires & de notre point fixe, n'ont fait que battre la campagne.

C'eſt ainſi que la philoſophie nous apprend que ce qui eſt abſolument vrai, n'étouffe pas ce qui eſt relativement juſte, & que par conſéquent elle ne

peut nuire à la morale, à la politique, & en un mot à la ſûreté du commerce des hommes; conſéquence évidente, à laquelle on ne peut trop revenir dans un diſcours fait exprès pour la développer & la mettre dans tout ſon jour.

Puiſque nous ſavons, à n'en pouvoir douter, que ce qui eſt vrai, n'eſt pas juſte pour cela, & réciproquement que ce qui eſt juſte, peut bien n'être pas vrai; ce qui tient du légal, ne ſuppoſe abſolument aucune équité, laquelle n'eſt reconnoiſſable qu'au ſigne & au caractere que j'ai rapporté, je veux dire, l'intérêt de la ſociété; voilà donc enfin les ténebres de la juriſprudence & les chemins couverts de la politique, éclairés par le flambeau de la philoſophie. Ainſi toutes ces vaines diſputes ſur le bien & le mal moral, à jamais terminées pour les bons eſprits, ne ſeront plus agitées que par ceux dont l'entêtement & la partialité ne veulent point céder à la ſagacité des réflexions philoſophiques, ou dont le fanatique aveuglement ne peut ſe déſiller a la plus frappante lumiere.

Il eſt temps d'enviſager notre aimable reine ſous un autre aſpect. Le feu ne dilate pas plus les corps, que la philoſophie n'agrandit l'eſprit: propriété par laquelle ſeule, quelques ſyſtêmes qu'on embraſſe, elle peut toujours ſervir.

Si je découvre que toutes les preuves de l'exiſ-

tence

tence de dieu ne ſont que ſpécieuſes & éblouiſſantes ; que celles de l'immortalité de l'ame ne ſont que ſcholaſtiques & frivoles ; que rien en un mot ne peut donner d'idées de ce que nos ſens ne peuvent ſentir, ni notre foible eſprit comprendre : nos illuminés *Abadiſtes*, nos poudreux *Scholares*, crieront vengeance, & un *Cuiſtre à rabat*, pour me rendre odieux à toute une nation, m'appellera publiquement *athée* : mais ſi j'ai raiſon, ſi j'ai prouvé une vérité nouvelle, refuté une ancienne erreur, approfondi un ſujet ſuperficiellement traité, j'aurai étendu les limites de mon ſavoir & de mon eſprit ; j'aurai, qui plus eſt, augmenté les lumieres publiques, & l'eſprit répandu dans le monde, en communiquant mes recherches, & en oſant afficher ce que tout philoſophe timide ou prudent ſe dit à l'oreille.

Ce n'eſt pas que je ne puiſſe être le jouet de l'erreur ; mais quand cela ſeroit, en faiſant penſer mon lecteur, en aiguiſant ſa pénétration, j'étendrois toutefois les bornes de ſon génie, & par-là même, je ne vois pas pourquoi je ſerois ſi mal accueilli par les bons eſprits.

Comme les plus fauſſes hypotheſes de Deſcartes paſſent pour d'heureuſes erreurs, en ce qu'elles ont fait entrevoir & découvrir bien des verités qui ſeroient encore inconnues ſans elles ; les ſyſ-

têmes de morale ou de métaphyſique les plus mal fondés, ne ſont pas pour cela dépourvus d'utilité, pourvu qu'ils ſoient bien raiſonnés, & qu'une longue chaîne de conſéquences merveilleuſement déduites, quoique de principes faux, chimériques, tels que ceux de Léibnitz & de Wolff, donne à l'eſprit exercé la facilité d'embraſſer dans la ſuite un plus grand nombre d'objets. En effet qu'en réſultera-t-il ? Une plus excellente longue vue, un meilleur téleſcope, &, pour ainſi dire, de nouveaux yeux, qui ne tarderont peut-être pas à rendre de grands ſervices.

Laiſſons le peuple dire & croire que c'eſt abuſer de ſon eſprit & de ſes talents, que de les faire ſervir au triomphe d'une doctrine oppoſée aux principes, ou plutôt aux préjugés généralement reçus ; car ce ſeroit dommage au contraire que le philoſophe ne les tournât pas du ſeul côté par lequel il peut acquérir des connoiſſances. Pourquoi ? Parce que ſon génie fortifié, étendu, & après lui tous ceux auxquels ſes recherches & ſes lumieres pourront ſe communiquer, feront plus à portée de juger des cas les plus difficiles ; de voir les abus qui ſe gliſſent ici ; les profits qu'on pourroit faire là ; de trouver enfin les moyens les plus courts & les plus efficaces de remédier au déſordre. Semblable à un médecin, qui, faute de théorie, marcheroit éternellement à tâtons dans

le vaſte labyrinthe de ſon art : ſans ce nouveau ſurplus de lumieres, auxquelles il ne manquoit qu'une plus heureuſe application, l'eſprit moins cultivé, plus étroit, n'auroit jamais pu découvrir toutes ces choſes. Tant il eſt vrai que ſuivant les divers uſages qu'on peut faire de la ſcience des choſes par leurs effets (car c'eſt ainſi que je voudrois la philoſophie modeſtement définie), elle a une infinité de rameaux qui s'étendent au loin & ſemblent pouvoir tout protéger : la nature, en puiſant mille tréſors dans ſon ſein, tréſors que ſon ingénieuſe pénétration fait valoir, & rend encore plus précieux; l'art, en exerçant le génie & reculant les bornes de l'eſprit hnmain.

Que nous ſerviroit d'augmenter les facultés de notre eſprit, s'il n'en réſultoit quelque bien pour la ſociété, ſi l'accroiſſement du génie & du ſavoir n'y contribuoit en quelque maniere, directe ou indirecte ?

Il n'eſt donc rien de plus vrai que cette maxime ; que le peuple ſera toujours d'autant plus aiſé à conduire, que l'eſprit humain acquerra plus de force & de lumieres. Par conſéquent comme on apprend dans nos maneges à brider, à monter un cheval fougueux, on apprend de même à l'école des philoſophes l'art de rendre les hommes dociles & de leur mettre un frein, quand on ne peut les

conduire par les lumieres naturelles de la raiſon. Peut-on mieux faire que de la fréquenter aſſidument ? Et quelle aveugle barbarie d'en fermer juſqu'aux avenues ?

De tous côtés, de celui de l'erreur même, comme de la vérité, la philoſophie a donc encore une fois une influence ſur le bien public, influence le plus ſouvent indirecte à la vérité, mais ſi conſidérable, qu'on peut dire que, comme elle eſt la clef de la nature & des ſciences, la gloire de l'eſprit, elle eſt auſſi le flambeau de la raiſon, des loix & de l'humanité.

Faiſons-nous donc honneur de porter un flambeau utile à ceux qui le portent, comme à ceux qu'il éclaire.

Légiſlateurs, juges, magiſtrats, vous n'en vaudrez que mieux, quand la ſaine philoſophie éclairera toutes vos démarches; vous ferez moins d'injuſtices, moins d'iniquités, moins d'infamies: enfin vous contiendrez mieux les hommes philoſophes, qu'orateurs & raiſonnants, que raiſonneurs.

Abuſer de la philoſophie, comme de l'éloquence, pour ſéduire & augmenter les deux principales facultés de l'ame l'une par l'autre, c'eſt ſavoir habilement s'en ſervir. Croyez-vous que la religion mette le plus foible à l'abri du plus fort ? Penſez-vous que les préjugés des hommes ſoient autant

de freins qui les retiennent ; que leur bonne foi, leur probité, leur juſtice, ne tiendront qu'à un fil, une fois dégagées des chaines de la ſuperſtition ? Servez-vous de toute votre force pour conſerver un aveuglement précieux, ſur lequel puiſſent leurs yeux ne jamais s'ouvrir : ſi le malheur du monde en dépend ! Raffermiſſez par la force d'arguments captieux leur foi chancelante ; ravalez leur foible génie par la force du vôtre à la religion de leurs peres ; donnez, comme nos ſacrés *Jeſſés*, un air de vraiſemblance aux plus répugnantes abſurdités : que le tabernacle s'ouvre ; que les loix de Moïſe s'interprètent, que les myſtères ſe dévoilent, & qu'enfin tout s'explique. L'autel n'en eſt que plus reſpectable, quand c'eſt un philoſophe qui l'encenſe.

Tel eſt le fruit de l'arbre philoſophique, fruit mal-à-propos défendu, ſi ce n'eſt que j'aime à croire, & encore plus à voir que la défenſe ici, comme en tant d'autres choſes, excite les eſprits généreux à les cueillir, & à en répandre de toutes parts le délicieux parfum & l'excellent goût.

Je ne prétends pas inſinuer par-là qu'on doive tout mettre en œuvre pour endoctriner le peuple & l'admettre aux myſteres de la nature. Je ſens trop bien que la tortue ne peut courir, les animaux rampans voler, ni les aveugles voir. Tout

ce que je deſire, c'eſt que ceux qui tiennent le timon de l'état, ſoient un peu philoſophes : tout ce que je penſe, c'eſt qu'ils ne ſauroient l'être trop.

En effet, j'en ai déjà fait ſentir l'avantage par les plus grands exemples : plus les princes ou leurs miniſtres ſeront philoſophes, plus ils ſeront à portée de ſentir la différence eſſentielle qui ſe trouve entre leurs caprices, leur tyrannie, leurs loix, leur religion, la vérité, l'équité, la juſtice ; & par conſéquent plus ils ſeront en état de ſervir l'humanité & de mériter de leurs ſujets, plus auſſi ils ſeront à portée de connoître que la philoſophie, loin d'être dangereuſe, ne peut qu'être utile & ſalutaire ; plus ils permettront volontiers aux ſavants de répandre leurs lumieres à pleines mains ; plus ils comprendront enfin, qu'aigles de l'eſpece humaine, faits pour s'élever, ſi ceux-ci combattent philoſophiquement les préjugés des uns, c'eſt pour que ceux qui ſeront capables de ſaiſir leur doctrine, s'en ſervent, & les faſſent valoir au profit de la ſociété, lorſqu'ils les croiront néceſſaires.

Pleins d'un reſpect unique & ſans bornes pour cette reine du ſage, nous la croirons donc bienfaiſante, douce, incapable de traîner à ſa ſuite aucun inconvénient fâcheux : ſimples, comme la vérité qu'elle annonce, nous croirons que les

oracles de cette vénérable Sibylle ne ſont équivoques, que pour ceux qui n'en peuvent pénétrer & le ſens & l'eſprit; toujours utiles, directement ou indirectement, quand on ſait en faire un bon uſage.

Sectateurs zélés de la philoſophie, pour en être plus zélés patriotes, laiſſons donc crier le vulgaire des hommes, & ſemblables aux Janſéniſtes qu'une excommunication injuſte n'empêche pas de faire ce qu'ils croient leur devoir, que tous les cris de la haine théologique, que la puiſſante cabale des préjugés qui l'attiſent, loin de nous empêcher de faire le nôtre, ne puiſſent jamais émouſſer ce goût dominant pour la ſageſſe, qui caractériſe un philoſophe.

Ce devoir, ſi vous le demandez, c'eſt de ne point croire en imbécille, qui ſe ſert moins de ſa raiſon, qu'un avare de ſon argent; c'eſt encore moins de feindre de croire; l'hypocriſie eſt une comédie indigne de l'homme; enfin c'eſt de cultiver une ſcience, qui eſt la clef de toutes les autres, & qui, graces au bon goût du ſiecle, eſt plus à la mode aujourd'hui que jamais.

Oui, philoſophes, voilà votre devoir: le vôtre, princes, c'eſt d'écarter tous les obſtacles qui effraient les génies timides; c'eſt d'écarter toutes ces bombes de la théologie & de la métaphyſique;

qui ne ſont pas pleines de vent, quand c'eſt un ſaint homme en fureur qui les lance : *tantæ animis cæleſtibus iræ* !

Encourager les travaux philoſophiques par des bienfaits & des honneurs, pour punir ceux qui y conſacrent leurs veilles, quand par hazard ces travaux les éloignent des ſentiers de la multitude & des opinions communes, c'eſt refuſer la communion & la ſépulture à ceux que vous payez pour vous amuſer ſur leurs theâtres. L'un, il eſt vrai, ne devroit pas m'étonner plus que l'autre : mais à la vue de pareilles contradictions, le moyen de ne pas s'écrier avec un poëte philoſophe !

Ah ! verrai-je toujours ma folle nation
Incertaine en ſes vœux, flétrir ce qu'elle admire ;
Nos mœurs avec nos loix toujours ſe contredire,
Et le foible Français s'endormir ſous l'empire
De la ſuperſtition ?

Le tonnerre eſt loin : laiſſons gronder, & marchons d'un pas ferme à la vérité : rien ne doit enchaîner dans un philoſophe la liberté de penſer ; ſi c'eſt une folie, c'eſt celle des grandes ames : pourvu qu'elles s'élevent, elles ne craignent point de tomber.

Qui ſacrifie les dons précieux du génie à une vertu politique, triviale & bornée comme elle

le ſont toutes, peut bien dire qu'il a reçu ſon eſprit en ſtupide inſtinct, & ſon ame en ſordide intérêt. Qu'il s'en vante au reſte, ſi bon lui ſemble; pour moi, diſciple de la nature, ami de la ſeule vérité, dont le ſeul fantôme me fait plus de plaiſir, que toutes les erreurs qui menent à la fortune : moi qui ai mieux aimé me perdre au grand jour par mon peu de génie, que de me ſauver, & même de m'enrichir dans l'obſcurité par la prudence ; philoſophe généreux, je ne refuſerai point mon hommage aux charmes qui m'ont ſéduit. Plus la mer eſt couverte d'écueils & fameuſe en naufrages, plus je penſerai qu'il eſt beau d'y chercher l'immortalité au travers de tant de périls : oui, j'oſerai dire librement ce que je penſe ; & à l'exemple de Montagne, paroiſſant aux yeux de l'univers, comme devant moi-même, les vrais juges des choſes me trouveront plus innocent que coupable dans mes opinions les plus hardies, & peut-être vertueux dans la confeſſion même de mes vices.

Soyons donc libres dans nos écrits, comme dans nos actions ; montrons-y la fiere indépendance d'un républicain. Un écrivain timide & circonſpect, ne ſervant ni les ſciences, ni l'eſprit humain, ni ſa patrie, ſe met lui-même des entraves qui l'empêchent de s'élever ; c'eſt un coureur dont les ſouliers ont une ſemelle de plomb, ou

un nageur qui met des veſſies pleines d'eau ſous ſes aiſſelles. Il faut qu'un philoſophe écrive avec une noble hardieſſe, ou qu'il s'attende à ramper comme ceux qui ne le ſont pas.

O vous ! qui êtes ſi prudents, ſi réſervés, qui uſez de tant de ruſes & de ſtratagêmes, qui vous maſquez de tant de voiles & avec tant d'adreſſe, que les hommes ſimples, perſiflés, ne peuvent vous deviner, qui vous retient ? Je le vois, vous ſentez que parmi tant de ſeigneurs qui ſe diſent vos amis, (1) avec qui vous vivez dans la plus grande familiarité, il ne s'en trouvera pas un ſeul qui ne vous abandonne dans la diſgrace ; non, pas un ſeul qui ait la généroſité de redemander à ſon roi le rappel d'un homme de génie : vous craignez le ſort de ce jeune & célebre ſavant, à qui un *aveugle* a ſuffi pour éclairer l'univers, & conduire ſon auteur à Vincennes : ou de cet autre (Touſſaint) moins grand génie, que des *mœurs* pures, toujours eſtimables, quoique quelquefois biſarres, trouvées indiſcrettement ſur les traces du paganiſme, ont relégué, dit-on, à cette autre affreuſe inquiſition (la Baſtille). Quoi donc ! de tels écrits

(1) *Donec eris felix, multos numerabis amicos ;*
Tempora ſi fuerint nubila, ſolus eris.

n'excitent point en vous cette élévation, cette grandeur d'ame, qui ne connoît point de danger ? A la vue de tant de beaux ouvrages, êtes-vous ſans courage, ſans amour-propre ? A la vue de tant d'ame, ne vous en ſentez-vous point ?

Je ne dis pas que la liberté de l'eſprit ſoit préférable à celle du corps ; mais quel homme, vraiment homme, tant ſoit peu ſenſible à la belle gloire, ne voudroit pas à pareil prix être quelque temps privé de la derniere ?

Rougiſſez, tyrans d'une raiſon ſublime ; ſemblables à des polypes coupées en une infinité de morceaux, les écrits que vous condamnez au feu ſortent, pour ainſi dire, de leurs cendres, multipliés à l'infini. Ces hommes que vous exilez, que vous forcez de quitter leur patrie (j'oſe le dire, ſans craindre qu'on me ſoupçonne d'aucune application vaine, ni de vifs regrets), ces hommes que vous enfermez dans des priſons cruelles, écoutez ce qu'en penſent les eſprits les plus ſages & les plus éclairés ! Ou plutôt, tandis que leur perſonne gémit empriſonnée, voyez la gloire porter en triomphe leurs noms juſqu'aux cieux ! nouveaux Auguſtes, ne le ſoyez pas en tout ; épargnez-vous la honte des crimes littéraires ; un ſeul peut flétrir tous vos lauriers ; ne puniſſez pas les lettres & les arts de l'imprudence de ceux qui les cultivent le

mieux ; ou les Ovides modernes porteront avec leurs ſoupirs vos cruels traitements à la poſtérité indignée, qui ne leur refuſera ni larmes ni ſuffrage. Et comment pourroit-elle, ſans ingratitude, lire d'un œil ſec les *triſtes* & les complaintes de beaux eſprits, qui n'ont été malheureux que parce qu'ils ont travaillé pour elle ?

Mais ne peut-on chercher l'immortalité, ſans ſe perdre ? Et quelle eſt cette folle yvreſſe où je me laiſſe emporter ! Oui, il eſt un milieu juſte & raiſonnable (*Eſt modus in rebus*, &c.), dont la prudence ne permet pas qu'on s'écarte. Auteurs à qui la plus flatteuſe vengeance ne ſuffit point, je veux dire l'applaudiſſement de l'Europe éclairée, voulez-vous faire impunément des ouvrages immortels ? Penſez tout haut, mais cachez (1) vous. Que

(1) C'eſt la néceſſité de me cacher, qui m'a fait imaginer la *dédicace à M. Haller*. Je ſens que c'eſt une double extravagance de dédier amicalement un livre auſſi hardi que *l'Homme-Machine*, à un ſavant que je n'ai jamais vu, & que 50 ans n'ont pu délivrer de tous les préjugés de l'enfance ; mais je ne croyois pas que mon ſtyle m'eût trahi. Je devrois peut-être ſupprimer une piece qui a fait tant crier, gémir, renier celui à qui elle eſt adreſſée ; mais elle a reçu de ſi grands éloges publics d'écrivains, dont le ſuffrage eſt infiniment flatteur, que je n'ai pas eu ce courage.

la poſtérité ſoit votre ſeul point de vue; qu'il ne ſoit jamais croiſé par aucun autre. Ecrivez, comme ſi vous étiez ſeuls dans l'univers, ou comme ſi vous n'aviez rien à craindre de la jalouſie & des préjugés des hommes, ou vous manquerez le but.

Je ne me flatte pas de l'atteindre; je ne me flatte pas que le ſon qui me déſigne, & qui m'eſt commun avec tant d'hommes obſcurs, ſoit porté dans l'immenſité des ſiecles & des airs: ſi je conſulte même moins ma modeſtie que ma foibleſſe, je croirai ſans peine que l'écrivain, ſoumis aux mêmes loix que l'homme, périra tout entier. Qui ſait même, ſi dans un projet ſi fort au-deſſus de mes forces, une réputation auſſi foible que la mienne ne pourroit pas échouer au même écueil où s'eſt déjà briſée ma fortune.

Quoiqu'il en ſoit, auſſi tranquille ſur le ſort de mes ouvrages, que ſur le mien propre, j'atteſterai du moins que j'ai regardé la plupart de mes contemporains, comme des préjugés ambulants que je n'ai pas plus brigué leur ſuffrage, que craint leur blâme, ou leur cenſure; & qu'enfin content

---

Je prends la liberté de la faire reparoître, telle qu'on l'a déjà vue dans toutes les éditions de *l'Homme-Machine, cum bonâ veniâ celeberrimi, SAVANTISSIMI, PEDANTISSIMI profeſſoris.*

& trop honoré de ce petit nombre de lecteurs dont parle Horace, & qu'un esprit solide préférera toujours au reste du monde entier, j'ai tout sacrifié au brillant spectre qui m'a séduit. Et certes, s'il est dans mes écrits quelques beautés neuves & hardies, un certain feu, quelque étincelle de génie enfin, je dois tout à ce courage philosophique, qui m'a fait concevoir la plus haute & la plus téméraire entreprise.

Mon naufrage, & tous les malheurs qui l'ont suivi, sont au reste faciles à oublier dans un port aussi glorieux & aussi digne d'un philosophe : j'y bois à longs traits l'oubli de tous les dangers que j'ai courus. Eh ! le moyen de se repentir d'une aussi heureuse faute que la mienne !

Mais quelle plus belle invitation aux amateurs de la vérité ! On peut ici, apôtre de la seule nature, braver les préjugés & tous les ennemis de la saine philosophie, comme on se rit du courroux des flots dans une rade tranquille. Je n'entends plus gronder les miens que de loin, & comme une tempête qui bat le vaisseau dont je me suis sauvé. Quel plaisir de n'avoir à faire sa cour qu'à cette reine immortelle ! Quelle honte, qu'on ne puisse ailleurs librement faire voile sur une mer qui conduit à l'acquisition de tant de richesses, & comme au Pérou des sciences ! Beaux esprits, savants,

philoſophes, génies de tous les genres, qui vous retient dans les fers de vos contrées? Celui que vous voyez, celui qui vous ouvre ſi libéralement la barriere, eſt un héros, qui jeune encore, eſt arrivé au temple de mémoire par preſque tous les chemins qui y conduiſent. Venez.... Que tardez-vous? Il ſera votre guide, votre modele & votre appui: il vous forcera par ſon illuſtre exemple à marcher ſur ſes traces dans le pénible ſentier de la gloire; *dux & exemplum & neceſſitas*, comme dit Pline le jeune en un autre ſujet. S'il ne vous eſt pas donné de le ſuivre, vous partagerez du moins avec nous le plaiſir de l'admirer de plus près. Certes, je le jure, ce n'eſt pas ſa couronne, c'eſt ſon eſprit que j'envie.

Vous, que ces ſacrés perturbateurs d'un repos reſpectable n'ont point troublés, ſous de ſi glorieux auſpices, paroiſſez hardiment, ouvrages protégés, vous ne le ſeriez point, ſi vous étiez dangereux: un philoſophe ne vous eût point permis de paroître. Un eſprit vaſte, profond, accoutumé à réfléchir, ſait trop bien que ce qui n'eſt que philoſophiquement vrai, ne peut être nuiſible.

Il y a quelques années, qu'enveloppés d'un triſte manteau, vous étiez, hélas! réduits à vous montrer ſeuls, timides en quelque ſorte, & comme autrefois les vers d'Ovide exilé, ſans votre auteur, que vous

craignez même de démaſquer ; ſemblables à ces tendres enfants, qui voudroient dérober leur pere à la pourſuite de trop cruels créanciers. Aujourd'hui (pour parodier cet aimable & malheureux poëte), libres & plus heureux, vous n'irez plus en ville ſans lui, & vous marcherez l'un & l'autre, tête levée, entendant gronder le vulgaire, comme un navigateur (pour parler en poëte) ſûr de la protection de Neptune, entend gronder les flots.

TRAITE

TRAITÉ

DE

L'AME.

CHAPITRE PREMIER.

EXPOSITION DE L'OUVRAGE.

CE n'eſt ni Ariſtote, ni Platon, ni Deſcartes, ni Mallebranche, qui vous apprendront ce que c'eſt que votre ame. En vain vous vous tourmentez pour connoître ſa nature : n'en déplaiſe à votre vanité & à votre indocilité, il faut que vous vous ſoumettiez à l'ignorance & à la foi. L'eſſence de l'ame de l'homme & des animaux eſt & ſera toujours auſſi inconnue, que l'eſſence de la matiere & des corps. Je dis plus ; l'ame dégagée du corps par abſtraction, reſſemble à la matiere conſidérée ſans aucunes formes : on ne peut la concevoir. L'ame & le corps ont été faits enſemble dans le même inſtant, & comme d'un ſeul coup de pin-

ceau. Ils ont été jetés au meme moule, dit un grand théologien (1) qui a osé penser. Celui qui voudra connoître les propriétés de l'ame, doit donc auparavant rechercher celles qui se manifestent clairement dans les corps, dont l'ame est le principe actif.

Cette réflexion conduit naturellement à penser qu'il n'est point de plus sûrs guides que les sens. Voilà mes philosophes. Quelque mal qu'on en dise, eux seuls peuvent éclairer la raison dans la recherche de la vérité; oui, c'est à eux seuls qu'il faudra toujours revenir, quand on voudra sérieusement la connoître.

Voyons donc, avec autant de bonne foi que d'impartialité, ce que nos sens peuvent découvrir dans la matiere, dans la substance des corps, & sur-tout des corps organisés; mais n'y voyons que ce qui y est, & n'imaginons rien. La matiere est par elle-même un principe passif, elle n'a qu'une force *d'inertie*; c'est pourquoi toutes les fois qu'on la verra se mouvoir, on pourra conclure que son mouvement vient d'un autre principe, qu'un bon esprit ne confondra jamais avec celui qui le contient, je veux dire, avec la matiere ou la substance des corps, parce que l'idée de l'un & l'idée de

(1) *TERTULLIEN de resurrect.*

l'autre forment deux idées intellectuelles, auſſi différentes que l'actif & le paſſif. Si donc il eſt dans les corps un principe moteur, & qu'il ſoit prouvé que ce même principe qui fait battre le cœur, faſſe auſſi ſentir les nerfs & penſer le cerveau, ne s'enſuivra-t-il pas clairement que c'eſt à ce principe qu'on donne le nom d'*ame*. Il eſt démontré que le corps humain n'eſt dans ſa premiere origine qu'un *ver*, dont toutes les métamorphoſes n'ont rien de plus ſurprenant que celles de tout inſecte. Pourquoi ne ſeroit-il pas permis de rechercher la nature, ou les propriétés du principe inconnu, mais évidemment *ſenſible* & *actif*, qui fait ramper ce *ver* avec orgueil ſur la ſurface de la terre ? La vérité n'eſt-elle donc pas plus faite pour l'homme, que le bonheur auquel il aſpire ? Ou n'en ſerions-nous ſi avides, & pour ainſi dire ſi amoureux, que pour n'embraſſer qu'une nue, au lieu de la déeſſe, comme les poëtes l'ont feint d'Ixion.

CHAPITRE II.

De la matiere.

Tous les philoſophes qui ont attentivement examiné la nature de la matiere, conſidérée en elle-même, indépendamment de toutes les formes qui conſtituent les corps, ont découvert dans cette ſubſtance diverſes propriétés, qui découlent d'une eſſence abſolument inconnue. Telles ſont, 1°. la puiſſance de recevoir différentes formes, qui ſe produiſent dans la matiere même, & par leſquelles la matiere peut acquérir la force motrice & la faculté de ſentir; 2°. l'étendue actuelle, qu'ils ont bien reconnue pour un attribut, mais non pour l'eſſence de la matiere.

Il y en a cependant eu quelques-uns, & entr'autres Deſcartes, qui ont voulu réduire l'eſſence de la matiere à la ſimple étendue, & borner toutes les propriétés de la matiere à celles de l'étendue; mais ce ſentiment a été rejeté par tous les autres modernes, qui ont été plus attentifs à toutes les propriétés de cette ſubſtance, enſorte que la puiſſance d'acquérir la force motrice & la faculté de ſentir, a été de tout temps conſidérée, de même

que l'étendue, comme une propriété eſſentielle de la matiere.

Toutes les diverſes propriétés qu'on remarque dans ce principe inconnu, démontrent un être dans lequel exiſtent ces mêmes propriétés, un être qui par conſéquent doit exiſter par lui-même. Or, on ne conçoit pas, ou plutôt il paroît impoſſible, qu'un être qui exiſte par lui-même, puiſſe ni ſe créer, ni s'anéantir. Il ne peut y avoir évidemment que les formes, dont ſes propriétés eſſentielles le rendent ſuſceptible, qui puiſſent ſe détruire & ſe reproduire tour-à-tour. Auſſi l'expérience nous force-t-elle d'avouer que rien ne ſe fait de rien.

Tous les philoſophes qui n'ont point connu les lumieres de la foi, ont penſé que ce principe ſubſtantiel des corps a exiſté & exiſtera toujours, & que les élémens de la matiere ont une ſolidité indeſtructible, qui ne permet pas de craindre que le monde vienne à s'écrouler. La plupart des philoſophes chrétiens reconnoiſſent auſſi qu'il exiſte néceſſairement par lui-même, & qu'il n'eſt point de ſa nature d'avoir pu commencer, ni de pouvoir finir, comme on peut le voir dans un auteur du ſiecle dernier, qui profeſſoit (1) la théologie à Paris.

(1) *GOUDIN. Philoſophia juxtà inconcuſſa tutiſſimaque Divi Thomæ dogmata.*
Lugd. 1678

CHAPITRE III.

De l'étendue de la matiere.

QUOIQUE nous n'ayons aucune idée de l'eſſence de la matiere, nous ne pouvons refuſer notre conſentement aux propriétés que nos ſens y découvrent.

J'ouvre les yeux, & je ne vois autour de moi que matiere, ou qu'étendue. L'étendue eſt donc une propriété qui convient toujours à toute matiere, qui ne peut convenir qu'à elle ſeule, & qui par conſéquent eſt co-eſſentielle à ſon ſujet.

Cette propriété ſuppoſe dans la ſubſtance des corps, trois dimenſions, longueur, largeur & profondeur. En effet, ſi nous conſultons nos connoiſſances, qui viennent toutes des ſens, on ne peut concevoir la matiere, ou la ſubſtance des corps, ſans l'idée d'un être à la fois long, large & profond; parce que l'idée de ces trois dimenſions eſt néceſſairement liée à celle que nous avons de toute grandeur ou quantité.

Les philoſophes qui ont le plus médité ſur la matiere, n'entendent pas par l'étendue de cette ſubſtance une étendue ſolide, formée de parties diſtinctes, capable de réſiſtance. Rien n'eſt uni, rien n'eſt diviſe dans cette étendue : car pour diviſer, il faut une force qui déſuniſſe; il en faut

une auſſi, pour unir les parties diviſées. Or, ſuivant ces phyſiciens, la matiere n'a point de force actuellement active : parce toute force ne peut venir que du mouvement, ou de quelqu'effort ou tendance au mouvement, & qu'ils ne reconnoiſſent dans la matiere dépouillée de toute forme par abſtraction, qu'une force motrice en *puiſſance.*

Cette théorie eſt difficile à concevoir : mais les principes poſés, elle eſt rigoureuſement vraie dans ſes conſéquences. Il en eſt ainſi de ces vérités algébriques, dont on connoît mieux la certitude, que l'eſprit ne la conçoit.

L'étendue de la matiere n'eſt donc qu'une étendue métaphyſique, qui n'offre rien de ſenſible, ſuivant l'idée de ces mêmes philoſophes. Ils penſent avec raiſon qu'il n'y a que l'étendue ſolide qui puiſſe frapper nos ſens.

Il nous paroît donc que l'étendue eſt un attribut qui fait partie de la forme métaphyſique : mais nous ſommes éloignés de croire qu'une étendue ſolide conſtitue ſon eſſence.

Cependant, avant Deſcartes, quelques anciens avoient fait conſiſter l'eſſence de la matiere dans l'étendue ſolide. Mais cette opinion que les Carté-ſiens ont tant fait valoir, a été victorieuſement combattue dans tous les temps, par des raiſons évidentes que nous expoſerons dans la ſuite ; car l'ordre veut que nous examinions auparavant à quoi ſe réduiſent les propriétés de l'étendue.

CHAPITRE IV.

Des propriétés méchaniques-paſſives de la matiere, dépendantes de l'étendue.

CE qu'on appelle forme en général, conſiſte dans les divers états, ou les différentes modifications dont la matiere eſt ſuſceptible. Ces modifications reçoivent l'etre, ou leur exiſtence, de la matiere même, comme l'empreinte d'un cachet la reçoit de la cire qu'elle modifie. Elles conſtituent tous les differents états de cette ſubſtance : c'eſt par elles qu'elle prend toutes les diverſes formes des corps, & qu'elle conſtitue ces corps même.

Nous n'examinerons pas ici quelle peut être la nature de ce principe, conſidérée ſéparément de ſon étendue & de toute autre forme. Il ſuffit d'avouer qu'elle eſt inconnue : ainſi il eſt inutile de rechercher ſi la matiere peut exiſter dépouillée de toutes ces formes, ſans leſquelles nous ne pouvons la conçevoir. Ceux qui aiment les diſputes frivoles, peuvent, ſur les pas des ſcholaſtiques, pourſuivre toutes les queſtions qu'on peut faire à ce ſujet ; nous n'enſeignerons que ce qu'il faut préciſément ſavoir de la doctrine de ces formes.

Il y en a deux ſortes ; les unes actives, les autres

paſſives. Je ne traite dans ce chapitre que des dernieres. Elles ſont au nombre de quatre ; ſavoir la grandeur, la figure, le repos & la ſituation. Ces formes ſont des états ſimples, des dépendances paſſives de la matiere, des modes qui ne peuvent jamais l'abandonner, ni en détruire la ſimplicité.

Les anciens penſoient, non ſans raiſon, que ces formes méchaniques paſſives de la matiere n'avoient pas d'autre ſource que l'étendue, perſuadés qu'ils étoient que la matiere contient *potentiellement* toutes ces formes en ſoi, par cela ſeul que ce qui eſt étendu, qu'un être doué des dimenſions dont on a parlé, peut évidemment recevoir telle ou telle grandeur, figure, ſituation, &c.

Voilà donc les formes méchaniques paſſives contenues en puiſſance dans l'étendue, dépendantes abſolument des trois dimenſions de la matiere, & de leur diverſe combinaiſon ; & c'eſt en ce ſens qu'on peut dire que la matiere, conſidérée ſimplement dans ſon étendue, qui la rend ſuſceptible d'une infinité de formes, ne lui permet pas d'en recevoir aucune, ſans ſa propre force motrice ; car c'eſt la matiere déjà revêtue des formes, au moyen deſquelles elle a reçu la puiſſance motrice, ou le mouvement actuel, qui ſe procure elle-même ſucceſſivement toutes les différentes formes, comme

parle Ariſtote, elle ne l'eſt que par ſon mariage, ou par ſon union avec la force motrice même.

Cela poſé : ſi la matiere eſt quelquefois forcée de prendre une certaine forme, & non telle autre, cela ne peut venir de ſa nature trop *inerte*, ou de ſes formes méchaniques paſſives dépendantes de l'étendue, mais d'une nouvelle forme, qui mérite ici le premier rang, parce qu'elle joue le plus grand rôle dans la nature; c'eſt la forme active, ou la puiſſance motrice; la forme, je le répete, par laquelle la matiere produit celles qu'elle reçoit.

Mais avant que de faire mention de ce principe moteur, qu'il me ſoit permis d'obſerver en paſſant que la matiere, conſidérée ſeulement comme un être paſſif, ne paroît mériter que le ſimple nom de matiere, auquel elle étoit autrefois reſtreinte; que la matiere, étant qu'abſolument inſéparable de l'étendue, de l'impénétrabilité, de la diviſibilité, & des autres formes méchaniques paſſives, n'étoit pas réputée par les anciens la même choſe que ce que nous appelons aujourd'hui du nom de ſubſtance, & qu'enfin loin de confondre ces deux termes, comme font les modernes, ils prenoient la matiere, ſimplement comme un attribut ou une partie de cette ſubſtance, conſtituée telle, ou élevée à la dignité de corps par la puiſſance motrice dont je vais parler.

CHAPITRE V.

De la puiſſance motrice de la matiere.

LES anciens, perſuadés qu'il n'y avoit aucun corps ſans une ſource motrice, regardoient la ſubſtance des corps comme un compoſé de deux attributs primitifs; par l'un, cette ſubſtance avoit la puiſſance de ſe mouvoir, & par l'autre, celle d'être mue. En effet, dans tout corps qui ſe meut, il n'eſt pas poſſible de ne pas concevoir ces deux attributs, c'eſt-à-dire, la choſe qui ſe meut, & la même choſe qui eſt mue.

On vient de dire qu'on donnoit autrefois le nom de matiere à la ſubſtance des corps, en tant que ſuſceptible de mouvement : cette même matiere devenue capable de ſe mouvoir, étoit enviſagée ſous le nom de principe actif, donné alors à la même ſubſtance. Mais ces deux attributs paroiſſent ſi eſſentiellement dépendants l'un de l'autre, que Cicéron, (1) pour mieux exprimer cette union eſſentielle & primitive de la matiere & de ſon principe moteur, dit que l'un & l'autre ſe trouve

(1) In utroque tandem utrumque. *Academ. queſt. lib. I.*

l'un dans l'autre ; ce qui rend fort bien l'idée des anciens.

D'où l'on comprend que les modernes ne nous ont donné qu'une idée peu exacte de la matiere, lorſqu'ils ont voulu, par une confuſion mal entendue, donner ce nom à la ſubſtance des corps ; puiſqu'encore une fois la matiere, ou le principe paſſif de la ſubſtance des corps, ne fait qu'une partie de cette ſubſtance. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'ils n'y aient pas découvert la force motrice & la faculté de ſentir.

On doit voir à préſent, ce me ſemble, du premier coup-d'œil, que s'il eſt un principe actif, il doit avoir dans l'eſſence inconnue de la matiere une autre ſource que l'étendue ; ce qui confirme que la ſimple étendue ne donne pas une idée complette de toute l'eſſence, ou forme métaphyſique de la ſubſtance des corps, par cela ſeul qu'elle exclut l'idée de toute activité dans la matiere. C'eſt pourquoi, ſi nous démontrons ce principe moteur, ſi nous faiſons voir que la matiere, loin d'être auſſi indifférente qu'on le croit communément, au mouvement & au repos, doit être regardée comme une ſubſtance active, auſſi bien que paſſive, quelle reſſource auront ceux qui ont fait conſiſter ſon eſſence dans l'étendue ?

Les deux principes dont on vient de parler, l'étendue & ſa force motrice, ne ſont que des

puiſſances de la ſubſtance des corps ; car de même que cette ſubſtance eſt ſuſceptible de mouvement, ſans en avoir effectivement, elle a auſſi toujours, lors même qu'elle ne ſe meut pas, la faculté de ſe mouvoir.

Les anciens ont véritablement remarqué que cette force motrice n'agiſſoit dans la ſubſtance des corps, que lorſque cette ſubſtance étoit revêtue de certaines formes : ils ont auſſi obſervé que les divers mouvements qu'elle produit, ſont tous aſſujettis ou réglés par ces différentes formes. C'eſt pourquoi les formes, au moyen deſquelles la ſubſtance des corps pouvoit non-ſeulement ſe mouvoir, mais ſe mouvoir diverſement, ont été nommées *formes matérielles.*

Il ſuffiſoit à ces premiers maîtres de jeter les yeux ſur tous les phénomenes de la nature, pour découvrir dans la ſubſtance des corps la force de ſe mouvoir elle-même, ou lorſqu'elle eſt en mouvement, c'eſt une autre ſubſtance qui le lui communique. Mais voit-on dans cette ſubſtance autre choſe qu'elle-même en action ; & quelquefois elle paroît recevoir un mouvement qu'elle n'a pas, le reçoit-elle de quelqu'autre cauſe que ce même genre de ſubſtance dont les parties agiſſent les unes ſur les autres ?

Si donc on ſuppoſe un autre agent, je demande quel il eſt, & qu'on me donne des preuves de

ſon exiſtence ; mais puiſqu'on n'en a pas la moindre idée, ce n'eſt pas même un *être de raiſon.*

Après cela, il eſt clair que les anciens ont dû facilement reconnoître une force intrinſeque de mouvement au-dedans de la ſubſtance des corps ; puiſqu'enfin on ne peut, ni prouver, ni concevoir aucune autre ſubſtance qui agiſſe ſur elle.

Mais ces mêmes auteurs ont en même-temps avoué, ou plutôt prouvé, qu'il étoit impoſſible de comprendre comment ce myſtere de la nature peut s'opérer, parce qu'on ne connoît point l'eſſence des corps. Ne connoiſſant pas l'agent, quel moyen en effet de pouvoir connoître ſa maniere d'agir ? Et la difficulté ne demeureroit-elle pas la même, en admettant une autre ſubſtance, principalement un être dont on n'auroit aucune idée, & dont on ne pourroit pas même raiſonnablement reconnoître l'exiſtence.

Ce n'eſt pas auſſi ſans fondement qu'ils ont penſé que la ſubſtance des corps, enviſagée ſans aucune forme, n'avoit aucune activité, mais qu'elle étoit *tout en puiſſance.* (1) Le corps humain, par exemple, privé de la forme propre, pourroit-il exécuter les mouvements qui en dépendent ? De même, ſans l'ordre & l'arrangement de toutes les parties de l'univers, la matiere qui les compoſe pourroit-elle

(1) *Totum in fieri.*

produire tous les divers phénomenes qui frappent nos ſens ?

Mais les parties de cette ſubſtance qui reçoivent des formes, ne peuvent pas elles-mêmes ſe les donner ; ce ſont toujours d'autres parties de cette même ſubſtance déjà revêtue de formes, qui les leur procurent. Ainſi c'eſt de l'action de ces parties, preſſées les unes par les autres, que naiſſent les formes par leſquelles la forme motrice des corps devient effectivement active.

C'eſt au froid & au chaud qu'on doit, à mon avis, réduire, comme ont fait les anciens, les formes productives des autres formes ; parce qu'en effet, c'eſt par ces deux qualités actives générales, que ſont vraiſemblablement produits tous les corps ſublunaires.

Deſcartes, génie fait pour ſe frayer de nouvelles routes & s'égarer, a prétendu avec quelques autres philoſophes, que dieu étoit la ſeule cauſe efficiente du mouvement, & qu'il l'imprimoit à chaque inſtant dans tous les corps. Mais ce ſentiment n'eſt qu'une hypotheſe, qu'il a tâché d'ajuſter aux lumieres de la foi ; & alors ce n'eſt plus parler en philoſophe, ni à des philoſophes, ſur-tout à ceux qu'on ne peut convaincre que par la force de l'évidence.

Les ſcholaſtiques chrétiens des derniers ſiecles ont bien ſenti l'importance de cette ſimple réfle-

xion : c'eſt pourquoi ils ſe ſont ſagement bornés aux ſeules lumieres purement philoſophiques ſur le mouvement de la matiere, quoiqu'il euſſent pu faire voir que dieu même a dit qu'il avoit « em-» preint d'un principe actif les élemens de la ma-» tière ». *Geneſ.* 1. *Iſaye* 66.

On pourroit former ici une longue chaîne d'autorités, & prendre dans les profeſſeurs les plus célebres, une ſubſtance de la doctrine de tous les autres : mais ſans un fatras de citations, il eſt aſſez évident que la matiere contient cette force motrice qui l'anime, & qui eſt la cauſe immédiate de toutes les loix du mouvement.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VI.

De la faculté ſenſive de la matiere.

NOUS avons parlé de deux attributs eſſentiels de la matiere, deſquels dépendent la plupart de ſes propriétés, ſavoir l'étendue & la force motrice. Nous n'avons plus maintenant qu'à prouver un troiſieme attribut ; je veux dire la faculté de ſentir, que les philoſophes (1) de tous les ſiecles ont reconnue dans cette même ſubſtance. Je dis tous les philoſophes, quoique je n'ignore pas tous les efforts qu'ont vainement faits les Cartéſiens pour l'en dépouiller. Mais pour écarter des difficultés inſurmontables, ils ſe ſont jettés dans un labyrynthe dont ils ont cru ſortir par cet abſurde ſyſtême, » que les bêtes ſont de pures machines ».

Une opinion ſi riſible n'a jamais eu d'accès chez les philoſophes que comme un badinage d'eſprit, ou un amuſement philoſophique. C'eſt pourquoi nous ne nous arrêterons pas à la refuter. L'expé-

(1) Voyez la theſe que M. Leibnitz fit ſoutenir à ce ſujet au prince Eugène, & *l'Origine ancienne de la phyſique moderne*, par le P. Regnault.

rience ne nous prouve pas moins la faculté de ſentir dans les bêtes, que dans les hommes : or moi qui ſuis fort aſſuré que je ſens, je n'ai d'autre preuve du ſentiment des autres hommes que par les ſignes qu'ils m'en donnent. Le langage de convention, je veux dire, la parole, n'eſt pas le ſigne qui l'exprime le mieux : il y en a un autre commun aux hommes & aux animaux, qui le manifeſte avec plus de certitude ; je parle du langage affectif, tel que les plaintes, les cris, les careſſes, la fuite, les ſoupirs, le chant, & en un mot toutes les expreſſions de la douleur, de la triſteſſe, de l'averſion, de la crainte, de l'audace, de la ſoumiſſion, de la colere, du plaiſir, de la joie, de la tendreſſe, &c. Un langage auſſi énergique a bien plus de force pour nous convaincre, que tous les ſophiſmes de Deſcartes pour nous perſuader.

Peut-être les Cartéſiens, ne pouvant ſe refuſer à leur propre ſentiment intérieur, ſe croient-ils mieux fondés à reconnoître la même faculté de ſentir dans tous les hommes, que dans les autres animaux ; parce que ceux-ci n'ont pas à la vérité exactement la figure humaine. Mais ces philoſophes s'en tenant ainſi à l'écorce des choſes, auroient bien peu examiné la parfaite reſſemblance qui frappe les connoiſſeurs, entre l'homme & la bête : car il n'eſt ici queſtion que de la ſimilitude des organes des ſens, leſquels, à quelques modifications

près, ſont abſolument les mêmes, & accuſent évidemment les mêmes uſages.

Si ce parallele n'a pas été ſaiſi par Deſcartes, ni par ſes ſectateurs, il n'a pas échappé aux autres philoſophes, & ſur-tout à ceux qui ſe ſont curieuſement appliqués à *l'anatomie comparée.*

Il ſe préſente une autre difficulté qui intéreſſe davantage notre amour-propre : c'eſt l'impoſſibilité où nous ſommes encore de concevoir cette propriété comme une dépendance, ou un attribut de la matiere. Mais qu'on faſſe attention que cette ſubſtance ne nous laiſſe apperçevoir que des choſes ineffables. Comprend-on mieux comment l'étendue découle de ſon eſſence ? comment elle peut être mue par une force primitive dont l'action s'exerce ſans contact, & mille autres merveilles qui ſe dérobent tellement aux recherches des yeux les plus clairvoyans, qu'elles ne leur montrent que le rideau qui les cache, ſuivant l'idée d'un illuſtre moderne (1).

Mais ne pourroit-on pas ſuppoſer, comme ont fait quelques-uns, que le ſentiment qui ſe remarque dans les corps animés, appartiendroit à un être diſtinct de la matiere de ces corps, à une ſubſtance d'une différente nature, & qui ſe trouveroit unie avec eux ? Les lumieres de la raiſon

(1) *LEIBNITZ.*

nous permettent-elles de bonne-foi d'admettre de telles conjectures ? Nous ne connoiſſons dans les corps que de la matiere, & nous n'obſervons la faculté de ſentir que dans ces corps : ſur quel fondement donc établir un être idéal déſavoué par toutes nos connoiſſances ?

Voilà donc encore une nouvelle faculté qui ne réſideroit auſſi qu'en puiſſance dans la matiere, ainſi que toutes les autres dont on a fait mention, & telle a été encore la façon de penſer des anciens, dont la philoſophie pleine de vues & de pénétration, méritoit d'être élevée ſur les débris de celle des modernes. Ces derniers ont beau dédaigner des ſources trop éloignées d'eux : l'ancienne philoſophie (2) prévaudra toujours devant ceux qui ſont dignes de la juger ; parce qu'elle forme (du moins par rapport au ſujet que je traite) un ſyſtème ſolide, bien lié, & comme un corps qui manque à tous ces membres épars de la phyſique moderne.

(1) *Métaphyſique.*

CHAPITRE VII.

Des formes ſubſtantielles.

NOUS avons vu que la matiere eſt mobile; qu'elle a la puiſſance de ſe mouvoir par elle-même, qu'elle eſt ſuſceptible de ſenſation & de ſentiment; mais il ne paroît pas, du moins ſi l'on s'en rapporte à l'expérience, ce grand maître des philoſophes, que ces propriétés puiſſent être miſes en exercice, avant que cette ſubſtance ſoit, pour ainſi dire, habillée de quelques formes qui lui donnent la faculté de ſe mouvoir & de ſentir. C'eſt pourquoi les anciens regardoient ces formes, comme faiſant partie de la réalité des corps; & de-là vient qu'ils les ont nommées *formes ſubſtantielles.* (1) En effet, la matiere conſidérée par abſtraction, ou ſéparément de toute forme, eſt un être incomplet, ſuivant le langage des écoles, un être qui n'exiſte point dans cet état, & ſur lequel du moins le ſens, ni la raiſon, n'ont aucune priſe. Ce ſont donc véritablement les formes qui le rendent ſenſible, & pour ainſi dire, le réaliſent.

(1) *GOUD.* T. II. P. 34. 98.

Ainſi, quoique, rigoureuſement parlant, elles ne ſoient point des ſubſtances, mais de ſimples modifications, on a été fondé à leur donner le nom de formes ſubſtantielles, parce qu'elles perfectionnent la ſubſtance des corps, & en ſont en quelque ſorte partie.

D'ailleurs pourvu que les idées ſoient clairement expoſées, nous dédaignons de réformer des mots conſacrés par l'uſage, & qui ne peuvent induire en erreur lorſqu'ils ſont définis, & bien entendus.

Les anciens n'avoient donné le nom de formes ſubſtantielles qu'aux modifications qui conſtituent eſſentiellement les corps, & qui leur donnent à chacun ces caracteres déciſifs qui les diſtinguent l'un de l'autre. Ils nommoient ſeulement formes *accidentelles*, les modifications qui viennent par accident, & dont la deſtruction n'entraîne pas néceſſairement celle des formes qui conſtituent la nature des corps; comme le mouvement local du corps humain, qui peut ceſſer, ſans altérer l'intégrité de ſon organiſation.

Les formes ſubſtantielles ont été diviſées en ſimples & en compoſées. Les formes ſimples ſont celles qui modifient les parties de la matiere, telle que la grandeur, la figure, le mouvement, le repos & la ſituation; & ces parties de la matiere revêtues de ces formes, ſont ce qu'on appelle *corps ſimples* ou *élémens*. Les formes compoſées conſiſ-

tent dans l'aſſemblage des corps ſimples, unis & arrangés dans l'ordre, & la quantité néceſſaire pour conſtruire, ou former les différens mixtes.

Les mêmes philoſophes de l'antiquité ont auſſi en quelque ſorte diſtingué deux ſortes de formes ſubſtantielles dans les corps vivans, ſavoir celles qui conſtituent les parties organiques de ces corps, & celles qui ſont regardées comme étant leur principe de vie. C'eſt à ces dernieres qu'ils ont donné le nom d'ame. Ils en ont fait trois ſortes; l'ame végétative qui appartient aux plantes; l'ame ſenſitive, commune à l'homme & à la bête: mais parce que celle de l'homme ſemble avoir un plus vaſte empire, des fonctions plus étendues, des vues plus grandes, ils l'ont appelée *ame raiſonnable.* Diſons un mot de l'ame végétative. Mais auparavant, qu'il me ſoit permis de répondre à une objection que m'a faite un habile homme: « Vous » n'admettez, dit-il, dans les animaux, pour prin» cipe de ſentiment, aucune ſubſtance qui ſoit » différente de la matiere: pourquoi donc traiter » d'abſurde le Cartéſianiſme, en ce qu'il ſuppoſe » que les animaux ſont de pures machines, & » quelle ſi grande différence y a-t-il entre ces deux » opinions »? Je réponds d'un ſeul mot: Deſcartes refuſe tout ſentiment, toute faculté de ſentir à ſes machines, ou à la matiere dont il ſuppoſe que les animaux ſont uniquement faits: & moi je prou-

ve clairement, ſi je ne me trompe fort, que s'il eſt un être qui ſoit, pour ainſi dire, pêtri de ſentiment, c'eſt l'animal; il ſemble avoir tout reçu en cette monnoie, qui (dans un autre ſens) manque à tant d'hommes. Voilà la différence qu'il y a entre le célebre moderne dont je viens parler, & l'auteur de cet ouvrage.

CHAPITRE VIII.

De l'ame végétative.

NOUS avons dit qu'il falloit rappeler au froid & au chaud les formes productives de toutes les formes des corps. Il a paru un excellent commentaire de cette doctrine des anciens, par M. Quesnay. Cet habile homme la démontre par toutes les recherches & toutes les expériences de la physique moderne, ingénieusement rassemblées dans un *Traité du feu*, où *l'éther* subtilement rallumé, joue le premier rôle dans la formation des corps. M. Lamy, médecin, n'a pas cru devoir ainsi borner l'empire de l'éther; il explique la formation des ames de tous les corps par cette même cause. L'éther est un esprit infiniment subtil; une matiere très déliée & toujours en mouvement, connue sous le nom de feu pur & céleste, parce que les anciens en avoient mis la source dans le soleil, d'où suivant eux, il est lancé dans tous les corps plus ou moins, selon leur nature & leur consistance; & « quoique de soi-même il ne brûle » pas, par les différens mouvemens qu'il donne » aux particules des autres corps où il est ren- » fermé, il brûle & fait ressentir la chaleur. Tou-

» tes les parties du monde ont quelque portion » de ce feu élémentaire, que pluſieurs anciens » regardent comme l'ame du monde. Le feu vi- » ſible a beaucoup de cet eſprit, l'air auſſi, l'eau » beaucoup moins, la terre très-peu. Entre les » mixtes, les minéraux en ont le moins, les plan- » tes plus, & les animaux beaucoup davantage. » Ce feu, ou cet eſprit, eſt leur ame, qui s'aug- » mente avec le corps par le moyen des alimens » qui en contiennent, & dont il ſe ſépare avec » le chile, & devient enfin capable de ſentiment, » grace à un certain mêlange d'humeurs, & à » cette ſtructure particuliere d'organes qui for- » ment les corps animés : car les animaux, les » minéraux, les plantes même, & les os qui » ſont la baſe de nos corps, n'ont pas de ſen- » timent, quoiqu'ils ayent chacun quelque por- » tion de cet éther, parce qu'ils n'ont pas la » même organiſation ».

Les anciens entendoient par l'ame végétative, la cauſe qui dirige toutes les opérations de la génération, de la nutrition & de l'accroiſſement de tous les corps vivans.

Les modernes, peu attentifs à l'idée que ces premiers maîtres avoient de cette eſpece d'ame, l'ont confondue avec l'organiſation même des végétaux & des animaux, tandis qu'elle eſt la cauſe qui conduit & dirige cette organiſation.

On ne peut en effet concevoir la formation des corps vivans, ſans aucune cauſe qui y préſide, ſans un principe qui regle & amene tout à une fin déterminée; ſoit que ce principe conſiſte dans les loix générales par leſquelles (1) s'opere tout le méchaniſme des actions de ces corps; ſoit qu'il ſoit borné à des loix particulieres originairement réſidentes ou incluſes dans le germe de ces corps même, & par leſquelles s'exécutent toutes ſes fonctions pendant leur accroiſſement & leur durée.

Les philoſophes dont je parle, ne ſortoient pas des propriétés de la matiere pour établir ces principes. Cette ſubſtance à laquelle ils attribuent la faculté de ſe mouvoir elle-même, avoit auſſi le pouvoir de ſe diriger dans ſes mouvemens; l'un ne pouvant ſubſiſter ſans l'autre; puiſqu'on conçoit clairement que la même puiſſance doit être également, & le principe de ſes mouvemens, & le principe de cette détermination, qui ſont deux choſes abſolument individuelles & inſéparables. C'eſt pourquoi ils regardoient l'ame végétative, comme une forme ſubſtantielle purement matérielle, malgré l'eſpece d'intelligence dont ils imaginoient qu'elle n'étoit pas dépourvue.

(1) BOERH. Elem. Chem. p. 35, 36. *Abrégé de ſa théorie chymique.* p, 6, 7.

CHAPITRE IX.

De l'ame ſenſitive des animaux.

LE principe matériel, ou la forme ſubſtantielle, qui dans les animaux ſent, diſcerne & connoît, a été généralement nommée par les anciens, *ame ſenſitive.* Ce principe doit être ſoigneuſement diſtingué du corps organique même des animaux, & des opérations de ces corps, qu'ils ont attribuées à l'ame végétative, comme on vient de le remarquer. Ce ſont cependant les organes même de ces corps animés, qui occaſionnent à cet être ſenſitif les ſenſations dont il eſt affecté.

On a donné le nom de ſens, aux organes particulierement deſtinés à faire naître ces ſenſations dans l'ame. Les médecins les diviſent en ſens externes & en ſens internes: mais il ne s'agit ici que des premiers, qui ſont, comme tout le monde ſait, au nombre de cinq; la vue, l'ouie, l'odorat, le goût & le tact, dont l'empire s'étend ſur un grand nombre de ſenſations, qui toutes ſont des ſortes de toucher.

Ces organes agiſſent par l'entremiſe des nerfs, & d'une matiere qui coule au-dedans de leur im-

perceptible cavité, & qui eſt d'une ſi grande ſubtilité, qu'on lui a donné le nom d'eſprit animal, ſi bien démontré ailleurs par une foule d'expériences & de ſolides raiſonnemens, que je ne perdrai point de temps à en prouver ici l'exiſtence.

Lorſque les organes des ſens ſont frappés par quelque objet, les nerfs qui entrent dans la ſtructure de ces organes ſont ébranlés, le mouvement des eſprits modifié ſe tranſmet au cerveau juſqu'au *ſenſorium commune*, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'endroit même, où l'ame ſenſitive reçoit les ſenſations à la faveur de ce reflux d'eſprits, qui par leur mouvement agiſſent ſur elle.

Si l'empreſſion d'un corps ſur un nerf ſenſitif eſt forte & profonde, & ſi elle le tend, le déchire, le brûle ou le rompt, il en réſulte pour l'ame une ſenſation qui n'eſt plus ſimple, mais douloureuſe : & réciproquement, ſi l'organe eſt trop foiblement affecté, il ne ſe fait aucune ſenſation. Donc pour que les ſens faſſent leurs fonctions, il faut que les objets impriment un mouvement proportionné à la nature foible ou forte de l'organe ſenſitif.

Il ne ſe fait donc aucune ſenſation, ſans quelque changement dans l'organe qui lui eſt deſtiné, ou plutôt dans la ſeule ſurface du nerf de cet organe. Ce changement peut-il ſe faire par *l'in-*

tromiſſion du corps qui ſe fait ſentir ? Non ; les enveloppes dures des nerfs rendent la choſe évidemment impoſſible. Il n'eſt produit que par les diverſes propriétés des corps ſenſibles, & de-là naiſſent les différentes ſenſations.

Beaucoup d'expériences nous ont fait connoître que c'eſt effectivement dans le cerveau, que l'ame eſt affectée des ſenſations propres à l'animal : car lorſque cette partie eſt conſidérablement bleſſée, l'animal n'a plus ni ſentiment, ni diſcernement, ni connoiſſance : toutes les parties qui ſont au-deſſus des plaies & des ligatures, conſervent entr'elles & le cerveau le mouvement & le ſentiment, toujours perdu au-deſſous, entre la ligature & l'extrémité. La ſection, la corruption des nerfs & du cerveau, la compreſſion même de cette partie, &c. ont appris à Galien la même vérité. Ce ſavant a donc parfaitement connu le ſiege de l'ame, & la néceſſité abſolue des nerfs pour les ſenſations, il a ſu 1°. que l'ame ſent, & n'eſt réellement affectée que dans le cerveau, des ſentimens propres à l'animal ; 2°. qu'elle n'a de ſentiment & de connoiſſance, qu'autant qu'elle reçoit l'impreſſion actuelle des eſprits animaux.

Nous ne rapporterons point ici les opinions d'Ariſtote, de Chryſippe, de Platon, de Deſcartes, de Vieuſſens, de Roſſet, de Willis, de Lanciſi, &c. Il en faudroit toujours revenir à Galien, com-

me à la vérité même. Hypocrate paroît auſſi n'avoir pas ignoré où l'ame fait ſa réſidence.

Cependant la plupart des anciens philoſophes, ayant à leur tête les Stoïciens, & parmi les modernes, Perrault, Stuart & Tabor, ont penſé que l'ame ſentoit dans toutes les parties du corps, parce qu'elles ont toutes des nerfs. Mais nous n'avons aucune preuve d'une ſenſibilité auſſi univerſellement répandue. L'expérience nous a même appris que lorſque quelque partie du corps eſt retranchée, l'ame a des ſenſations, que cette partie qui n'eſt plus, ſemble encore lui donner. L'ame ne ſent donc pas dans le lieu même où elle croit ſentir. Son erreur conſiſte dans la maniere dont elle ſent, & qui lui fait rapporter ſon propre ſentiment aux organes qui le lui occaſionnent, & l'avertiſſent en quelque ſorte de l'impreſſion qu'ils reçoivent eux-mêmes des cauſes extérieures. Cependant nous ne pouvons pas aſſurer que la ſubſtance de ces organes ne ſoit pas elle-même ſuſceptible de ſentiment, & qu'elle n'en ait pas effectivement. Mais ces modifications ne pourroient être connues qu'à cette ſubſtance même, & non au tout, c'eſt-à-dire, à l'animal auquel elles ne ſont pas propres, & ne ſervent point.

Comme les doutes qu'on peut avoir à ce ſujet, ne ſont fondés que ſur des conjectures, nous ne nous arrêterons qu'à ce que l'expérience, qui ſeule

doit nous guider, nous apprend ſur les ſenſations que l'ame reçoit dans les corps animés.

Beaucoup d'auteurs mettent le ſiege de l'ame preſque dans un ſeul point du cerveau, & dans un ſeul point du corps calleux, d'où comme de ſon trône elle régit toutes les parties du corps.

L'etre ſenſitif ainſi cantonné, reſſerré dans des bornes auſſi étroites, ils le diſtinguent 1°. de tous les corps animés, dont les divers organes concourent ſeulement à lui fournir ſes ſenſations: 2°. des eſprits même qui le touchent, le remuent, le pénetrent par la diverſe force de leur choc, & le font ſi diverſement ſentir.

Pour rendre leur idée plus ſenſible, ils comparent l'ame au timbre d'une montre, parce qu'en effet l'ame eſt en quelque ſorte dans le corps, ce qu'eſt le timbre dans la montre. Tout le corps de cette machine, les reſſorts, les roues ne ſont que des inſtrumens, qui par leurs mouvemens, concourent tous enſemble à la régularité de l'action du marteau ſur le timbre, qui attend, pour ainſi dire, cette action, & ne fait que la recevoir: car lorſque le marteau ne frappe pas le timbre, il eſt comme iſolé de tout le corps de la montre, & ne participe en rien à tous ces mouvemens.

Telle eſt l'ame pendant un ſommeil profond. Privée de toutes ſenſations, ſans nulle connoiſſance de tout ce qui ſe paſſe au dehors & au dedans

dans du corps qu'elle habite, elle ſemble attendre le réveil, ponr recevoir en quelque ſorte le coup de marteau donné par les eſprits ſur ſon timbre. Ce n'eſt en effet que pendant la veille qu'elle eſt affectée par diverſes ſenſations, qui lui font connoître la nature des impreſſions que les corps externes communiquent aux organes.

Que l'ame n'occupe qu'un point du cerveau, ou qu'elle ait un ſiege plus étendu, peu importe à notre ſyſtême. Il eſt certain qu'à en juger par la chaleur, l'humanité, l'âpreté, la douleur, &c, que tous les nerfs ſentent également, on croiroit qu'ils devroient tous être intimement réunis pour former cette eſpece de rendez-vous de toutes les ſenſations. Cependant on verra que les nerfs ne ſe raſſemblent en aucun lieu du cerveau, ni du cervelet, ni de la moëlle de l'épine.

Quoiqu'il en ſoit, les principes que nous avons poſés, une fois bien établis, on doit voir que toutes les connoiſſances, même celles qui ſont les plus habituelles, ou les plus familieres à l'ame, ne réſident en elle, qu'au moment même qu'elle en eſt affectée. *L'habituel* de ces connoiſſances ne conſiſte que dans les modifications permanentes du mouvement des eſprits, qui les lui préſentent, ou plutôt qui les lui procurent très-fréquemment. D'où il ſuit que c'eſt dans la fréquente répétition des mêmes mouvemens que conſiſtent la mémoire, l'ima-

gination, les inclinations, les paſſions, & toutes les autres facultés qui mettent de l'ordre dans les idées, qui le maintiennent & rendent les ſenſations plus ou moins fortes & étendues: & de-là viennent encore la pénétration, la conception, la juſteſſe & la liaiſon des connoiſſances; & cela, ſelon le dégré d'excellence, ou la perfection des organes des différens animaux.

CHAPITRE X.

Des facultés du corps qui ſe rapportent à l'ame ſenſitive.

LES philoſophes ont rapporté à l'ame ſenſitive toutes les facultés qui ſervent à lui exciter des ſenſations. Cependant il faut bien diſtinguer ces facultés, qui ſont purement mécaniques, de celles qui appartiennent véritablement à l'être ſenſitif. C'eſt pourquoi nous allons les réduire à deux claſſes.

Les facultés du corps, qui fourniſſent des ſenſations, ſont celles qui dépendent des organes des ſens, & uniquement du mouvement des eſprits contenus dans les nerfs de ces organes, & des modifications de ces mouvemens. Tels ſont la diverſité des mouvemens des eſprits excités dans les nerfs des différens organes, & qui font naître les diverſes ſenſations dépendantes de chacun d'eux dans l'inſtant même qu'ils ſont frappés ou affectés par des objets extérieurs. Nous rapporterons encore ici les modifications habituelles de ces mêmes mouvemens, qui rappellent néceſſairement les mêmes ſenſations, que l'ame avoit déjà reçues par l'impreſſion des objets ſur les ſens. Ces modifica-

tions, tant de fois répétées, forment la mémoire, l'imagination, les paſſions.

Mais il y en a d'autres également ordinaires & habituelles, qui ne viennent pas de la même ſource : elles dépendent originairement des diverſes diſpoſitions organiques des corps animés, leſquelles forment les inclinations, les appétits, la pénétration, l'inſtinct & la conception.

La ſeconde claſſe renferme les facultés qui appartiennent en propre à l'être ſenſitif ; comme les ſenſations, les perceptions, le diſcernement, les connoiſſances, &c.

§. I.

Des ſens.

La diverſité des ſenſations varie ſelon la nature des organes qui les tranſmettent à l'ame, l'ouie porte à l'ame la ſenſation du bruit ou du ſon, la vue lui imprime les ſentimens de lumiere & de couleurs, qui lui repréſentent l'image des objets qui s'offrent aux yeux. L'ame reçoit de l'odorat toutes les ſenſations connues ſous le nom d'odeurs, les ſaveurs lui viennent à la faveur du goût : le toucher enfin, ce ſens univerſellement répandu par toute l'habitude du corps, lui fait naître les ſenſations de toutes les qualités appelées

tactiles, telles que la chaleur, la froideur, la dureté, la molleſſe, le poli, l'âpre, la douleur & le plaiſir, qui dépendent des divers organes du tact, parmi leſquels nous comptons les parties de la génération, dont le ſentiment vif pénetre & tranſporte l'ame dans les plus doux & les plus heureux momens de notre exiſtence.

Puiſque le nerf optique & le nerf acouſtique ſont ſeuls, l'un voit les couleurs, l'autre entend les ſons, puiſque les ſeuls nerfs moteurs portent à l'ame l'idée des mouvemens, qu'on n'apperçoit les odeurs qu'à la faveur de l'odorat, &c. il s'enſuit que chaque nerf eſt propre à faire naître différentes ſenſations, & qu'ainſi le *ſenſorium commune* a, pour ainſi dire, divers territoires, dont chacun a ſon nerf, reçoit & loge les idées apportées par ce tuyau. Cependant il ne faut pas mettre dans les nerfs même la cauſe de la diverſité des ſenſations; car l'expanſion du nerf auditif reſſemble à la rétine, cependant il en réſulte des ſenſations bien oppoſées. Cette variété paroît clairement dépendre de celle des organes placés avant les nerfs, deſorte qu'un organe dioptrique, par exemple, doit naturellement ſervir à la viſion.

Non-ſeulement les divers ſens excitent différentes ſenſations, mais chacun d'eux varie encore à l'infini celles qu'il porte à l'ame, ſelon les différentes manieres dont ils ſont affectés par les corps

extérieurs. C'eſt pourquoi la ſenſation du bruit peut être modifiée par une multitude de tons différens, & peut faire appercevoir à l'ame l'éloignement & le lieu de la cauſe qui produit cette ſenſation. Les yeux peuvent de même en modifiant la lumière, donner des ſenſations plus ou moins vives de la lumière & des couleurs, & former par ces différentes modifications, les idées étendues, de figure, d'éloignement, &c. Tout ce qu'on vient de dire eſt exactement vrai des autres ſens.

§. II.

Mécaniſme des ſenſations.

Tâchons, à la faveur de l'œil, de pénétrer dans le plus ſubtil mécaniſme des ſenſations. Comme l'œil eſt le ſeul de tous les organes ſenſitifs, où ſe peint & ſe repréſente viſiblement l'action des objets extérieurs, il peut ſeul nous aider à concevoir quelle ſorte de changement ces objets font éprouver aux nerfs qui en ſont frappés. Prenez un œil de bœuf, dépouillez-le adroitement de la ſclérotique & de la choroïde; mettez, où étoit la première de ces membranes, un papier dont la convexité s'ajuſte parfaitement avec la convexité de l'œil. Préſentez enſuite quelque corps que ce ſoit devant le trou de la pupille, vous verrez très-diſ-

tinctement au fond de l'œil l'image de ce corps. D'où j'infere en paſſant, que la viſion n'a pas ſon ſiege dans la choroïde, mais dans la rétine.

En quoi conſiſte la peinture des objets? Dans un retracement proportionellement diminutif des rayons lumineux qui partent de ces objets. Ce retracement forme une impreſſion de la plus grande délicateſſe, comme il eſt facile d'en juger par tous les rayons de la pleine lune, qui, concentrés dans le foyer d'un miroir ardent & réfléchis ſur le plus ſenſible thermometre, ne font aucunement monter la liqueur de cet inſtrument. Si l'on conſidere de plus qu'il y a autant de fibres dans cette expanſion du nerf optique, que de points dans l'image de l'objet, que ces fibres ſont infiniment tendres & molles, & ne forment guere qu'une vraie pulpe, ou moëlle nerveuſe, on concevra non-ſeulement que chaque fibrille ne ſe trouvera chargée que d'une petite portion des rayons; mais qu'à cauſe de ſon extrême délicateſſe, elle n'en recevra qu'un changement ſimple, léger, foible, ou fort ſuperficiel; & en conſéquence de cela, les eſprits animaux à peine excités, reflueront avec la plus grande lenteur: à meſure qu'ils retourneront vers l'origine du nerf optique, leur mouvement ſe ralentira de plus en plus, & par conſequent l'impreſſion de cette peinture ne pourra s'étendre, ſe propager le long de la corde optique, ſans

s'affoiblir. Que penſez-vous à préſent de cette impreſſion portée juſqu'à l'ame même ? N'en doit-elle pas recevoir un effet ſi doux, qu'elle le ſente à peine ?

De nouvelles expériences viennent encore à l'appui de cette théorie. Mettez l'oreille à l'extrémité d'un arbre droit & long, tandis qu'on gratte doucement avec l'ongle à l'autre bout, une ſi foible cauſe doit produire ſi peu de bruit, qu'il ſembleroit devoir s'étouffer ou ſe perdre dans toute la longueur du bois. Il ſe perd en effet pour tous les autres, vous ſeul entendez un bruit ſourd, preſque imperceptible. La même choſe ſe paſſe en petit dans le nerf optique, parce qu'il eſt infiniment moins ſolide. L'impreſſion une fois reçue par l'extrêmité d'un canal cylindrique, plein d'un fluide non élaſtique, doit néceſſairement ſe porter juſqu'à l'autre extrémité, comme dans ce bois dont je viens de parler, & dans l'expérience ſi connue des billes de billard ; or les nerfs ſont des tuyaux cylindriques, du moins chaque fibre ſenſible nerveuſe montre clairement aux yeux cette figure.

Mais de petits cylindres d'un diametre auſſi étroit ne peuvent vaiſemblablement contenir qu'un ſeul globule à la file, qu'une ſuite ou rang d'eſprits animaux. Cela s'enſuit de l'extrême facilité

qu'ont ces fluides à ſe mouvoir au moindre choc, ou de la régularité de leurs mouvemens, de la préciſion, de la fidélité des traces, ou des idées qui en réſultent dans le cerveau : tous effets qui prouvent que le ſuc nerveux èſt compoſé d'élémens globuleux, qui nagent, peut-être, dans une matiere éthérée, & qui ſeroient inexplicables, en ſuppoſant dans les nerfs, comme dans les autres vaiſſeaux, diverſes eſpeces de globules, dont le tourbillon changeroit l'homme le plus attentif, le plus prudent, en ce qu'on nomme un franc étourdi.

Que le fluide nerveux ait du reſſort, ou qu'il n'en ait pas, de quelque figure que ſoient les élémens, ſi l'on veut expliquer les phénomenes des ſenſations, il faut donc admettre 1°. l'exiſtence & la circulation des eſprits ; 2°. ces mêmes eſprits qui mis en mouvement par l'action des corps externes, rétrogradent juſqu'à l'ame ; 3°. un ſeul rang de globules ſphériques, dans chaque fibre cylindrique, pour courir au moindre tact, pour galopper au moindre ſignal de la volonté. Cela poſé, avec qu'elle viteſſe le premier gobule pouſſé doit-il pouſſer le dernier, & le jetter, pour ainſi dire, ſur l'ame, qui ſe réveille à ce coup de marteau, & reçoit des idées plus ou moins vives, relativement au mouvement qui lui a été

imprimé. Ceci amene naturellement les loix des ſenſations : les voici.

§ III.

Loix des ſenſations.

I. Loi. Plus un objet agit diſtinctement ſur le *ſenſorium*, plus l'idée qui en réſulte, eſt nette & diſtincte.

II. Loi. Plus il agit vivement ſur la même partie matérielle du cerveau, plus l'idée eſt claire.

III. Loi. La même clarté réſulte de l'impreſſion des objets ſouvent renouvellée.

IV. Loi. Plus l'action de l'objet eſt vive; plus elle eſt différente de toute autre, ou extraordinaire, plus l'idée eſt vive & frappante. On ne peut ſouvent la chaſſer par d'autres idées, comme Spinoſa dit l'avoir éprouvé, lorſqu'il vit un de ces grands hommes du Bréſil. C'eſt ainſi qu'un blanc & un noir, qui ſe voient pour la premiere fois, ne s'oublieront jamais, parce que l'ame regarde longtemps un objet extraordinaire, y penſe & s'en occupe ſans ceſſe. L'eſprit & les yeux paſſent légerement ſur les choſes qui ſe préſentent tous les jours. Une plante nouvelle ne frappe que le botaniſte. On voit par-là qu'il eſt dangereux de donner

aux enfans des idées effrayantes, telle que la peur du diable, du loup, &c.

Ce n'eſt qu'en réfléchiſſant ſur les notions ſimples, qu'on ſaiſit les idées compliquées : il faut que les premieres ſoient toutes repréſentées clairement à l'ame, & qu'elle les conçoive diſtinctement l'une après l'autre ; c'eſt-à-dire, qu'il faut choiſir un ſeul ſujet ſimple, qui agiſſe tout entier ſur le *ſenſorium*, & ne ſoit troublé par aucun autre objet ; à l'exemple des géometres, qui par habitude ont le talent que la maladie donne aux mélancoliques, de ne pas perdre de vue leur objet. C'eſt la premiere concluſion qu'on doit tirer de notre premiere loi ; la ſeconde eſt, qu'il vaut mieux méditer, que d'étudier tout haut comme les enfans & les écoliers : car on ne retient que des ſons, qu'un nouveau torrent d'idées emporte continuellement. Au reſte, ſuivant la troiſieme loi, des traces plus ſouvent marquées ſont plus difficiles à effacer, & ceux qui ne ſont point en état de méditer, ne peuvent guere apprendre que par le mauvais uſage dont j'ai parlé.

Enfin, comme il faut qu'un objet, qu'on veut voir clairement au microſcope, ſoit bien éclairé, tandis que toutes les parties voiſines ſont dans l'obſcurité ; de même pour entendre diſtinctement un bruit qui d'abord paroiſſoit confus, il ſuffit

d'écouter attentivement : le ſon trouvant une oreille bien préparée, harmoniquement tendue, frappe le cerveau plus vivement. C'eſt par les mêmes moyens qu'un raiſonnement qui paroiſſoit fort obſcur, eſt enfin trouvé clair ; cela s'enſuit de la II. Loi.

§. IV.

Que les ſenſations ne font pas connoître la nature des corps, & qu'elles changent avec les organes.

Quelque lumineuſes que ſoient nos ſenſations, elles ne nous éclairent jamais ſur la nature de l'objet actif, ni ſur celle de l'organe paſſif. La figure, le mouvement, la maſſe, la dureté, ſont bien des attributs des corps ſur leſquels nos ſens ont quelque priſe. Mais combien d'autres propriétés qui réſident dans les derniers élémens des corps, & qui ne ſont pas ſaiſies par nos organes, avec leſquels elles n'ont du rapport que d'une façon confuſe qui les exprime mal, ou point du tout ? Les couleurs, la chaleur, la douleur, le goût, le tact, &c. varient à tel point, que le même corps paroît tantôt chaud, & tantôt froid à la même perſonne ; donc l'organe ſenſitif par conſéquent ne retrace point à l'ame le véritable état des corps. Les couleurs ne changent-elles pas auſſi, ſelon les modifications de

la lumiere ? Elles ne peuvent donc être regardées comme des propriétés des corps. L'ame juge confuſément des goûts, qui ne lui manifeſtent pas même la figure des ſels.

Je dis plus : on ne conçoit pas mieux les premieres qualités des corps. Les idées de grandeur, de dureté, &c. ne ſont déterminées que par nos organes. Avec d'autres ſens, nous aurions des idées différentes des mêmes attributs, comme avec d'autres idées nous penſerions autrement que nous ne penſons de tout ce qu'on appelle ouvrage de génie ou de ſentiment. Mais je réſerve à parler ailleurs de cette matiere.

Si tous les corps avoient le même mouvement, la même figure, la même denſité, quelque différens qu'ils fuſſent d'ailleurs entr'eux, il ſuit qu'on croiroit qu'il n'y a qu'un ſeul corps dans la nature, parce qu'ils affecteroient tous de la même maniere l'organe ſenſitif

Nos idées ne viennent donc pas de la connoiſſance des propriétés des corps, ni de ce en quoi conſiſte le changement qu'éprouvent nos organes. Elles ſe forment par ce changement ſeul. Suivant ſa nature, & ſes dégrés, il s'éleve dans notre ame des idées qui n'ont aucune liaiſon avec leurs cauſes occaſionnelles & efficientes, ni ſans doute avec la volonté, malgré laquelle elles ſe font place

dans la moëlle du cerveau. La douleur, la chaleur, la couleur rouge, ou blanche, n'ont rien de commun avec le feu, ou la flamme, l'idée de cet élément eſt ſi étrangere à ces ſenſations, qu'un homme ſans aucune teinture de phyſique ne la concevra jamais.

D'ailleurs les ſenſations changent avec les organes; dans certaines jauniſſes, tout paroît jaune. Changez avec le doigt l'axe de la viſion, vous multiplierez les objets, vous en varierez à votre gré la ſituation & les attitudes. Les engelures, &c. font perdre l'uſage du tact. Le plus petit embarras dans le canal d'Euſtache ſuffit pour rendre ſourd. Les fleurs blanches ôtent tout le ſentiment du vagin. Une taye ſur la cornée, ſuivant qu'elle répond plus ou moins au centre de la prunelle, fait voir diverſement les objets. La cataracte, la goutte ſereine, &c. jettent dans l'aveuglement.

Les ſenſations ne repréſentent donc point du tout les choſes, telles qu'elles ſont en elles-mêmes, puiſqu'elles dépendent entierement des parties corporelles qui leur ouvrent le paſſage.

Mais pour cela nous trompent-elles? Non certes, quoiqu'on en diſe, puiſquelles nous ont été données plus pour la conſervation de notre machine, que pour acquérir des connoiſſances. La réflexion de la lumiere produit une couleur jaune dans un œil

plein de bile ; l'ame alors doit donc voir jaune. Le ſel & le ſucre impriment des mouvemens oppoſés aux papilles du goût ; on aura donc en conſéquence des idées contraires, qui feront trouver l'un ſalé, & l'autre doux. A dire vrai, les ſens ne nous trompent jamais, que lorſque nous jugeons avec trop de précipitation ſur les rapports : car autrement ce ſont des miniſtres fideles ; l'ame peut compter qu'elle ſera ſûrement avertie par eux des embûches qu'on lui tend, les ſens veillent ſans ceſſe, & ſont toujours prêts à corriger l'erreur les uns des autres. Mais comme l'ame dépend à ſon tour des organes qui la ſervent, ſi tous les ſens ſont eux-mêmes trompés, le moyen d'empêcher le *ſenſorium commune* de participer à une erreur auſſi générale ?

§. V.

Raiſons anatomiques de la diverſité des ſenſations.

Quand même tous les nerfs ſe reſſembleroient, les ſenſations n'en ſeroient pas moins diverſes : mais outre qu'il s'en faut de beaucoup que cela ſoit vrai, ſi ce n'eſt les nerfs optiques & acouſtiques, c'eſt que les nerfs ſont réellement ſéparés dans le cerveau. 1°. L'origine de chaque nerf ne doit pas être fort éloignée de l'endroit où le ſcapel les

démontre, & ne peut plus les ſuivre, comme il paroît dans les nerfs auditifs & pathétiques. 2°. On voit clairement ſans microſcope, que les principes nerveux ſont aſſez écartés; (cela ſe remarque ſur-tout dans les nerfs olfactifs, optiques & auditifs, qui ſont à une très-grande diſtance l'un de l'autre) & que les fibres nerveuſes ne ſuivent pas les mêmes directions, comme le prouvent encore les nerfs que je viens de nommer. 3°. L'extrême molleſſe de toutes ces fibres fait qu'elles ſe confondent aiſément avec la moëlle: la 4e. & la 8e. paire peuvent ici ſervir d'exemple. 4°. Telle eſt la ſeule impénétrablité des corps, que les premiers filamens de tant de différens nerfs ne peuvent ſe réunir en un ſeul point. 5°. La diverſité des ſenſations, telle que la chaleur, la douleur, le bruit, la couleur, l'odeur, qu'on éprouve à la fois; ces deux ſentimens diſtincts à l'occaſion du toucher d'un doigt de la main droite, & d'un doigt de la main gauche, à l'occaſion même d'un ſeul petit corps rond, qu'on fait rouler ſous un doigt ſur lequel le doigt voiſin eſt replié; tout prouve que chaque ſens a ſon petit département particulier dans la moëlle du cerveau, & qu'ainſi le ege de l'ame eſt compoſé d'autant de parties, qu'il y a de ſenſations diverſes qui y répondent. Or, qui pourroit les nombrer? Et que de raiſons pour multiplier & modifier le ſentiment à l'infini?

Le

Le tiſſu des enveloppes des nerfs, qui peut être plus ou moins ſolide, leur pulpe plus ou moins molle, leur ſituation plus ou moins lâche, leur diverſe conſtruction, à l'une & l'autre extrémité, &c.

Il s'enſuit de ce que nous avons dit juſqu'à préſent, que chaque nerf differe l'un de l'autre à ſa naiſſance, & en conſéquence ne paroît porter à l'ame qu'une ſorte de ſenſations, ou d'idées. En effet, l'hiſtoire phyſiologique de tous les ſens prouve que chaque nerf a un ſentiment relatif à ſa nature, & plus encore à celle de l'organe au travers duquel ſe modifient les impreſſions externes. Si l'organe eſt dioptrique, il donne l'idée de la lumiere & des couleurs; s'il eſt acouſtique, on entend, comme on l'a déjà dit, &c.

§. VI.

De la petiteſſe des idées.

Ces impreſſions des corps extérieurs ſont donc la vraie cauſe phyſique de toutes nos idées; mais que cette cauſe eſt extraordinairement petite! Lorſqu'on regarde le ciel au travers du plus petit trou, tout ce vaſte hémiſphere ſe peint au fond de l'œil,

ſon image eſt beaucoup plus petite que le trou par où elle a paſſé. Que ſeroit-ce donc d'une étoile de la 6e. grandeur, ou de la 6e. partie d'un globule ſanguin ? L'ame la voit cependant fort clairement avec un bon microſcope. Quelle cauſe infiniment exigue & par conſéquent quelle doit être l'exilité de nos ſenſations & de nos idées ? Et que cette exilité de ſenſations & d'idées paroit néceſſaire par rapport à l'immenſité de la mémoire ! Où loger en effet tant de connoiſſances, ſans le peu de place qu'il leur faut, & ſans l'étendue de la moëlle du cerveau & des divers lieux qu'elles habitent ?

§. VII.

Différents ſieges de l'ame.

Pour fixer, ou marquer avec préciſion, quels ſont ces divers territoires de nos idées, il faut encore recourir à l'anatomie, ſans laquelle on ne connoît rien du corps, & avec laquelle ſeule on peut lever la plupart des voiles qui dérobent l'ame à la curioſité de nos regards & de nos recherches.

Chaque nerf prend ſon origine de l'endroit;

où finit la derniere artériole de la ſubſtance corticale du cerveau; cette origine eſt donc, où commence viſiblement le filament médullaire, qui part de ce fin tuyau qu'on en voit naître & ſortir ſans microcoſpe. Tel eſt réellement le lieu d'où la plupart des nerfs ſemblent tirer leur origine, où ils ſe réuniſſent, & où l'être ſenſitif paroît réfugié. Les ſenſations & les mouvemens animaux peuvent-ils être raiſonnablement placés dans l'artere ? Ce tuyau eſt privé de ſentiment par lui-même, & il n'eſt changé par aucun effort de la volonté. Les ſenſations ne ſont point auſſi dans le nerf au-deſſous de ſa continuité avec la moëlle : les plaies & autres obſervations nous le perſuadent. Les mouvemens à leur tour n'ont point leur ſiege au-deſſous de la continuité du nerf avec l'artere, puiſque tout nerf ſe meut au gré de la volonté. Voilà donc le *ſenſorium* bien établi dans la moëlle, & cela juſqu'a l'origine même artérielle de cette ſubſtance médullaire. D'où il ſuit encore une fois que le ſiege de l'ame a plus d'étendue qu'on ne s'imagine; encore ſes limites ſeroient-elles peut-être trop bornées dans un homme, ſurtout très-ſavant, ſans l'immenſe petiteſſe ou exilité des idées dont nous avons parlé.

§. VIII.

De l'étendue de l'ame.

Si le ſiege de l'ame a une certaine étendue, ſi elle ſent en divers lieux du cerveau, ou, ce qui revient au même, ſi elle y a véritablement differents ſieges, il faut néceſſairement qu'elle ne ſoit pas elle-même inétendue, comme le prétend Deſcartes; car dans ſon ſyſtême, l'ame ne pourroit agir ſur le corps, & il ſeroit auſſi impoſſible d'expliquer l'union & l'action réciproque des deux ſubſtances, que cela eſt facile à ceux qui penſent qu'il n'eſt pas poſſible de concevoir aucun être ſans étendue. En effet, le corps & l'ame ſont deux natures entierement oppoſées, ſelon Deſcartes; le corps n'eſt capable que de mouvement, l'ame que de connoiſſance; donc il eſt impoſſible que l'ame agiſſe ſur le corps, ni le corps ſur l'ame. Que le corps ſe meuve, l'ame, qui n'eſt point ſujette aux mouvemens, n'en reſſentira aucune atteinte. Que l'ame penſe, le corps n'en reſſentira rien, puiſqu'il n'obéit qu'au mouvement.

N'eſt-ce pas dire avec Lucrèce, que l'ame n'étant pas matérielle, ne peut agir ſur le corps, ou qu'elle l'eſt effectivement, puiſqu'elle le touche & le remue

de tant de façons ? Ce qui ne peut convenir qu'à un corps (1).

Si petite & ſi imperceptible qu'on ſuppoſe l'étendue de l'ame, malgré les phénomenes qui ſemblent prouver le contraire, & qui démontreroient plutôt (2) pluſieurs ames, qu'une ame ſans étendue, il faut toujours qu'elle en ait une, quelle qu'elle ſoit, puiſqu'elle touche immédiatement cette autre étendue énorme du corps, comme on conçoit que le globe du monde ſeroit touché par toute la ſurface du plus petit grain de ſable qui ſeroit placé ſur ſon ſommet. L'étendue de l'ame forme donc en quelque ſorte le corps de cet être ſenſible & actif; & à cauſe de l'intimité de ſa liaiſon, qui eſt telle, qu'on croiroit que les deux ſubſtances individuellement attachées & jointes enſemble, elles ne ſont qu'un ſeul tout. Ariſtote (3) dit « qu'il n'y a point d'ame » ſans corps, & que l'ame n'eſt point un corps. »

---

(1) *Tangere nec tangi, niſi corpus, nulla poteſt res.*

(2) Quelques anciens philoſophes les ont admiſes, pour expliquer les différentes contradictions dans leſquelles l'ame ſe ſurprend elle-même, telles que, par exemple, les pleurs d'une femme qui ſeroit bien fâchée de voir reſſuſciter ſon mari, & *vice verſâ.*

(1) *De animâ text.* 26, c. 2.

Il est vrai, quoique l'ame agisse sur le corps & le remue sans doute par une activité qui lui est propre, cependant je ne dis pas qu'elle ait jamais été active, avant que d'avoir été passive; car il semble que l'ame, pour agir, ait besoin de recevoir les impressions des esprits modifiés par les facultés corporelles. C'est ce qui a peut-être fait dire à plusieurs, que l'ame dépend tellement du tempérament & de la disposition des organes, qu'elle se perfectionne & s'embellit avec eux.

Vous voyez que pour expliquer l'union de l'ame au corps, il n'est pas besoin de tant se mettre l'esprit à la torture, tel que l'ont fait ces grands génies, Aristote, Platon, Descartes, Mallebranche, Léibnitz, Staal, & qu'il suffit d'aller rondement son droit chemin, & de ne pas regarder derriere ou de côté, lorsque la vérité est devant soi. Mais il y a des gens qui ont tant de prejugés, qu'ils ne se baisseroient seulement pas pour ramasser la vérité, s'ils la rencontroient où ils ne veulent pas qu'elle soit.

Vous concevez enfin qu'après tout ce qui a été dit sur la diverse origine des nerfs & les différents sieges de l'ame, il se peut bien faire qu'il y ait quelque chose de vrai dans toutes les opinions des auteurs à ce sujet, quelque opposées qu'elles paroissent: & puisque les maladies du cerveau, selon l'endroit qu'elles attaquent, suppriment tantôt un sens,

tantôt un autre, ceux qui mettent le ſiege de l'ame dans les *nates*, ou les *teſtes*, ont-ils plus de tort que ceux qui voudroient la cantonner dans le *centre ovale*, dans le *corps calleux*, ou même dans la *glande pinéale?* Nous pourrons donc appliquer à toute la moëlle du cerveau, ce que Virgile dit (1) de tout le corps, où il prétend avec les Stoïciens que l'ame eſt répandue.

En effet, où eſt votre ame, lorſque votre odorat lui communique des odeurs qui lui plaiſent ou la chagrinent, ſi ce n'eſt dans ces couches d'où les nerfs olfactifs tirent leur origine? Où eſt-elle, lorſqu'elle apperçoit avec plaiſir un beau ciel, une belle perſpective, ſi elle n'eſt dans les couches optiques? Pour entendre, il faut qu'elle ſoit placée à la naiſſance du nerf auditif, &c. Tout prouve donc que ce timbre auquel nous avons comparé l'ame, pour en donner une idée ſenſible, ſe trouve en pluſieurs endroits du cerveau, puiſqu'il eſt réellement frappé à pluſieurs portes Mais je ne prétends pas dire pour cela qu'il y ait pluſieurs ames; une ſeule ſuffit ſans doute avec l'étendue de ce ſiege médullaire que nous avons été forcés par l'expé-

(1) ..... Totos diffuſa per artus
Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet.

Virgil. Æneid. lib. 6.

rience de lui accorder; elle ſuffit, dis-je, pour agir, ſentir & penſer, autant qu'il lui eſt permis par les organes.

§. IX.

Que l'être ſenſitif eſt par conſéquent matériel.

Mais quels doutes s'élevent dans mon ame, & que notre entendement eſt foible & borné! Mon ame montre conſtamment, non la penſée qui lui eſt acciſe telle, quoiqu'en diſent les Carteſiens, mais de l'activité & de la ſenſibilité. Voilà deux propriétés inconteſtables, reconnues par tous les philoſophes qui ne ſe ſont point laiſſé aveugler par l'eſprit ſyſtématique, le plus dangereux des eſprits. Or, dit-on, toutes propriétés ſuppoſent un ſujet qui en ſoit la baſe, qui exiſte par lui-même, & auquel appartiennent de droit ces mêmes propriétés. Donc, conclut-on, l'ame eſt un être ſéparé du corps, une eſpece de *monade ſpirituelle*, une *forme ſubſiſtante*, comme parlent les adroits & prudents ſcholaſtiques; c'eſt-à-dire, une ſubſtance dont la vie ne dépend pas de celle du corps. On ne peut mieux raiſonner ſans doute; mais le ſujet de ces propriétés, pourquoi voulez-vous que je l'imagine d'une nature abſolument diſtincte du corps, tandis que je vois clairement que c'eſt

l'organiſation même de la moëlle aux premiers commencements de ſa naiſſance (c'eſt-à-dire, à la fin du *cortex*) qui exerce ſi librement dans l'état ſain toutes ces propriétés ? Car c'eſt une foule d'obſervations & d'expériences certaines, qui me prouvent ce que j'avance, au lieu que ceux qui diſent le contraire peuvent nous étaler beaucoup de métaphyſique, ſans nous donner une ſeule idée. Mais ſeroient-ce donc des fibres médullaires qui formeroient l'ame ? Et comment concevoir que la matiere puiſſe ſentir & penſer ? J'avoue que je ne le conçois pas ; mais, outre qu'il eſt impie de borner la toute-puiſſance du créateur, en ſoutenant qu'il n'a pu faire penſer la matiere, lui qui d'un mot a fait la lumiere, dois-je dépouiller un être des propriétés qui frappent mes ſens, parce que l'eſſence de cet être m'eſt inconnue ? Je ne vois que matiere dans le cerveau ; qu'étendue, comme on l'a prouvé, dans ſa partie ſenſitive : vivant, ſain, bien organiſé, ce viſcere contient à l'origine des nerfs un principe actif répandu dans la ſubſtance médullaire ; je vois ce principe qui ſent & penſe, ſe déranger, s'endormir, s'éteindre avec le corps. Que dis-je ! l'ame dort la premiere, ſon feu s'eteint à meſure que les fibres, dont elle paroit faite, s'affoiblifſent & tombent les unes ſur les autres. Si tout s'explique par ce que l'anatomie & la phyſiologie me découvrent dans la moëlle, qu'ai-je beſoin de

forger un être idéal ? Si je confonds l'ame avec les organes corporels, c'eſt donc que tous les phénomenes m'y déterminent, & que d'ailleurs dieu n'a donné à mon ame aucune idée d'elle-même, mais ſeulement aſſez de diſcernement & de bonne foi pour ſe reconnoître dans quelque miroir que ce ſoit, & ne pas rougir d'être née dans la fange. Si elle eſt vertueuſe & ornée de mille belles connoiſſances, elle eſt aſſez noble, aſſez recommandable.

Nous remettons à expoſer les phénomenes dont je viens de parler, lorſque nous ferons voir le peu d'empire de l'ame ſur le corps, & combien la volonté lui eſt aſſervie. Mais l'ordre des matieres que je traite, exige que la mémoire ſuccede aux ſenſations, qui m'ont mené beaucoup plus loin que je ne penſois.

§. X.

De la mémoire.

Tout jugement eſt la comparaiſon de deux idées que l'ame ſait diſtinguer l'une de l'autre. Mais comme dans le même inſtant elle ne peut contempler qu'une ſeule idée; je n'ai point de mémoire, lorſque je vais comparer la ſeconde idée, je ne retrouve plus la premiere. Ainſi, (c'eſt une réparation

d'honneur à la mémoire trop en déci) point de mémoire, point de jugement. Ni la parole, ni la connoiſſance des choſes, ni le ſentiment interne de notre propre exiſtence, ne peuvent demeurer certainement en nous ſans mémoire. A-t-on oublié qu'on a ſu? Il ſemble qu'on ne faſſe que ſortir du néant; on ne ſait point avoir déjà exiſté, & que l'on continuera d'être encore quelque temps. *Wepfer* parle d'un malade qui avoit perdu les idées même des choſes, & n'avoit plus d'exactes perceptions: il prenoit le manche pour le dedans de la cuiller. Il en cite un autre qui ne pouvoit jamais finir ſa phraſe, parce qu'avant d'avoir fini, il en avoit oublié le commencement; & il donne l'hiſtoire d'un troiſieme, qui faute de mémoire ne pouvoit plus épeler, ni lire. La Motte fait mention de quelqu'un qui avoit perdu l'uſage de former des ſons & de parler. Dans certaines affections du cerveau, il n'eſt pas rare de voir les malades ignorer la faim & la ſoif; *Bonnet* en cite une foule d'exemples. Enfin un homme qui perdroit toute mémoire, ſeroit un atôme penſant, ſi on peut penſer ſans elle; inconnu à lui-même, il ignoreroit ce qui lui arriveroit, & ne s'en rappelleroit rien.

La cauſe de la mémoire eſt tout-à-fait mécanique, comme elle-même; elle paroît dépendre de ce que les impreſſions corporelles du cerveau, qui ſont les traces d'idées qui ſe ſuivent, ſont voiſines;

& que l'ame ne peut faire la découverte d'une trace, ou d'une idée, ſans rappeler les autres qui avoient coutume d'aller enſemble. Cela eſt très-vrai de ce qu'on a appris dans la jeuneſſe. Si l'on ne ſe ſouvient pas d'abord de ce qu'on cherche, un vers, un ſeul mot le fait retrouver. Ce phénomene démontre que les idées ont des territoires ſeparés, mais avec quelque ordre. Car pour qu'un nouveau mouvement, par exemple, le commencement d'un vers, un ſon qui frappe les oreilles, communique ſur-le-champ ſon impreſſion à la partie du cerveau, qui eſt analogue à celle où ſe trouve le premier veſtige de ce qu'on cherche, c'eſt-à-dire, cette autre partie de la moëlle où eſt cachée la mémoire, ou la trace des vers ſuivants, & y repréſente à l'ame la ſuite de la premiere idée, ou des premiers mots, il eſt néceſſaire que de nouvelles idées ſoient portées par une loi conſtante au même lieu, dans lequel avoient été autrefois gravées d'autres idées de même nature que celles-là. En effet, ſi cela ſe faiſoit autrement, l'arbre au pied duquel on a été volé, ne donneroit pas plus ſûrement l'idée d'un voleur, que quelqu'autre objet. Ce qui confirme la même vérité, c'eſt que certaines affections du cerveau détruiſent tel ou tel ſens, ſans toucher aux autres. Le chirurgien que j'ai cité, a vu un homme qui perdit le tact d'un coup à la tête. *Hildanus* parle d'un homme qu'une commotion de cerveau rendit

aveugle. J'ai vu une dame, qui, guérie d'une apoplexie, fut plus d'un an à recouvrer ſa mémoire; il lui fallut revenir à l'*a*, *b*, *c*, de ſes premieres connoiſſances, qui s'augmentoient & s'élevoient en quelque ſorte avec les fibres affaiſſées du cerveau, qui n'avoient fait, par leur *collabeſcence*, qu'arrêter & intercepter les idées. Le P. Mabillon étoit fort borné; une maladie fit éclore en lui beaucoup d'eſprit, de pénétration, & d'aptitude pour les ſciences. Voilà une de ces heureuſes maladies, contre leſquelles bien des gens pourroient troquer leur ſanté, & ils feroient un marché d'or. Les aveugles ont aſſez communément beaucoup de mémoire: tous les corps qui les environnent ont perdu les moyens de les diſtraire; l'attention, la réflexion leur coûte peu; de-là on peut enviſager long-temps & fixément chaque face d'un objet, la préſence des idées eſt plus ſtable & moins fugitive. M. de la Motte, de l'académie françoiſe, dicta tout de ſuite ſa tragédie d'*Inès de Caſtro*. Quelle étendue de mémoire d'avoir 2000 vers préſents, & qui défilent tous avec ordre devant l'ame, au gré de la volonté! Comment ſe peut-il faire qu'il n'y ait rien d'embrouillé dans cette eſpéce de chaos! On a dit bien plus de Paſcal; on raconte qu'il n'avoit jamais oublié ce qu'il avoit appris. On penſe au reſte, & avec aſſez de raiſon, puiſque c'eſt un fait, que ceux qui ont beaucoup de mé-

moire, ne ſont pas ordinairement plus ſuſpects de jugement, que les médecins de religion, parce que la moëlle du cerveau eſt ſi pleine d'anciennes idées, que les nouvelles ont peine à y trouver une place diſtincte : j'entends ces idées *meres*, ſi on me permet cette expreſſion, qui peuvent juger les autres, en les comparant, & en déduiſant avec juſteſſe une troiſieme idée de la combinaiſon des deux premieres. Mais qui eut plus de jugement, d'eſprit & de mémoire, que les deux hommes illuſtres que je viens de nommer ?

Nous pouvons conclure de tout ce qui a été dit au ſujet de la mémoire, que c'eſt une faculté de l'ame qui conſiſte dans les modifications permanentes du mouvement des eſprits animaux, excités par les impreſſions des objets qui ont agi vivement, ou très-ſouvent ſur les ſens : en ſorte que ces modifications rappelent à l'ame les mêmes ſenſations avec les mêmes circonſtances de lieu, de temps, &c. qui les ont accompagnées, au moment qu'elle les a reçues par les organes qui ſentent.

Lorſqu'on ſent qu'on a eu autrefois une idée ſemblable à celle qui paſſe actuellement par la tête, cette ſenſation s'appelle donc *mémoire* : & cette même idée, ſoit que la volonté y conſente, ſoit qu'elle n'y conſente pas, ſe réveille néceſſairement à l'occaſion d'une diſpoſition dans le cerveau,

ou d'une cauſe interne, ſemblable à celle qui l'avoit fait naître auparavant, ou d'une autre idée qui a quelque affinité avec elle.

§. XI.

De l'imagination.

L'imagination confond les diverſes ſenſations incomplettes que la mémoire rappele à l'ame, & en forme des images, ou des tableaux qui lui repréſentent des objets différens, ſoit pour les circonſtances, ſoit pour les accompagnemens, ou pour la variété des combinaiſons; j'entends des objets différens des exactes ſenſations reçues autrefois par les ſens.

Mais pour parler de l'imagination avec plus de clarté, nous la définirons une perception d'une idée produite par des cauſes internes, & ſemblables à quelqu'une des idées que les cauſes externes avoient coutume de faire naître. Ainſi lorſque des cauſes matérielles, cachées dans quelque partie du corps que ce ſoit, affectent les nerfs, les eſprits, le cerveau, de la même maniere que les cauſes corporelles externes, & en conſéquence excitent les mêmes idées, on a ce qu'on appelle de *l'imagination.* En effet lorſqu'il naît dans le cerveau une diſpoſition phyſique, parfaitement ſemblable à

celle que produit quelque cauſe externe, il doit ſe former la même idée, quoiqu'il n'y ait aucune cauſe préſente au dehors: c'eſt pourquoi les objets de l'imagination ſont appellés fantômes, ou ſpectres, φαντασματα.

Les ſens internes occaſionnent donc comme les externes, des changemens de penſées; ils ne different les uns des autres, ni par la façon dont on penſe, qui eſt toujours la même pour tout le monde, ni par le changement qui ſe fait dans le *ſenſorium*, mais par la ſeule abſence d'objets externes. Il eſt peu ſurprenant que les cauſes internes puiſſent imiter les cauſes exterieures, comme on le voit en ſe preſſant l'œil (ce qui change ſi ſingulierement la viſion) dans les ſonges, dans les imaginations vives, dans le délire, &c.

L'imagination dans un homme ſain eſt plus foible que la perception des ſenſations externes; & à dire vrai, elle ne donne point de vraie perception. J'ai beau imaginer en paſſant la nuit ſur le Pont-neuf, la magnifique perſpective des lanternes allumées, je n'en ai la perception que lorſque mes yeux en ſont frappés. Lorſque je penſe à l'opéra, à la comédie, à l'amour, qu'il s'en faut que j'éprouve les ſenſations de ceux qu'enchante là le Maure, ou qui pleurent avec Mérope, ou qui ſont dans les bras de leurs maîtreſſes! Mais dans

dans ceux qui rêvent, ou qui ſont en délire, l'imagination donne de vraies perceptions; ce qui prouve clairement qu'elle ne differe point dans ſa nature même, ni dans ſes effets ſur le *ſenſorium*, quoique la multiplicité des idées, & la rapidité avec laquelle elles ſe ſuivent, affoibliſſent les anciennes idées retenues dans le cerveau, où les nouvelles prennent plus d'empire : & cela eſt vrai de toutes les impreſſions nouvelles des corps ſur le nôtre.

L'imagination eſt vraie ou fauſſe, foible ou forte. L'imagination vraie repréſente les objets dans un état naturel, au lieu que dans l'imagination fauſſe, l'ame les voit autrement qu'ils ne ſont. Tantôt elle reconnoît cette illuſion; & alors ce n'eſt qu'un vertige, comme celui de Paſcal, qui avoit tellement épuiſé par l'étude les eſprits de ſon cerveau, qu'il imaginoit voir du côté gauche un précipice de feu dont il ſe faiſoit toujours garantir par des chaiſes, ou par toute autre eſpece de rempart, qui pût l'empêcher de voir ce gouffre phantaſtique effrayant, que ce grand homme connoiſſoit bien pour tel. Tantôt l'ame participant à l'erreur générale de tous les ſens externes & internes, croit que les objets ſont réellement ſemblables aux phantômes produits dans l'imagination; & alors c'eſt un vrai délire.

L'imagination foible eſt celle qui eſt auſſi lége-

rement affectée par les diſpoſitions des ſens internes, que par l'impreſſion des externes ; tandis que ceux qui ont une imagination forte, ſont vivement affectés & remués par les moindres cauſes ; & on peut dire que ceux-là ont été favoriſés de la nature, puiſque pour travailler avec ſuccès aux ouvrages de génie & de ſentiment, il faut une certaine force dans les eſprits, qui puiſſe graver vivement & profondément dans le cerveau les idées que l'imagination a faites, & les paſſions qu'elle veut peindre. *Corneille* avoit les organes doués ſans doute d'une force bien ſupérieure en ce genre ; ſon théatre eſt l'école de la grandeur d'ame, comme le remarque M. *de Voltaire*. Cette force ſe manifeſte encore dans *Lucrece* même, ce grand poëte, quoique le plus ſouvent ſans harmonie. Pour être grand poëte, il faut de grandes paſſions.

Quand quelque idée ſe réveille dans le cerveau avec autant de force, que lorſqu'elle y a été gravée pour la premiere fois, & cela par un effet de la mémoire & d'une imagination vive, on croit voir au dehors l'objet connu de cette penſée. Une cauſe préſente, interne, forte, jointe à une mémoire vive, jette les plus ſages dans cette erreur, qui eſt ſi familiere à ce *délire ſans fievre* des mélancoliques. Mais ſi la volonté ſe met de la partie, ſi les ſentimens qui en réſultent dans l'ame,

l'irritent, alors on eſt, à proprement parler, en fureur.

Les Maniaques occupés toujours du même objet, s'en ſont ſi bien fixé l'idée dans l'eſprit, que l'ame s'y fait & y donne ſon conſentement. Pluſieurs ſe reſſemblent, en ce que, hors du point de leur folie, ils ſont d'un ſens droit & ſain : & s'ils ſe laiſſent ſéduire par l'objet même de leur erreur, ce n'eſt qu'en conſéquence d'une fauſſe hypotheſe, qui les écarte d'autant plus de la raiſon, qu'ils ſont plus conſéquents ordinairement. *Michel Montagne* a un chapitre ſur l'imagination, qui eſt fort curieux : il fait voir que le plus ſage a un objet de délire, &, comme on dit, ſa folie. C'eſt une choſe bien ſinguliere & bien humiliante pour l'homme, de voir que tel génie ſublime, dont les ouvrages ſont l'admiration de l'Europe, n'a qu'à s'attacher trop long-temps à une idée ſi extravagante, ſi indigne de lui qu'elle puiſſe être, il l'adoptera, juſqu'à ne vouloir jamais s'en départir; plus il verra & touchera, par exemple, ſa cuiſſe & ſon nez, plus il ſera convaincu que l'une eſt de paille, & l'autre de verre ; & auſſi clairement convaincu qu'il l'eſt du contraire, dès que l'ame a perdu de vue ſon objet, & que la raiſon a repris ſes droits. C'eſt ce qu'on voit dans la manie.

Cette maladie de l'eſprit dépend de cauſes corporelles connues; & ſi on a tant de peine à la guérir,

c'eſt que ces malades ne croient point l'être, & ne veulent point entendre dire qu'ils le ſont ; de ſorte que ſi un médecin n'a pas plus d'eſprit que de gravité, ou de galénique, ſes raiſonnemens gauches & mal-adroits les irritent & augmentent leur manie. L'ame n'eſt livrée qu'à une forte impreſſion dominante, qui ſeule l'occupe toute entiere, comme dans l'amour le plus violent, qui eſt une ſorte de manie. Que ſert donc alors de s'opiniâtrer à parler raiſon à un homme qui n'en a plus ? *Quid vota furentem, quid delubra juvant ?* Tout le fin, tout le myſtere de l'art, eſt de tâcher d'exciter dans le cerveau une idée plus forte, qui aboliſſe l'idée ridicule qui occupe l'ame : car par-là on rétablit le jugement & la raiſon, avec l'égale diſtribution du ſang & des eſprits.

§. XII.

Des paſſions.

Les paſſions ſont des modifications habituelles des eſprits animaux, leſquelles fourniſſent preſque continuellement à l'ame des ſenſations agréables ou déſagréables, qui lui inſpirent du deſir ou de l'averſion pour les objets qui ont fait naître dans le mouvement de ces eſprits les modifications

accoutumées. Delà naiſſent l'amour, la haine, la crainte, l'audace, la pitié, la férocité, la colere, la douceur, tel ou tel penchant à certaines voluptés. Ainſi il eſt évident que les paſſions ne doivent pas ſe confondre avec les autres facultés récordatives, telles que la mémoire & l'imagination, dont elles ſe diſtinguent par l'impreſſion agréable ou déſagréable des ſenſations de l'ame : au lieu que les autres agens de notre réminiſcence ne ſont conſidérés qu'autant qu'ils rappelent ſimplement les ſenſations, telles qu'on les a reçues, ſans avoi égard à la peine, ou au plaiſir qui peut les accompagner.

Telle eſt l'aſſociation des idées dans ce dernier cas, que les idées externes ne ſe repréſentent point telles qu'elles ſont au dehors, mais jointes avec certains mouvemens qui troublent le *ſenſorium* : & dans le premier cas, l'imagination fortement frappée, loin de retenir toutes les notions, admet à peine une ſeule notion ſimple d'une idée complette, ou plutôt ne voit que ſon objet fixe interne.

Mais entrons dans un plus grand détail des paſſions. Lorſque l'ame apperçoit les idées qui lui viennent par les ſens, elles produiſent par cette même repréſentation de l'objet, des ſentimens de joie ou de triſteſſe; ou elles n'excitent ni les uns ni les autres; celles-ci ſe nomment *indifférentes* :

au lieu que les premieres ſont aimer, ou haïr l'objet qui les fait naître par ſon action.

Si la volonté qui réſulte de l'idée tracée dans le cerveau, ſe plaît à contempler, à conſerver cette idée; comme lorſqu'on penſe à une jolie femme, à certaine réuſſite, &c. c'eſt ce qu'on nomme *joie*, *volupté*, *plaiſir*. Quand la volonté déſagréablement affectée, ſouffre d'avoir une idée, & la voudroit loin d'elle, il en réſulte de la triſteſſe. L'amour & la haine ſont deux paſſions deſquelles dépendent toutes les autres. L'amour d'un objet préſent me réjouit; l'amour d'un objet paſſé eſt un agréable ſouvenir; l'amour d'un objet futur eſt ce qu'on nomme *déſir*, ou *eſpoir*, lorſqu'on déſire, ou qu'on eſpere en jouir. Un mal préſent excite de la triſteſſe, ou de la haine; un mal paſſé donne une réminiſcence fâcheuſe; la crainte vient d'un mal futur. Les autres affections de l'ame ſont divers dégrés d'amour, ou de haine. Mais ſi ces affections ſont fortes, qu'elles impriment des traces ſi profondes dans le cerveau, que toute notre économie en ſoit bouleverſée, & ne connoiſſe plus les loix de la raiſon; alors cet état violent ſe nomme *paſſion*, qui nous entraîne vers ſon objet, malgré notre ame. Les idées qui n'excitent ni joie, ni triſteſſe, ſont appelées indifferentes, comme on vient de le dire: telle eſt l'idée de l'air, d'une pierre, d'un cercle, d'une maiſon, &c. Mais

excepté ces idées-là, toutes les autres tiennent à l'amour, ou à la haine, & dans l'homme tout reſpire la paſſion. Chaque âge a les ſiennes. On ſouhaite naturellement ce qui convient à l'état actuel du corps. La jeuneſſe forte & vigoureuſe aime la guerre, les plaiſirs de l'amour, & tous les genres de volupté; l'impotente vieilleſſe, au lieu d'être belliqueuſe, eſt timide; avare, au lieu d'aimer la dépenſe; la hardieſſe eſt témérité à ſes yeux, & la jouiſſance eſt un crime, parce qu'elle n'eſt plus faite pour elle. On obſerve les mêmes appétits & la même conduite dans les brutes, qui ſont comme nous, gais, folâtres, amoureux dans le jeune âge, & s'engourdiſſent enſuite peu-à-peu pour tous les plaiſirs. A l'occaſion de cet état de l'ame qui fait aimer ou haïr, il ſe fait dans le corps des mouvemens muſculaires, par le moyen deſquels nous pouvons nous unir, ou de corps, ou de penſée, à l'objet de notre plaiſir, & écarter celui dont la préſence nous révolte.

Parmi les affections de l'ame, les unes ſe font avec conſcience, ou ſentiment intérieur; & les autres ſans ce ſentiment. Les affections du premier genre appartiennent à cette loi, par laquelle le corps obéit à la volonté; il n'importe de chercher comment cela s'opere. Pour expliquer ces ſuites, ou effets des paſſions, il ſuffit d'avoir recours à quelque accélération ou retardement dans le mou-

vement du suc nerveux, qui paroît se faire dans le principe du nerf. Celles du second genre sont plus cachées; & les mouvemens qu'elles excitent n'ont pas encore été bien exposés. Dans une très-vive joie, il se fait une grande dilatation du cœur: le pouls s'élève, le cœur palpite, jusqu'à faire entendre quelquefois ses palpitations, & il se fait aussi quelquefois une si grande transpiration, qu'il s'ensuit souvent la défaillance, & même la mort subite. La colere augmente tous les mouvemens, & conséquemment la circulation du sang; ce qui fait que le corps devient chaud, rouge, tremblant, tout-à-coup prêt à déposer quelques sécrétions qui l'irritent, & sujet aux hémorragies. Delà ces fréquentes apoplexies, ces diarrhées, ces cicatrices r'ouvertes, ces inflammations, ces ictères, cette augmentation de transpiration. La terreur, cette passion, qui, en ébranlant toute la machine, la met, pour ainsi-dire, en garde pour sa propre défense, fait à-peu-près les mêmes effets que la colere; elle ouvre les arteres, guérit quelquefois subitement les paralysies, la létargie, la goutte, arrache un malade aux portes de la mort, produit l'apoplexie, fait mourir de mort subite, & cause enfin les plus terribles effets. Une crainte médiocre diminue tous les mouvemens, produit le froid, arrête la transpiration, dispose le corps à recevoir les miasmes contagieux, produit la pâleur, l'horreur,

la foibleſſe, le relâchement des ſpincters, &c. Le chagrin produit les mêmes accidens, mais moins forts, & principalement retarde tous les mouvemens vitaux & animaux. Cependant un grand chagrin a quelquefois fait tout-à-coup périr. Si vous rapportez tous ces effets à leurs cauſes, vous trouverez que les nerfs doivent néceſſairement agir ſur le ſang; enſorte que ſon cours réglé par celui des eſprits, s'augmente, ou ſe retarde avec lui. Les nerfs qui tiennent les arteres, comme dans des filets, paroiſſent donc, dans la colere & la joie, exciter la circulation du ſang artériel, en animant le reſſort des arteres : dans la crainte & le chagrin, paſſion qui ſemble diminutive de la crainte, (au moins pour ſes effets) les arteres reſſerrées, étranglées, ont peine à faire couler leur ſang. Or où ne trouve-t-on pas ces filets nerveux ? Ils ſont à la carotide interne, à l'artere temporale, à la grande méningienne, à la vertébrale, à la ſouclaviere, à la racine de la ſouclaviere droite, & de la carotide, au tronc de l'aorte, aux arteres brachiales, à la céliaque, à la méſentérique, à celles qui ſortent du baſſin; & par-tout ils ſont bien capables de produire ces effets. La pudeur, qui eſt une eſpece de crainte, reſſerre la veine temporale, où elle eſt environnée de branches de la *portion dure*, & retient le ſang au viſage. N'eſt-ce pas auſſi par l'action des nerfs que ſe fait l'érection, effet qui

dépend ſi viſiblement de l'arrêt du ſang ? N'eſt-il pas certain que l'imagination ſeule procure cet état aux eunuques mêmes ? Que cette ſeule cauſe produit l'éjaculation, non-ſeulement la nuit, mais quelquefois le jour même ? Que l'impuiſſance dépend ſouvent des défauts de l'imagination, comme de ſa trop grande ardeur, ou de ſon extrême tranquillité, ou de ſes différentes maladies, comme on en lit des exemples dans *Venette* & *Montagne* ? Il n'eſt pas juſqu'à l'excès de la pudeur, d'une certaine retenue, ou timidité, dont on ſe corrige bien vîte à l'école des femmes galantes, qui ne mette ſouvent l'homme le plus amoureux dans une incapacité de les ſatisfaire. Voilà à la fois la théorie de l'amour, & celle de toutes les autres paſſions ; l'une vient merveilleuſement à l'appui des autres. Il eſt évident que les nerfs jouent ici le plus grand rôle, & qu'ils ſont le principal reſſort des paſſions. Quoique nous ne connoiſſions point les paſſions par leurs cauſes, les lumieres, que le mécaniſme des mouvemens des corps animés a répandues de nos jours, nous permettent donc du moins de les expliquer toutes aſſez clairement par leurs effets : & dès qu'on ſait, par exemple, que le chagrin reſſerre les diametres des tuyaux, quoiqu'on ignore quelle eſt la premiere cauſe qui fait que les nerfs ſe contractent autour d'eux, comme pour les étrangler ; tous les effets qui s'enſuivent, de mélancolie, d'atrabile & de

manie, ſont faciles à concevoir ; l'imagination affectée d'une idée forte, d'une paſſion violente, influe ſur le corps & le tempérament; & réciproquement les maladies du corps attaquent l'imagination & l'eſprit. La mélancolie priſe dans le ſens des médecins, une fois formée, & devenue bien atrabilaire dans le corps de la perſonne la plus gaie, la rendra donc néceſſairement des plus triſtes : & au lieu de ces plaiſirs qu'on aimoit tant, on n'aura plus de goût que pour la ſolitude.

CHAPITRE XI.

Des facultés qui dépendent de l'habitude des organes ſenſitifs.

NOUS avons expliqué la mémoire, l'imagination & les paſſions ; facultés de l'ame qui dépendent viſiblement d'une ſimple diſpoſition du *ſenſorium*, laquelle n'eſt qu'un pur arrangement mécanique des parties qui forment la moëlle du cerveau. On a vu 1°. que la mémoire conſiſte en ce qu'une idée ſemblable à celle qu'on avoit eue autrefois, à l'occaſion de l'impreſſion d'un corps externe, ſe réveille & ſe repréſente à l'ame ; 2°. que ſi elle ſe réveille aſſez fortement, pour que la diſpoſition interne du cerveau enfante une idée très-forte ou très-vive, alors on a de ces imaginations fortes, dont quelques auteurs (1) font une claſſe, ou une eſpece particuliere ; & qui perſuadent très-fortement l'ame que la cauſe de cette idée exiſte hors du corps ; 3°. que l'imagination eſt de toutes les parties de l'ame, la plus difficile à régler, & celle qui ſe trouble & ſe dérange avec le plus de faci-

(1) Boerh. *Inſtit. mod. de ſenſ. intern.*

lité : delà vient que l'imagination en général nuit beaucoup plus au jugement, que la mémoire même, ſans laquelle l'ame ne peut combiner pluſieurs idées. On diroit que ce ſens froid, appelé commun, quoique ſi rare, s'eclipſe & ſe fond en quelque ſorte à la chaleur des mouvemens vifs & turbulens de la partie phantaſtique du cerveau ; 4°. enfin, j'ai fait voir combien de cauſes changent les idées même des choſes, combien il faut de ſages précautions pour éviter l'erreur qui ſéduit l'homme en certains cas malgré lui-même. Qu'il me ſoit permis d'ajouter que ces connoiſſances ſont abſolument néceſſaires aux médecins même, pour connoître, expliquer & guérir les diverſes affections du cerveau.

Paſſons à un nouveau genre de facultés corporelles qui ſe rapportent à l'ame ſenſitive. La mémoire, l'imagination, les paſſions ont formé la premiere claſſe : les inclinations, les appétits, l'inſtinct, la pénétration & la conception, vont compoſer la ſeconde.

§. I.

Des inclinations & des appétits.

Les inclinations ſont des diſpoſitions qui dépendent de la ſtructure particuliere des ſens, de la

ſolidité, de la molleſſe des nerfs qui ſe trouvent dans ces organes, ou plutôt qui les conſtituent, des divers dégrés de mobilité dans les eſprits, &c. C'eſt à cet état qu'on doit les penchans ou les dégoûts naturels, qu'on a pour différens objets qui viennent frapper les ſens.

Les appétits dépendent de certains organes, deſtinés à nous donner les ſenſations qui nous font déſirer la jouiſſance, ou l'uſage des choſes utiles à la conſervation de notre machine, & à la propagation de notre eſpece, appétit auſſi preſſant & qui reconnoît les mêmes principes, ou les mêmes cauſes, que la faim (1). Il eſt bon de ſavoir que les anciens ont auſſi placé dans cette même claſſe certaines diſpoſitions de nos organes qui nous donnent de la répugnance, & même de l'horreur, pour les choſes qui pourroient nous nuire. C'eſt pourquoi ils avoient diſtingué ces appétits en *concupiſcibles* & en *iraſcibles*; c'eſt-à-dire, en ceux qui nous font déſirer ce qui eſt bon ou ſalutaire, qui ne nous y font jamais penſer ſans plaiſir; & en ceux qui nous font penſer à ce qui nous eſt contraire, avec aſſez de peine & de répugnance pour le rebuter. Quand je dis nous, c'eſt qu'il faut, n'en déplaiſe à l'orgueil humain, que les hommes ſe confondent ici avec les animaux, puiſqu'il s'agit

(1) M. Senac. *Anat. d'Heiſt.* p. 514.

de facultés que la nature a données en commun aux uns ou aux autres.

§. II.

De l'inſtinct.

L'inſtinct conſiſte dans des diſpoſitions corporelles purement mécaniques, qui font agir les animaux ſans nulle délibération, indépendamment de toute expérience, & comme par une eſpece de néceſſité ; mais cependant, (ce qui eſt bien admirable) de la maniere qui leur convient le mieux pour la conſervation de leur être. D'où naiſſent la ſympathie que certains animaux ont les uns pour les autres, & quelquefois pour l'homme même, auquel il en eſt qui s'attachent tendrement toute leur vie ; l'antipathie ou averſion naturelle, les ruſes, le diſcernement, le choix indélibéré automatique, & pourtant sûr de leurs alimens, & même des plantes ſalutaires qui peuvent leur convenir dans leurs différentes maladies. Lorſque notre corps eſt affligé de quelque mal, qu'il ne fait ſes fonctions qu'avec peine, il eſt comme celui des animaux, machinalement déterminé à chercher les moyens d'y remédier, ſans cependant les connoître (1).

(1) Boerh. *Inſt. Mod.* § 4.

La raiſon ne peut concevoir comment ſe font des opérations en apparence auſſi ſimples. Le docte médecin que je cite ſe contente de dire qu'elles ſe font en conſéquence des loix auxquelles l'auteur de la nature a aſſujetti les corps animés, & que toutes les premieres cauſes dépendent immédiatement de ces loix. L'enfant nouveau né fait différentes fonctions, comme s'il s'y étoit exercé pendant toute la groſſeſſe, ſans connoître aucun des organes qui ſervent à ces fonctions; le papillon à peine formé fait jouer ſes nouvelles aîles, vole & ſe balance parfaitement dans l'air; l'abeille qui vient de naître, ramaſſe du miel & de la cire; le perdreau à peine éclos, diſtingue le grain qui lui convient. Ces animaux n'ont point d'autre maître que l'inſtinct. Pour expliquer tous ces mouvemens & ces opérations, il eſt donc évident que *Staahl* a grand tort de prétexter l'adreſſe que donne l'habitude.

Il eſt certain, comme l'obſerve l'homme du monde le plus capable (1) d'arracher les ſecrets de la nature, qu'il y a dans les mouvemens des corps animés autre choſe qu'une mécanique intelligible, je veux dire, « une certaine force qui appartient » aux plus petites parties dont l'animal eſt formé,

(1) M. de Maupertuis.

» qui

» qui eſt répandue dans chacune, & qui carac-
» tériſe non-ſeulement chaque eſpece d'animal,
» mais chaque animal de la même eſpece, en ce
» que chacun ſe meut, & ſent diverſement & à
» ſa maniere, tandis que tous appétent néceſſai-
» rement ce qui convient à la conſervation de leur
» être, & ont une averſion naturelle qui les garantit
» sûrement de ce qui pourroit leur nuire ».

Il eſt facile de juger que l'homme n'eſt point ici excepté. Oui, ſans doute, c'eſt cette forme propre à chaque corps, cette force innée dans chaque élément fibreux, dans chaque fibre vaſculeuſe, & toujours eſſentiellement différente en ſoi de ce qu'on nomme élaſticité, puiſque celle-ci eſt détruite, que l'autre ſubſiſte encore après la mort même, & ſe réveille par la moindre force mouvante; c'eſt cette cauſe, dis-je, qui fait que j'ai moins d'agilité qu'une puce, quoique je ſaute par la même mécanique; c'eſt par elle que, dans un faux-pas, mon corps ſe porte auſſi prompt qu'un éclair à contrebalancer ſa chûte, &c. Il eſt certain que l'ame & la volonté n'ont aucune part à toutes ces actions du corps, inconnues aux plus grands anatomiſtes; & la preuve en eſt, que l'ame ne peut avoir qu'une ſeule idée diſtincte à la fois. Or quel nombre infini de mouvemens divers lui faudroit-il prévoir d'un coup-d'œil, choiſir, combiner, ordonner avec la plus grande juſteſſe? Qui ſait combien il faut de muſcles

pour ſauter ; comme les fléchiſſeurs doivent être relâchés, les extenſeurs contractés, tantôt lentement, tantôt vîte ; comment tel poids & non tel autre peut s'élever ? Qui connoît tout ce qu'il faut pour courir, franchir de grands eſpaces avec un corps d'une peſanteur énorme, pour planer dans les airs, pour s'y élever à perte de vue & traverſer une immenſité de pays ? Les muſcles auroient-ils donc beſoin du conſeil d'un être qui n'en ſait ſeulement pas le nom ; qui n'en connoît ni les attaques, ni les uſages, pour ſe préparer à tranſporter ſans riſque & faire ſauter toute la machine à laquelle ils ſont attachés ? L'ame n'eſt point aſſez parfaite pour cela dans l'homme, comme dans l'animal ; il faudroit qu'elle eût infuſe, cette ſcience infinie géométrique, ſuppoſée par *Stahl*, tandis qu'elle ne connoît pas les muſcles qui lui obéiſſent. Tout vient donc de la ſeule force de l'inſtinct, & la monarchie de l'ame n'eſt qu'une chimere. Il eſt mille mouvemens dans le corps, dont l'ame n'eſt pas même la cauſe conditionnelle. La même cauſe qui fait fuir ou approcher un corbeau à la préſence de certains objets, ou lorſqu'il entend quelque bruit, veille auſſi ſans ceſſe, à ſon inſçu, à la conſervation de ſon être. Mais ce même corbeau, ces oiſeaux de la grande eſpece qui parcourent les airs, ont le ſentiment propre à leur inſtinct.

Concluons donc que chaque animal a ſon ſen-

timent propre & ſa maniere de l'exprimer, & qu'elle eſt toujours conforme au plus droit ſens, à un inſtinct, à une mécanique qui peut paſſer toute intelligence, mais non les tromper: & confirmons cette concluſion par de nouvelles obſervations.

§. III.

Que les animaux expriment leurs idées par les mêmes ſignes que nous.

Nous tâcherons de marquer avec préciſion en quoi conſiſtent les connoiſſances des animaux, & juſqu'où elles s'étendent; mais ſans entrer dans le détail trop rebattu de leurs opérations, fort agréables, ſans-doute, dans les ouvrages de certains philoſophes qui ont daigné plaire, (1) admirables dans le livre de la nature. Comme les animaux ont peu d'idées, ils ont auſſi peu de termes pour les exprimer. Ils apperçoivent comme nous, la diſtance, la grandeur, les odeurs, la plupart des *ſecondes qualités* (2), & s'en ſouviennent. Mais

(1) V. principalement le P. Bougeant, *Eſſ. Phil. ſur le lang. des bêtes.*

(2) Comme parle *Locke.*

outre qu'ils ont beaucoup moins d'idées, ils n'ont guere d'autres expreſſions que celles du langage affectif dont j'ai déjà parlé. Cette diſette vient-elle du vice des organes ? Non, puiſque les perroquets rediſent les mots qu'on leur apprend, ſans en ſavoir la ſignification, & qu'ils ne s'en ſervent jamais pour rendre leurs propres idées. Elle ne vient point auſſi du défaut d'idées, car ils apprennent à diſtinguer la diverſité des perſonnes, & même des voix, & nous répondent par des geſtes trop vrais, pour qu'ils n'expriment pas leur volonté.

Quelle différence y a-t-il donc en notre faculté de diſcourir, & celle des bêtes ? La leur ſe fait entendre, quoique muette, ce ſont d'excellents pantomimes ; la nôtre eſt *verbeuſe*, nous ſommes ſouvent de vrais babillards.

Voilà des idées & des ſignes d'idées qu'on ne peut refuſer aux bêtes, ſans choquer le ſens commun. Ces ſignes ſont perpétuels, intelligibles à tout animal du même genre, & même d'une eſpece différente, puiſqu'ils le ſont aux hommes même. Je ſais auſſi certainement, dit Lamy, (1) qu'un perroquet a de la connoiſſance, comme je ſais qu'un étranger en a ; les mêmes marques qui ſont

(1) Diſc. Anat. p. 226.

pour l'un, ſont pour l'autre : il faut avoir moins de bon ſens que les animaux, pour leur refuſer des connoiſſances.

Qu'on ne nous objecte pas que les ſignes du diſcernement des bêtes ſont arbitraires, & n'ont rien de commun avec leurs ſenſations : car tous les mots dont nous nous ſervons le ſont auſſi, & cependant ils agiſſent ſur nos idées, ils les dirigent, ils les changent. Les lettres qui ont été inventées plus tard que les mots, étant raſſemblées, forment les mots ; de ſorte qu'il nous eſt égal de lire des caracteres, ou d'entendre les mots qui en ſont faits, parce que l'uſage nous y a fait attacher les mêmes idées, antérieures aux unes & aux autres lettres, mots, idées ; tout eſt donc arbitraire dans l'homme, comme d'ans l'animal : mais il eſt évident, lorſqu'on jette les yeux ſur la maſſe du cerveau de l'homme, que ce viſcere peut contenir une multitude prodigieuſe d'idées, & par conſéquent exigent pour rendre ces idées, plus de ſignes que les animaux. C'eſt en cela préciſément que conſiſte toute la ſupériorité de l'homme.

Mais les hommes & même les femmes, ſe moquent-elles mieux les unes des autres, que ces oiſeaux qui rediſent les chanſons des autres oiſeaux, de maniere à leur donner un ridicule parfait ? Quelle différence y a-t-il entre l'enfant & le perroquet qu'on inſtruit ? ne rediſent-ils pas également

CHAPITRE XII.

Des affections de l'ame ſenſitive.

§. I.

Les ſenſations, le diſcernement & les connoiſſances.

NON-ſeulement l'ame ſenſitive a une exacte connoiſſance de ce qu'elle ſent, mais ſes ſentimens lui appartiennent préciſément, comme des modifications d'elle-même. C'eſt en diſtinguant ces diverſes modifications qui la touchent, ou la remuent diverſement, qu'elle voit & diſcerne les différents objets qui les lui occaſionnent, & ce diſcernement, lorſqu'il eſt net, & pour ainſi dire, ſans nuages, lui donne des connoiſſances exactes, claires, évidentes.

Mais les ſenſations de notre ame ont deux faces qu'il faut enviſager : ou elles ſont purement ſpéculatives, & lorſqu'elles éclairent l'eſprit, on leur donne le nom de connoiſſances; ou elles portent à l'ame des affections agréables ou déſagréables, & c'eſt alors qu'elles font le plaiſir ou le bonheur, la peine ou le malheur de notre être : en effet, nous ne jouiſſons très-certainement que des modi-

fications de nous-mêmes; & il eſt vrai de dire que l'ame réduite à la poſſeſſion d'elle-même, n'eſt qu'un être accidentel. La preuve de cela, c'eſt que l'ame ne ſe connoît point, & qu'elle eſt privée d'elle-même lorſqu'elle eſt privée des ſenſations. Tout ſon bien-être & tout ſon mal-être ne réſident donc que dans les impreſſions agréables ou déſagréables qu'elle reçoit paſſivement; c'eſt-à-dire, qu'elle n'eſt pas la maîtreſſe de ſe les procurer & de les choiſir à ſon gré, puiſqu'elles dépendent manifeſtement de cauſes qui lui ſont entierement étrangeres.

Il s'enſuit que le bonheur ne peut dépendre de la maniere de penſer, ou plutôt de ſentir; car il eſt certain, & je ne crois pas que perſonne en diſconvienne, qu'on ne penſe & qu'on ne ſent pas comme on voudroit. Ceux-là donc qui cherchent le bonheur dans leurs réflexions, ou dans la recherche de la vérité qui nous fuit, le cherchent où il n'eſt pas. A dire vrai, le bonheur dépend de cauſes corporelles, telles que certaines diſpoſitions de corps naturelles, ou acquiſes, je veux dire, procurées par l'action de corps étrangers ſur le nôtre. Il y a des gens qui, grace à l'heureuſe conformation de leurs organes & à la modération de leurs déſirs, ſont heureux à peu de frais, ou du moins ſont le plus ſouvent tranquilles & contents de leur ſort, de maniere que ce n'eſt guere que

par accident qu'ils peuvent ſe ſurprendre dans un état malheureux. Il y en a d'autres (& malheureuſement c'eſt le plus grand nombre) à qui il faut ſans-ceſſe des plaiſirs nouveaux, tous plus piquants les uns que les autres ; mais ceux-là ne ſont heureux que par accident, comme celui que la muſique, le vin, ou l'opium réjouit; & il n'arrive que trop fréquemment que le dégoût & le repentir ſuivent de près ce plaiſir charmant, qu'on regardoit comme le ſeul bien réel, comme le ſeul dieu digne de tous nos hommages & nos ſacrifices. L'homme n'eſt donc pas fait pour être parfaitement heureux. S'il l'eſt, c'eſt quelquefois; le bonheur ſe préſente comme la vérité, par haſard, au moment qu'on s'y attend le moins. Cependant il faut ſe ſoumettre à la rigueur de ſon état, & ſe ſervir, s'il ſe peut, de toute la force de ſa raiſon, pour en ſoutenir le fardeau. Ces moyens ne procurent pas le bonheur, mais ils accoutument à s'en paſſer, &, comme on dit, à prendre patience, à faire de néceſſité, vertu. Ces courtes réflexions ſur le bonheur m'ont dégoûté de tant de traités du même ſujet, où le ſtyle eſt compté pour les choſes; où l'eſprit tient lieu de bon ſens, où l'on éblouit par le preſtige d'une frivole éloquence, faute de raiſonnemens ſolides ; où enfin on ſe jette à corps perdu dans l'ambitieuſe métaphyſique, parce qu'on n'eſt pas phyſicien. La phyſique ſeule peut abréger

les difficultés, comme le remarque M. *de Fontenelle* (1). Mais ſans une connoiſſance parfaite des parties qui compoſent les corps animés, & des loix mécaniques auxquelles ces parties obéiſſent, pour faire leurs mouvemens divers, le moyen de débiter ſur le corps & l'ame, autre choſe que de vains paradoxes ou des ſyſtêmes frivoles, fruits d'une imagination déréglée, ou d'une faſtueuſe préſomption ! C'eſt cependant du ſein de cette ignorance qu'on voit ſortir tous ces petits philoſophes, grands conſtructeurs d'hypotheſes, ingénieux créateurs de ſonges bizarres & ſinguliers, qui ſans théorie, comme ſans expérience, croient ſeuls poſſéder la vraie philoſophie du corps humain. La nature ſe montreroit à leurs regards, qu'ils la méconnoîtroient, ſi elle n'étoit pas conforme à la maniere dont ils ont cru la concevoir. Flatteuſe & complaiſante imagination, n'eſt-ce donc point aſſez pour vous de ne chercher qu'à plaire, & d'être le plus parfait modele de coquetterie ? Faut-il que vous ayez une tendreſſe vraiment maternelle pour vos enfans les plus contrefaits & les plus inſenſés, & que contente de votre ſeule fécondité, vos productions ne paroiſſent ridicules ou extravagantes, qu'aux yeux d'autrui ? Oui, il eſt juſte que

(1) Digreſſions ſur les anciens & les modernes.

l'amour-propre qui fait les auteurs, & ſur-tout les mauvais auteurs, les paye en ſecret des louanges que le public leur refuſe, puiſque cette eſpece de dédommagement qui ſoutient leur courage, peut les rendre meilleurs, & même excellents dans la ſuite.

§. II.

De la volonté.

Les ſenſations qui nous affectent, décident l'ame à vouloir, ou à ne pas vouloir, à aimer, ou à haïr ces ſenſations, ſelon le plaiſir, ou la peine qu'elles nous cauſent; cet état de l'ame ainſi décidé par ſes ſenſations, s'appelle *volonté.*

Mais il faut qu'on diſtingue ici la volonté de la liberté. Car on peut être agréablement, & en conſéquence volontairement affecté par une ſenſation, ſans être maître de la rejetter, ou de la reçevoir. Tel eſt l'état agréable & volontaire, où ſe trouvent tous les animaux, & l'homme même, lorſqu'ils ſatisfont quelques-uns de ces beſoins preſſans, qui empêchoient Alexandre de croire qu'il fût un dieu, comme diſoient ſes flatteurs, puiſqu'il avoit beſoin de garderobe & de concubine.

Mais conſidérons un homme qui veut veiller, & à qui on donne de l'opium; il eſt invité au ſom-

meil par les ſenſations agréables que lui procure ce divin remede; & ſa volonté eſt tellement changée, que l'ame eſt forcément décidée à dormir. Comme les bêtes ne jouiſſent probablement que de ces *volitions*, il n'eſt pour elle ni bien, ni mal moral. L'opium aſſoupit donc l'ame avec le corps: à grande doſe, il rend furieux. Les cantharides intérieurement priſes, font naître la paſſion d'amour avec une aptitude à la ſatisfaire, qui ſouvent coûte bien cher. L'ame d'un homme mordu d'un chien enragé, enrage enfin elle-même. Le *pouſt*, drogue vénimeuſe, fort en uſage dans le Mogol, maigrit le corps, rend impuiſſant, & ôte peu-à-peu l'ame raiſonnable, pour ne lui ſubſtituer que l'ame, je ne dis pas ſenſitive, mais végétative. Toute l'hiſtoire des poiſons (1) prouve aſſez que ce qui a été dit des *philtres* amoureux des anciens, n'eſt pas ſi fabuleux, & que toutes les facultés de l'ame, juſqu'à la conſcience, ne ſont que des dépendances du corps. Il n'y a qu'à trop boire & manger pour ſe réduire à la condition des bêtes. Socrate enyvré ſe mit à danſer à la vue d'un excellent pantomime (2), & au lieu d'exemples de

(1) V. Mead. *de Venenis.*

(2) Les mouvemens ſe communiquent d'un homme

ſageſſe, ce précepteur de la patrie n'en donna plus que de luxure & de volupté. Dans les plus grands plaiſirs, il eſt impoſſible de penſer, on ne peut que ſentir. Dans les momens qui les ſuivent, & qui ne ſont pas eux-mêmes ſans volupté, l'ame ſe replie en quelque ſorte ſur les délices qu'elle vient de goûter, comme pour en jouir à plus longs traits; elle ſemble vouloir augmenter ſon plaiſir, en l'examinant: mais elle a tant ſenti, tant exiſté, qu'elle ne ſent & n'eſt preſque plus rien. Cependant l'accablement ou elle tombe lui eſt cher; elle n'en ſortiroit pas vîte ſans violence, parce que cette raviſſante convulſion des nerfs, qui a enyvré l'ame de ſi grands tranſports, doit durer encore quelque temps; ſemblable à ces vertiges, où l'on voit tourner les objets, long-temps après qu'ils ne tournent plus. Tel qui ſeroit bien fâché de faire tort (1) à ſa famille en rêve, n'a plus la même volonté, à l'occaſion d'un certain prurit, qui va, pour ainſi dire, chercher l'ame dans les bras du ſommeil, &

à un autre homme, les ſentimens ſe gagnent de même, & la converſation des gens d'eſprit en donne. Cela eſt facile à expliquer par ce qui a été dit, c. XI, § III.

(1) Le bon Leeuwenhoeck nous certifie que ſes obſervations *Hartſockeriennes* n'ont jamais été faites aux dépens de ſa famille.

l'avertir qu'il ne tient qu'à elle d'être heureuſe un petit moment : & ſi la nature, lorſqu'elle s'éveille, eſt prête à trahir ſa premiere volonté, alors une autre volonté nouvelle s'éleve dans l'ame, & ſuggere à la nature les plus courts moyens de ſortir d'un état urgent, pour s'en procurer un plus agréable, dont on va ſe repentir, ſuivant l'uſage, & comme il arrive ſur-tout à la ſuite des plaiſirs pris ſans beſoin.

Voilà l'homme, avec toutes les illuſions dont il eſt le jouet, & la proie. Mais ſi ce n'eſt pas ſans plaiſir que la nature nous trompe & nous égare, qu'elle nous trompe toujours ainſi.

Enfin rien de ſi borné que l'empire de l'ame ſur le corps, & rien de ſi étendu que l'empire du corps ſur l'ame. Non-ſeulement l'ame ne connoit pas les muſcles qui lui obéiſſent, & quel eſt ſon pouvoir volontaire ſur les organes vitaux : mais elle n'en exerce jamais d'arbitraire ſur ces mêmes organes. Que dis-je ! elle ne ſait pas même ſi la volonté eſt la cauſe efficiente des actions muſculeuſes, ou ſimplement une cauſe occaſionnelle, miſe en jeu par certaines diſpoſitions internes du cerveau, qui agiſſent ſur la volonté, la remuent ſecrétement, & la déterminent de quelque maniere que ce ſoit. *Staahl* penſe différemment ; il donne à l'ame, comme on l'a inſinué, un empire abſolu ; elle produit tout chez lui, juſqu'aux hémorrhoïdes. Voyez ſa

théorie de médecine, où il s'efforce de prouver cette imagination par des raiſonnemens métaphyſiques, qui ne la rendent que plus incompréhenſible, &, ſi j'oſois le dire, plus ridicule.

§. III.

Du goût.

Les ſenſations conſidérées, ou comme de ſimples connoiſſances, ou en tant qu'elles ſont agréables, ou déſagréables, font porter à l'ame deux ſortes de jugemens. Lorſqu'elle découvre des vérités, qu'elle s'en aſſure elle-même avec une évidence qui captive ſon conſentement, cette opération de l'ame conſentante, qui ne peut ſe diſpenſer de ſe rendre aux lumieres de la vérité, eſt ſimplement appelée *jugement.* Mais lorſqu'elle apprécie l'impreſſion agréable, ou déſagréable, qu'elle reçoit de ſes différentes ſenſations, alors ce jugement prend le nom de *goût.* On donne le nom de *bon goût*, aux ſenſations qui flattent le plus généralement tous les hommes, & qui ſont, pour ainſi dire, les plus accréditées, les plus en vogue: & réciproquement le mauvais goût, n'eſt que le goût le plus ſingulier & le moins ordinaire, c'eſt-à-dire, les ſenſations les moins communes. Je connois des gens de lettres, qui penſent différemment,

remment; ils prétendent, que le bon ou le mauvais goût, n'eſt qu'un jugement raiſonnable, ou bizarre, que l'ame porte de ſes propres ſenſations. Celles, diſent-ils, qui plaiſent à la vérité à quelques-uns, toutes défectueuſes & imparfaites qu'elles ſont, parce qu'ils en jugent mal, ou trop favorablement; mais qui déplaiſent, ou répugnent au plus grand nombre, parce que ces derniers ont ce qu'on appelle un bon eſprit, un eſprit droit; ces ſenſations ſont l'objet du mauvais goût. Je crois, moi, qu'on ne peut ſe tromper ſur le compte de ſes ſenſations: je penſe qu'un jugement qui part du ſens intime, tel que celui qu'on porte de ſon propre ſentiment, ou de l'affection de ſon ame, ne peut porter à faux, parce qu'il ne conſiſte qu'à goûter un plaiſir, ou à ſentir une peine, qu'on éprouve en effet, tant que dure une ſenſation agréable, ou déſagréable. Il y en a qui aiment, par exemple, l'odeur de la corne de cheval, d'une carte, du parchemin brûlé. Tant qu'on n'entendra par *mauvais goût*, qu'un goût ſingulier, je conviendrai que ces perſonnes ſont de mauvais goût, & que les femmes groſſes, dont les goûts changent avec les diſpoſitions du corps, ſont auſſi de très-mauvais goût, tandis qu'il eſt évident qu'elles ſont ſeulement avides de choſes aſſez généralement mépriſées, & dont elles ne faiſoient elles-mêmes aucun cas avant la groſſeſſe, & qu'ainſi

elles n'ont alors que des goûts particuliers, relatifs à leur état, & qui ſe remarquent rarement. Mais quand on juge agréable la ſenſation que donne l'odeur de la pommade à la maréchale, celle du muſc, de l'ambre & de tant d'autres parfums, ſi commodes aux barbets pour retrouver leurs maîtres, & cela dans le temps même qu'on jouit du plaiſir que toutes ces choſes font à l'ame, on ne peut pas dire qu'on en juge mal, ni trop favorablement. S'il eſt de meilleurs goûts les uns que les autres, ce n'eſt jamais que par rapport aux ſenſations plus agréables, qu'éprouve la même perſonne : & puiſqu'enfin tel goût que je trouve délicieux eſt déteſté par un autre, ſur lequel il agit tout autrement, où eſt donc ce qu'on nomme *bon & mauvais goût ?* Non, encore une fois, les ſenſations de l'homme ne peuvent le tromper : l'ame les apprécie préciſément ce qu'elles valent, relativement au plaiſir ou au déſagrément qu'elle en reçoit.

§. IV.

Du génie.

Je vais tâcher de fixer l'idée du génie, avec plus de préciſion que je n'ai fait juſqu'à préſent. On entend communément par ce mot *génie*, le

plus haut point de perfection, où l'eſprit humain puiſſe atteindre. Il ne s'agit plus que de ſavoir ce qu'on entend par cette perfection. On la fait conſiſter dans la faculté de l'eſprit la plus brillante, dans celle qui frappe le plus, & même étonne, pour ainſi dire, l'imagination : & en ce ſens, dans lequel j'ai employé moi-même le terme de *génie*, pour me conformer à l'uſage que j'avois deſſein de corriger enſuite, nos poëtes, nos auteurs ſyſtématiques, tout, juſqu'à l'abbé Cartaut de la Villate (1) auroit droit au génie; & le philoſophe qui auroit le plus d'imagination, le P. Mallebranche, ſeroit le premier de tous.

Mais ſi le génie eſt un eſprit auſſi juſte, que pénétrant; auſſi vrai, qu'étendu; qui non-ſeulement évite conſtamment l'erreur, comme un pilote habile évite les écueils; mais ſe ſervant de la raiſon, comme il ſe ſert de la bouſſole; ne s'écarte jamais de ſon but, manie la vérité avec autant de préciſion que de clarté, & enfin embraſſe aiſément, & comme d'un coup d'œil, une multitude d'idées, dont l'enchaînement forme un ſyſtême expérimental, auſſi lumineux dans ſes principes, que juſte dans ſes conſéquences, adieu les prétentions de nos beaux eſprits, & de nos plus célebres

(1) Eſſai hiſtorique & philoſophique du goût.

conſtructeurs d'hypotheſes! Adieu cette multitude de génies! Qu'ils ſeront rares déſormais! Paſſons en revue les principaux philoſophes modernes, auxquels le nom de génie a été prodigué, & commençons par Deſcartes.

Le chef-d'œuvre de Deſcartes eſt ſa méthode, & il a pouſſé fort loin la géométrie, du point où il l'a trouvée; peut-être autant que Newton l'a pouſſée lui-même, du point où l'avoit laiſſé Deſcartes. Enfin, perſonne ne lui refuſe un eſprit naturellement philoſophique. Juſques-là Deſcartes n'eſt pas un homme ordinaire; ce ſeroit même un génie, ſi pour mériter ce titre, il ne falloit qu'éclipſer & laiſſer fort loin derriere ſoi tous les autres mathématiciens. Mais les idées des grandeurs ſont ſimples, faciles à ſaiſir & à déterminer. Le cercle en eſt petit, & des ſignes toujours préſens à la vue, les rendent toujours ſenſibles; de ſorte que la géométrie & l'algebre ſont les ſciences où il y a moins de combinaiſons à faire, ſur-tout de combinaiſons difficiles; on n'y voit par-tout que problêmes, & jamais il n'y en eut moins à réſoudre. Delà vient que les jeunes gens, qui s'appliquent aux mathématiques pendant trois ou quatre ans, avec autant de courage que d'eſprit, vont bientôt de pair avec ceux qui ne ſont pas faits pour franchir les limites de l'art: & communément les géometres, loin d'être des génies, ne ſont pas même

des gens d'eſprit; ce que j'attribue à ce petit nombre d'idées qui les abſorbent, & bornent l'eſprit, au lieu de l'étendre, comme on ſe l'imagine. Quand je vois un géometre qui a de l'eſprit, je conclus qu'il en a plus qu'un autre; ſes calculs n'emportent que le ſuperflu, & le néceſſaire lui reſte toujours. Eſt-il étonnant que le cercle de nos idées ſe reſſerre proportionnellement à celui des objets qui nous occupent ſans ceſſe? Les géometres, j'en conviens, manient facilement la vérité; & ce ſeroit doublement leur faute, s'ils ne ſavoient pas la vraie méthode de l'expoſer, depuis que le célebre M. Clairaut a donné ſes *élémens de géométrie*; (car, bon dieu! avant cet excellent ouvrage, en quel déſordre, & quel chaos étoit cette ſcience!) Mais faites-les ſortir de leur petite ſphere; qu'ils ne parlent ni de phyſique, ni d'aſtronomie, qu'ils paſſent à de plus grands objets, qui n'ayent aucun rapport avec ceux qui dépendent des mathématiques, par exemple, à la métaphyſique, à la morale, à la phyſiologie, à la littérature: ſemblables à ces enfans qui croyoient toucher le ciel au bout de la plaine, ils trouveront le monde des idées bien grand. Que de problêmes, & de problêmes très-compoſés & très-difficiles! Quelle foule d'idées (ſans compter la peine que les géometres ne ſe donnent pas ordinairement d'être lettrés & érudits) & de connoiſſances diver-

ſes à embraſſer d'une vue générale, à raſſembler, à comparer ! Ceux qui faute de lumieres veulent des autorités pour juger, n'ont qu'à lire le diſcours que M. de Maupertuis prononça le jour qu'il fût reçu à l'académie françoiſe, & l'on verra ſi j'exagere le peu de mérite des géometres, & les talens néceſſaires pour réuſſir dans des ſciences d'une ſphere plus étendue. Je n'en appelle, comme on voit, qu'au ſuffrage d'un profond géometre, & pourtant homme de beaucoup d'eſprit, & qui plus eſt, vrai génie, ſi on l'eſt par les plus rares qualités qui le caractériſent, la vérité, la juſteſſe, la préciſion & la clarté. Qu'on me montre en Deſcartes des qualités auſſi eſſentielles au génie, & ſur-tout qu'on me les faſſe voir ailleurs qu'en géométrie, puiſqu'encore une fois le premier des géometres ſeroit peut-être le dernier des métaphyſiciens ; & l'illuſtre philoſophe dont je parle, en eſt lui-même une preuve trop ſenſible. Il parle des idées ſans ſavoir d'où, ni comment elles lui viennent, ſes deux premieres définitions ſur l'eſſence de l'ame & de la matiere, ſont deux erreurs, d'où découlent toutes les autres. Aſſurément dans ces *méditations métaphyſiques*, dont M. Deſlandres admire la profondeur, ou plutôt l'obſcurité, Deſcartes ne ſait ce qu'il cherche, ni où il veut aller ; il ne s'entend pas lui-même. Il admet des

idées innées ; il ne voit dans les corps qu'une force divine. Il montre ſon peu de jugement, ſoit en refuſant le ſentiment aux bêtes ; ſoit en formant un doute impraticable, inutile, puérile ; ſoit en adoptant le faux, comme le vrai ; en ne s'accordant pas ſouvent avec lui-même ; en s'écartant de ſa propre méthode ; en s'élevant par la vigueur déréglée de ſes eſprits, pour tomber d'autant plus, & n'en retirer que l'honneur de donner, comme le téméraire Icare, un nom immortel aux mers dans leſquelles il s'eſt noyé.

Je veux, & je l'ai inſinué moi-même, que les égaremens mêmes de Deſcartes ſoient ceux d'un grand-homme ; je veux que ſans lui nous n'euſſions point eu les Huyghens, les Boyles, les Mariotte, les Newton, les Muſſchenbroeck, les Sgraveſande, les Boerhaave, &c. qui ont enrichi la phyſique d'une prodigieuſe multitude d'expériences, & qu'en ce ſens il ſoit fort permis aux imaginations vives de ſe donner carriere. Mais, n'en déplaiſe à M. Privat de Moliere, grand partiſan des ſyſtêmes, en particulier de l'hypotheſe Cartéſienne, qu'eſt-ce que cela prouve en faveur des conjectures frivoles de Deſcartes ? Il a beau dire, des ſyſtêmes gratuits ne ſeront jamais que des châteaux en l'air, ſans utilité comme ſans fondement.

Que dirons-nous de cet enfant de l'imagination, de cet ingrat, qui déclamant contr'elle, peut bien

paſſer pour battre ſa mere, ou ſa propre nourrice ? Il a été plus habile à édifier, que Bayle ne l'étoit à détruire ; mais ce ſavant homme avoit le plus ſouvent l'eſprit juſte & prompt à éviter l'erreur : & Mallebranche n'a montré qu'un eſprit faux, incapable de ſaiſir la vérité ; l'imagination qui le domine, ne lui permet pas de parler des paſſions, ſans en montrer, ni d'expoſer les erreurs des ſens, ſans les exagérer. J'admire la magnificence de ſon ouvrage, il forme une chaîne nulle part interrompue ; mais l'erreur, l'illuſion, les rêves, les vertiges, le délire, en ſont les matériaux, & comme les guides qui le menent à l'immortalité. Son palais reſſemble à celui des fées, leurs mains ont apprêté les mêts qu'il nous ſert. Quon a bien raiſon de dire qu'il n'a recherché la vérité que dans le titre de ſon livre ! Il ne montre pas plus de ſagacité à la découvrir, que d'adreſſe à la faire connoître aux autres. Eſclave des préjugés, il adopte tout ; dupe d'un phantôme, ou d'une apparition, il réaliſe les chimeres qui lui paſſent par la tête. Les préjugés ont juſtement été comparés à ces faux amis qu'il faut abandonner, dès qu'on en a reconnu la perfidie. Eh ! qui la doit reconnoître, qui doit s'en garantir ſi ce n'eſt un philoſophe ?

Ce n'eſt pas tout : non-ſeulement il voit tout en dieu, excepté ſes extravagances & ſes folies ;

mais on a remarqué qu'il en fait un machiniſte ſi mal habile, que ſon ouvrage ne peut aller, ſi l'ouvrier ne le fait mouvoir ſans ceſſe, comme s'il avoit prétendu par cette idée Cartéſienne, faire trouver peu ſurprenant que dieu ſe fût repenti d'avoir fait l'homme.

Après cela, Mallebranche auroit-il prétendu au rang des génies, c'eſt-à-dire, de ces eſprits heureuſement faits pour connoître & expoſer clairement la vérité? Qu'il en eſt différent! Mais ſans doute on le prendra pour un eſprit céleſte, étheré, dont les ſpéculations s'étendent au-delà du douzieme ciel de Ptolomée; car des idées acquiſes par les ſens, que dis-je! les idées innées de Deſcartes ne lui ſuffiſent pas; il lui en faut de divines, puiſées dans le ſein de l'immenſité, dans l'infini: il lui faut un *monde ſpirituel*, *intelligible* (ou plutôt inintelligible) où ſe trouvent les *idées*, c'eſt-à-dire, les images, les repréſentations de tous les corps, au haſard d'en conclure que dieu eſt tout ce qu'on voit, & qu'on ne peut faire un pas, ſans le trouver dans ce vaſte univers, ſelon l'idée que Lucain exprime ainſi dans le neuvieme livre de ſa pharſale:

Jupiter eſt quodcumque vides, quòcumque moveris.

Le célebre Leibnitz raiſonne à perte de vue

ſur l'être & la ſubſtance ; il croit connoître l'eſſence de tous les corps. Sans lui, il eſt vrai, nous n'euſſions jamais deviné qu'il y eût des *monades* au monde, & que l'ame en fût une ; nous n'euſſions point connu ces fameux principes qui excluent toutes égalités dans la nature, & expliquent tous les phénomenes par une *raiſon*, plus *inutile*, que *ſuffiſante*. Wolf ſe préſente ici, comme un commentaire ſous ſon texte. Rendons la même juſtice à cet illuſtre diſciple, à ce commentateur, original juſqu'à donner ſon nom à la ſecte de ſon maître, qui s'accroit tous les jours ſous ſes auſpices. Le ſyſtême qu'il a embelli par la fécondité & la ſubtilité d'idées merveilleuſement ſuivies, eſt ſans-doute le plus ingénieux de tous. Jamais l'eſprit humain ne s'eſt ſi conſéquemment égaré : quelle intelligence, qu'elle ordre, quelle clarté préſident à tout l'ouvrage ! De ſi grands talens le font à juſte titre regarder comme un philoſophe très-ſupérieur à tous les autres, & à celui même qui a fourni le fond de la philoſophie Wolfienne. La chaîne de ſes principes eſt bien tiſſue, mais l'or dont elle paroît formée, mis au creuſet, ne paroît qu'un métal impoſteur. Eh ! faut-il donc tant d'art à enchâſſer l'erreur, pour mieux la multiplier ? Ne diroit-on pas, à les entendre, ces ambitieux métaphyſiciens, qu'ils auroient aſſiſté à la création du monde, ou au débrouillement du

chaos ? Cependant leurs premiers principes ne ſont que des ſuppoſitions hardies, où le génie a bien moins de part, qu'une préſomptueuſe imagination. Qu'on les appelle, ſi l'on veut, des grands génies, parce qu'ils ont recherché & ſe ſont vanté de connoître les premières cauſes ! Pour moi je crois que ceux qui les ont dédaignées, leur ſeront toujours préférables : & que le ſuccès des Locke, des Boerhaave, & de tous ces hommes ſages, qui ſe ſont bornés à l'examen des cauſes ſecondes, prouve bien que l'amour-propre eſt le ſeul qui n'en tire pas le même avantage, que des premieres.

§. V.

Du ſommeil & des rêves.

La cauſe prochaine du ſommeil paroît être l'affaiſſement des fibres nerveuſes qui partent de la ſubſtance corticale du cerveau. Cet affaiſſement peut être produit, non-ſeulement par l'augmentation du cours des liqueurs qui compriment la moëlle, & par la diminution de cette circulation, qui ne ſuffit pas pour diſtendre les nerfs, mais encore par la diſſipation, ou l'épuiſement des eſprits, & par la privation des cauſes irritantes, qui procure du repos & de la tranquillité, & enfin

par le tranſport d'humeurs épaiſſes & imméables dans le cerveau. Toutes les cauſes du ſommeil peuvent s'expliquer par cette premiere.

Dans le ſommeil parfait, l'ame ſenſitive eſt comme anéantie, parce que toutes les facultés de la veille qui lui donnoient des ſenſations, ſont entierement interceptées en cet état de compreſſion du cerveau.

Pendant le ſommeil imparfait, il n'y a qu'une partie de ces facultés, qui ſoit ſuſpendue, ou interrompue, & les ſenſations qu'elles produiſent, ſont incomplettes, ou toujours défectueuſes en quelque point. C'eſt par-là qu'on diſtingue les rêves qui réſultent de ces ſortes de ſenſations, d'avec celles qui affectent l'ame au réveil. Les connoiſſances que nous avons alors avec plus d'exactitude & de netteté, nous découvrent aſſez la nature des rêves, qui ſont formés par un chaos d'idées confuſes & imparfaites. Il eſt rare que l'ame apperçoive en rêvant quelque vérité fixe, qui lui faſſe reconnoître ſon erreur.

Nous avons en rêvant un ſentiment intérieur de nous-mêmes, & en même-tems un aſſez grand délire, pour croire voir, et pour voir en effet clairement une infinité de choſes hors de nous; nous agiſſons, ſoit que la volonté ait quelque part, ou non, à nos actions. Communément des objets qui nous ont le plus frappés dans le jour, nous appa-

roiſſent la nuit, & cela eſt également vrai des chiens & des animaux en général. Il ſuit delà que la cauſe immédiate des rêves eſt toute impreſſion forte, ou fréquente, ſur la poſition ſenſitive du cerveau, qui n'eſt point endormie, ou affaiſſée, & que les objets dont on eſt ſi vivement affecté, ſont viſiblement des yeux de l'imagination. On voit encore que le délire qui accompagne les inſomnies & les fievres, vient des mêmes cauſes, & que le rêve eſt une demi-veille, en ce qu'une portion du cerveau demeure libre & ouverte aux traces des eſprits, tandis que toutes les autres ſont tranquilles & fermées. Lorſqu'on parle en rêve, il faut de néceſſité que les muſcles du larinx, de la langue & de la reſpiration, obéiſſent à la volonté, & que par conſéquent la région du *ſenſorium*, d'où partent les nerfs qui vont ſe rendre à ces muſcles, ſoit libre & ouverte, & que ces nerfs même ſoient remplis d'eſprits. Dans les pollutions nocturnes, les muſcles releveurs & accélérateurs agiſſent beaucoup plus fortement, que ſi on étoit éveillé; ils reçoivent conſéquemment une quantité d'eſprits beaucoup plus conſidérable: car quel homme ſans toucher, & peut-être même en touchant une belle femme, pourroit répandre la liqueur de l'accouplement, autant de fois que cela arrive en rêve à des gens ſages, vigoureux on échauffés? Les hommes & les animaux geſticulent, ſautent, treſſaillent,

ſe plaignent; les écoliers récitent leurs leçons; les prédicateurs déclament leurs ſermons, &c. Les mouvemens du corps répondent à ceux qui ſe paſſent dans le cerveau.

Il eſt facile d'expliquer à préſent les mouvemens de ceux qu'on appelle *ſomnambules* ou *noctambules*, parce qu'ils ſe promenent en dormant. Pluſieurs auteurs racontent des hiſtoires curieuſes à ce ſujet; ils ont vu faire les chûtes les plus terribles, & ſouvent ſans danger.

Il ſuit de ce qui a été dit touchant les rêves, que les ſomnambules dorment à la vérité parfaitement dans certaines parties du cerveau, tandis qu'ils ſont éveillés dans d'autres, à la faveur deſquelles le ſang & les eſprits, qui profitent des paſſages ouverts, coulent aux organes du mouvement. Notre admiration diminuera encore plus, en conſidérant les degrés ſucceſſifs, qui des plus petites actions faites en dormant, conduiſent aux plus grandes & aux plus compoſées, toutes les fois qu'une idée s'offre à l'ame avec aſſez de force pour la convaincre de la préſence réelle du phantôme que l'imagination lui préſente: & alors il ſe forme dans le corps des mouvemens qui répondent à la volonté que cette idée fait naître. Mais pour ce qui eſt de l'adreſſe & des précautions que prennent les ſomnambules, avons-nous plus de facilité qu'eux, à éviter mille dangers, lorſque

nous marchons la nuit dans des lieux inconnus ? La topographie du lieu ſe peint dans le cerveau du noctambule, il connoît le lieu qu'il parcourt ; & le ſiege de cette peinture eſt chez lui néceſſairement auſſi mobile, auſſi libre, auſſi clair, que dans ceux qui veillent.

§. VI.

Concluſion ſur l'être ſenſitif.

Il y a beaucoup d'autres choſes, qui concernent nos connoiſſances, & qui n'intéreſſent pas peu notre curioſité ; mais elles ſont au-deſſus de notre portée : nous ignorons quelles qualités doit acquérir le principe matériel ſenſitif, pour avoir la faculté immédiate de ſentir ; nous ne ſavons pas ſi ce principe poſſede cette puiſſance dans toute ſa perfection, dès le premier inſtant qu'il habite un corps animé. Il peut bien avoir des ſenſations plus imparfaites, plus confuſes, ou moins diſtinctes ; mais ces défauts ne peuvent-ils pas venir des autres organes corporels qui lui fourniſſent ces ſenſations ? Cette poſſibilité eſt du moins facile à établir, puiſqu'elles lui ſont toutes retranchées par l'interception du cours des eſprits durant le ſommeil, & que ce même principe ſenſitif, dans

un ſommeil léger, ou imparfait, n'a que des ſenſations incomplettes, quoique par lui-même il ſoit immédiatement prêt à les recevoir complettes & diſtinctes. Je ne demande pas ce que devient ce principe à la mort, s'il conſerve cette immédiate faculté de ſentir, et ſi dans ce cas d'autres cauſes que les organes qui agiſſent ſur lui durant la vie, peuvent lui donner des ſenſations qui le rendent heureux ou malheureux. Je ne demande pas, « ſi » cette partie, dégagée de ſes liens, & conſervant » ſon eſſence, reſte errante, toujours prête à re- » produire un animal nouveau, ou à reparoître » revêtue d'un nouveau corps, après avoir été » diſſipée dans l'air, ou dans l'eau, cachée dans » les feuilles des plantes, ou dans la chair des » animaux, elle ſe retrouveroit dans la ſemence » de l'animal qu'elle devroit reproduire? « Je m'in- » quiete peu, » ſi l'ame capable d'animer de nou- » veaux corps, ne pourroit pas reproduire toutes » les eſpeces poſſibles par la ſeule diverſité des » combinaiſons. » (1) Ces queſtions ſont d'une nature à reſter éternellement indéciſes. Il faut avouer que nous n'avons ſur-tout cela aucune lumiere, parce qu'on ne ſait rien au-delà de ce que nous apprennent les ſenſations, qui nous abandon-

(1) *Venus phyſique.*

nent

nent ici ; & par conſéquent on ne doit pas ſe permettre de former là-deſſus aucune ſorte de conjecture. Un homme d'eſprit propoſe des problêmes, le ſot & l'ignorant décident ; mais la difficulté reſte toujours pour le philoſophe. Soumettons-nous donc à l'ignorance, & laiſſons murmurer notre vanité. Ce qui me paroît aſſez vrai, & conforme aux principes établis ci-devant, c'eſt que les animaux perdent en mourant leur puiſſance immédiate de ſentir, & que par conſéquent l'ame ſenſitive eſt véritablement anéantie avec eux. Elle n'exiſtoit que par des modifications qui ne ſont plus.

CHAPITRE XIII.

Des facultés intellectuelles, ou de l'ame raiſonnable.

LES facultés propres à l'ame raiſonnable, ſont les perceptions intellectuelles, la liberté, l'attention, la réflexion, l'ordre ou l'arrangement des idées, l'examen & le jugement,

§. I.

Des perceptions.

Les perceptions ſont les rapports que l'ame découvre dans les ſenſations qui l'affectent. Les ſenſations produiſent des rapports qui ſont purement ſenſibles, & d'autres qu'on ne découvre que par un examen ſérieux. Lorſque nous entendons quelque bruit, nous ſommes frappés de trois choſes, 1°. du bruit, qui eſt la ſenſation : 2°. de la diſtance de nous à la cauſe qui fait le bruit, laquelle eſt diſtincte de la ſenſation du bruit, quoiqu'elle n'en ſoit pourtant qu'une dépendance, relative à la maniere dont ce ſon nous affecte; & qu'elle ne ſoit par conſéquent qu'une ſimple perception, mais une perception ſenſible, parce que c'eſt le ſimple

ſentiment qui nous la donne : 3°. de la maniere dont la cauſe produit le bruit, en ébranlant l'air qui vient frapper nos oreilles. Mais cette connoiſſance ne peut s'acquérir que par les recherches de l'eſprit ; & ce ſont les connoiſſances de ce dernier genre, qu'on appelle *perceptions intellectuelles*, parce que la ſimple ſenſation ne peut nous les donner par elle-même, & qu'il faut, pour les avoir, ſe replier ſur elle, & l'examiner.

Ces perceptions ne ſe découvrent donc qu'à l'aide des ſenſations attentivement recherchées ; car lorſque je vois un quarré, je n'y apperçois rien au premier coup d'œil que ce qui frappe les animaux même ; tandis qu'un géometre qui applique tout ſon génie à découvrir les propriétés de cette figure, reçoit de l'impreſſion que ce quarré fait ſur ſes ſens une infinité de perceptions intellectuelles, qui échappent pour toujours à ceux qui, bornés à la ſenſation de l'objet, ne voyent pas plus loin que leurs yeux. Concluons donc que cette opération de l'ame, ſi déliée, ſi métaphyſique, ſi rare dans la plupart des têtes, n'a d'autre ſource que la faculté de ſentir, mais de ſentir en philoſophe, ou d'une maniere plus attentive & plus étudiée.

comme on l'a dit, une comparée au nombre des attributs eſſentiels de l'être ſenſitif, & en général de la totalité des corps.

Mais ne paſſons pas ſi légerement ſur l'attention. Les idées qui ſont du reſſort des ſciences ſont compoſées. Les notions particulieres qui forment ces idées, ſont détruites par les ſons d'autres idées qui le rétabliſſent ſucceſſivement. C'eſt ainſi que s'affoiblit & diſparoit peu-à-peu l'idée que nous voulons retourner de tous les côtés, dont nous voulons envisager toutes les faces, & graver toutes les parties dans la mémoire. Pour la retenir, qu'y a-t-il donc à faire, ſi ce n'eſt d'empêcher cette ſucceſſion rapide d'idées toujours nouvelles, dont le nombre accable ou diſtrait l'ame, juſqu'à lui interdire la faculté de penſer. Il s'agit donc ici de mettre comme une eſpece de frein, qui retienne l'imagination, de conſerver ce même état du *ſenſorium commune*, procuré par l'idée qu'on veut ſaiſir & examiner ; il faut détourner entierement l'action de tous les autres objets, pour ne conſerver que la ſeule impreſſion du premier objet qui l'a frappée, & en concevoir une idée diſtincte, claire, vive, & de longue durée; il faut que toutes les facultés de l'ame, tendues & clairvoyantes vers un ſeul point, c'eſt-à-dire, vers la penſée favorite à laquelle on s'attache, ſoient aveugles partout ailleurs ; il faut que l'eſprit aſſoupiſſe lui-même

ce tumulte qui ſe paſſe en nous-même malgré nous ; enfin, il faut que l'attention de l'ame ſoit bandée en quelque ſorte ſur une ſeule perception, que l'ame y penſe avec complaiſance, avec force, comme pour conſerver un bien qui lui eſt cher. En effet, ſi la cauſe de l'idée dont on s'occupé, ne l'emporte de quelque degré de force, ſur toutes les autres idées, elles entreront de dehors dans le cerveau ; & il s'en formera même au-dedans, indépendamment de celles-là, qui feront des traces nuiſibles à nos recherches, juſqu'à les déconcerter & les mettre en déroute. L'attention eſt la clef qui peut ouvrir, pour ainſi dire, la ſeule partie de la moëlle du cerveau, où loge l'idée qu'on veut ſe repréſenter à ſoi-même. Alors ſi les fibres du cerveau extrêmement tendues, ont mis une barriere qui ôte tout commerce entre l'objet choiſi, & toutes les idées indiſcrettes qui s'empreſſent à le troubler, il en réſulte la plus claire, la plus lumineuſe perception qui ſoit poſſible.

Nous ne penſons qu'à une ſeule choſe à la fois dans le même temps : une autre idée ſuccede à la premiere, avec une vîteſſe qu'on ne peut définir, mais qui cependant paroît être différente en divers ſujets. La nouvelle idée qui ſe préſente à l'ame, en eſt apperçue, ſi elle ſuccede, lorſque la premiere a diſparu ; autrement l'ame ne la diſtingue point. Toutes nos penſées s'expriment par des

mots, & l'eſprit ne penſe pas plus deux choſes à la fois, que la langue ne prononce deux mots. D'où vient donc la vivacité de ceux qui réſolvent ſi vîte les problêmes les plus compoſés & les plus difficiles ? De la facilité avec laquelle leur mémoire retient comme vraie, la propoſition la plus proche de celle qui expoſe le problême. Ainſi tandis qu'ils penſent à l'onzieme propoſition, par exemple, ils ne s'inquietent plus de la vérité de la dixieme ; & ils regardent comme des axiomes, toutes les choſes précédentes, démontrées auparavant, & dont ils ont un recueil clair dans la tête. C'eſt ainſi qu'un grand Médecin voit d'un coup d'œil toutes les cauſes de la maladie, & ce qu'il faut faire pour les combattre.

Il ne nous reſte plus qu'à traiter de la réflexion, de la méditation, & du jugement.

§. III.

De la réflexion, &c.

La réflexion eſt une faculté de l'ame qui rappelle & raſſemble toutes les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires pour découvrir les vérités qu'elle cherche, ou dont elle a beſoin pour délibérer, ou apprécier les motifs qui doivent la déterminer à agir, ou à ne pas agir. L'ame eſt conduite dans

cette recherche par la liaiſon que les idées ont entr'elles, & qui lui fourniſſent en quelque maniere le fil qui doit la guider, pour qu'elle puiſſe ſe ſouvenir des connoiſſances qu'elle veut raſſembler, à deſſein de les examiner enſuite, & de ſe décider: en ſorte que l'idée dont elle eſt actuellement affectée, la ſenſation qui l'occupe au moment préſent, la mene peu-à-peu, inſenſiblement, & comme par la main, à tous les autres qui y ont quelque rapport. D'une connoiſſance générale, elle paſſe ainſi facilement aux eſpeces, elle deſcend juſqu'aux particularités, de même qu'elle peut être conduite par les effets à la cauſe, de cette cauſe aux propriétés, & des propriétés à l'être. Ainſi c'eſt toujours par l'attention qu'elle apporte à ſes ſenſations, que celles dont elle eſt actuellement occupée, la conduiſent à d'autres, par la liaiſon que toutes nos idées ont entr'elles. Tel eſt le fil que la nature prête à l'ame pour la conduire dans le labyrinthe de ſes penſées, & lui faire déméler le chaos de matiere & d'idées, où elle eſt plongée.

§. IV.

De l'arrangement des idées.

Avant de définir la méditation, je dirai un mot ſur l'arrangement des idées. Comme elles ont

entr'elles divers rapports, l'ame n'eſt pas toujours conduite par la plus courte voie dans ſes recherches. Cependant lorſqu'elle eſt parvenue, quoique par des chemins détournés, à ſe rappeler les connoiſſances qu'elle vouloit raſſembler, elle apperçoit entr'elles des rapports qui peuvent la conduire par des ſentiers plus lumineux & plus courts. Elle ſe fixe à cette ſuite de rapports, pour retrouver & examiner ces connoiſſances avec plus d'ordre & de facilité.

Nous voilà donc encore fort en droit d'inférer que l'ame raiſonnable n'agit que comme ſenſitive, même lorſqu'elle réfléchit & travaille à arranger ſes idées.

§. V.

De la méditation, ou de l'examen.

Lorſque l'ame eſt déterminée à faire quelques recherches, qu'elle a recueilli les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires, qu'elle les a arrangées & miſes en revue avec ordre, vis-à-vis d'elle-même, elle s'applique ſérieuſement à les contempler avec cet œil fixe qui ne perd pas de vue ſon objet, pour y découvrir toutes les perceptions qui échappent, lorſqu'on n'en a que des ſenſations paſſageres; & c'eſt cet examen qui met l'ame en état de juger, ou

de s'assurer des vérités qu'elle poursuit, ou bien de sentir le poids des motifs qui la doivent décider sur le parti qu'elle doit prendre.

Il est inutile d'observer que cette opération de l'ame dépend aussi entierement de la faculté sensitive, parce qu'examiner, n'est autre chose que sentir plus exactement & plus distinctement, pour découvrir dans les sensations, les perceptions qui ont pu légerement glisser sur l'ame, faute d'y avoir fait assez d'attention, toutes les autres fois que nous en avons été affectés.

§. VI.

Du jugement.

La plupart des hommes jugent de tout, & ce qui revient au même, en jugent mal. Est-ce faute d'idées simples, qui sont toutes des notions seules, isolées ? Non; personne ne confond l'idée du bleu, avec celle du rouge; mais on se trompe dans les idées composées, dont l'essence dépend de l'union de plusieurs idées simples. On n'attend pas à avoir acquis la perception de toutes les notions qui entrent dans deux idées composées; il faut pour cela de la patience & de la modestie; attributs, qui font trop rougir l'orgueil & la paresse de l'homme.

Mais ſi la notion de l'idée A, convient avec celle de l'idée B, je juge ſouvent qu'A & B ſont les mêmes, faute de faire attention que la premiere notion n'eſt qu'une partie de l'idée dans laquelle ſont renfermées d'autres notions, qui répugnent à cette concluſion. La volonté même nous trompe beaucoup. Nous avons lié deux idées, par ſentiment d'amour, ou de haine; nous les uniſſons, quoiqu'elles ſoient très-différentes, & nous jugeons des idées propoſées, non par elles-mêmes, mais par ces idées avec leſquelles nous les avons liées, & qui ne ſont pas des notions *componentes* de l'idée qu'il falloit juger, mais des notions tout-à-fait étrangeres & accidentelles à cette même idée. On excuſe l'un, & on condamne l'autre, ſuivant le ſentiment dont on eſt affecté. On eſt encore trompé par ce vice de la volonté & de l'aſſociation des idées, quand, avant de juger, on ſouhaite que quelqu'idée s'accorde, ou ne s'accorde pas avec une autre; d'où naît ce goût pour telle ſecte, ou pour telle hypotheſe, avec lequel on ne viendra jamais à bout de connoître la vérité.

Comme le jugement eſt la combinaiſon des idées, le raiſonnement eſt la comparaiſon des jugemens. Pour qu'il ſoit juſte, il faut avoir deux idées claires, ou une perception exacte de deux choſes; il faut auſſi bien voir la troiſieme idée qu'on leur compare, & que l'évidence nous force

de déduire affirmativement, ou négativement, de la convenance, ou de la diſconvenance de ces idées. Cela ſe fait dans un clin-d'œil, quand on voit clair, c'eſt-à-dire, quand on a de la pénétration, du diſcernement, & de la mémoire.

Les ſots raiſonnent mal, ils ont ſi peu de mémoire, qu'ils ne ſe ſouviennent pas de l'idée qu'ils viennent d'appercevoir; ou s'ils ont pu juger de la ſimilitude de leurs idées, ils ont déja perdu de vue ce jugement, lorſqu'il s'agit d'en inférer une troiſieme idée, qui ſoit la juſte conſéquence des deux autres. Les fous parlent ſans liaiſon dans leurs idées, ils rêvent, à proprement parler. En ce ſens les ſots ſont des eſpeces de fous. Ils ne ſe rendent pas juſtice de croire *n'être qu'ignorans*; car ils n'ont leur eſprit qu'en amour-propre, dédommagement bien entendu de la part de la nature.

Il s'enſuit de notre théorie, que lorſque l'ame apperçoit diſtinctement & clairement un objet, elle eſt forcée par l'évidence même des ſenſations, de conſentir aux vérités qui la frappent ſi vivement: & c'eſt à cet acquieſcement paſſif, que nous avons donné le nom de jugement. Je dis *paſſif*, pour faire voir qu'il ne part pas de l'action de la volonté, comme le dit Deſcartes. Lorſque l'ame découvre avec la même lumiere les avantages qui prévalent

dans les motifs qui doivent nous décider à agir, ou à ne pas agir, il eſt clair que cette déciſion n'eſt encore qu'un jugement de la même nature que celui qu'elle fait lorſqu'elle cede à la vérité par l'évidence qui accompagne ſes ſenſations.

Nous ne connoiſſons point ce qui ſe paſſe dans le corps humain, pour que l'ame exerce ſa faculté de juger, de raiſonner, d'appercevoir, de ſentir, &c. Le cerveau change ſans ceſſe d'état, les eſprits y font toujours de nouvelles traces, qui donnent néceſſairement de nouvelles idées, & font naître dans l'ame une ſucceſſion continuelle & rapide de diverſes opérations. Pour n'avoir point d'idées, il faut que les canaux, où coulent ces eſprits, ſoient entierement bouchés par la preſſion d'un ſommeil très-profond. Les fibres du cerveau ſe relevent-elles de leur affaiſſement? Les eſprits enfilent les chemins ouverts, & les idées qui ſont inſéparables des eſprits, marchent & galopent avec eux. *Toutes les penſées*, comme l'obſerve judicieuſement Crouſaz, *naiſſent les unes des autres*; *la penſée* (ou plutôt l'ame dont la penſée n'eſt qu'un accident) *ſe varie & paſſe par différens états*; *& ſuivant la variété de ſes états & de ſes manieres d'être, ou de penſer, elle parvient à la connoiſſance, tantôt d'une choſe, tantôt d'une autre. Elle ſe ſent elle-même, elle eſt à elle-même ſon objet immédiat*; *& en ſe ſentant*

ainſi, elle ſe repréſente des choſes différentes de ſoi. Que ceux qui croient que les idées diffèrent de la penſée; que l'ame a, comme la vue, ſes yeux & ſes objets, & qu'en un mot toutes les diverſes contemplations de l'ame ne ſont pas diverſes manieres de ſe ſentir elle-même, répondent à cette ſage réflexion.

CHAPITRE XIV.

Que la foi ſeule peut fixer notre croyance ſur la nature de l'ame raiſonnable.

IL eſt démontré que l'ame raiſonnable a des fonctions beaucoup plus étendues que l'ame ſenſitive, bornée aux connoiſſances qu'elle peut acquérir dans les bêtes, où elle eſt uniquement réduite aux ſenſations & aux perceptions ſenſibles, & aux déterminations machinales, c'eſt-à-dire, ſans délibération qui en réſultent. L'ame raiſonnable peut en effet s'élever juſqu'aux perceptions, ou aux idées intellectuelles, quoiqu'elle jouiſſe peu de cette noble prérogative dans la plupart des hommes. Peu, (c'eſt un aveu que la vérité ne m'arrache pas ſans douleur) peu ſortent de la ſphere du monde ſenſible, parce qu'ils y trouvent tous les biens, tous les plaiſirs du corps, & qu'ils ne ſentent pas l'avantage des plaiſirs philoſophiques, du bonheur même qu'on goûte tant qu'on s'attache à la recherche de la vérité, car l'étude fait plus que la *piété*; non-ſeulement elle *préſerve de l'ennui*, mais elle procure ſouvent cette eſpece de volupté, ou plutôt de ſatisfaction intérieure, que j'ai appelée ſenſations d'eſprit, leſquelles ſans doute ſont fort du goût de l'amour-propre.

Après

Après cela, eſt-il donc ſurprenant que le monde abſtrait, intellectuel, où il n'eſt pas permis d'avoir un ſentiment, qu'il ne ſoit examiné par les plus rigoureux cenſeurs, eſt-il ſurprenant, dis-je, que ce monde ſoit preſque auſſi déſert, auſſi abandonné, que celui de l'illuſtre fondateur de la ſecte Carteſienne, puiſqu'il n'eſt habité que par un petit nombre de ſages, c'eſt-à-dire, d'hommes qui penſent (car c'eſt-là la vraie ſageſſe, le reſte eſt préjugés)? Eh! qu'eſt-ce que penſer, ſi ce n'eſt paſſer ſa vie à cultiver une terre ingrate, qui ne produit qu'à force de ſoins & de culture? En effet, ſur cent perſonnes, y en a-t-il deux pour qui l'étude & la réflexion ayent des charmes? Sous quel aſpect le monde intellectuel, dont je parle, ſe montre-t-il aux autres hommes, qui connoiſſent tous les avantages de leurs ſens, excepté le principal, qui eſt l'eſprit? On n'aura pas de peine à croire qu'il ne leur paroît dans le lointain qu'un pays idéal, dont les fruits ſont purement imaginaires.

C'eſt en conſéquence de cette ſupériorité de l'ame humaine, ſur celle des animaux, que les anciens l'ont appelée ame raiſonnable. Mais ils ont été fort attentifs à rechercher, ſi ces facultés ne venoient pas de celles du corps, qui ſont encore plus excellentes dans l'homme. Ils ont d'abord remarqué que tous les hommes n'avoient pas, à

beaucoup près, le même degré, la même étendue d'intelligence ; & en cherchant la raiſon de cette différence, ils ont cru qu'elle ne pouvoit dépendre que de l'organiſation corporelle, plus parfaite dans les uns que dans les autres, & non de la nature même de l'ame. Des obſervations fort ſimples les ont confirmés dans leur opinion. Ils ont vu que les cauſes qui peuvent produire du dérangement dans les organes, troublent, alterent l'eſprit, & peuvent rendre imbécille l'homme du monde qui a le plus d'intelligence & de ſagacité.

Delà ils ont conclu aſſez clairement, que la perfection de l'eſprit conſiſte dans l'excellence des facultés organiques du corps humain : & ſi leurs preuves n'ont pas été juſqu'ici ſolidement réfutées, c'eſt qu'elles portent ſur des faits; & à quoi ſervent en effet, tous les raiſonnemens, contre des expériences inconteſtables & des obſervations journalieres ?

Il faut cependant ſavoir que quelques-uns ont regardé notre ame, non-ſeulement comme une *ſubſtance ſpirituelle*, parce que chez eux cette expreſſion ne ſignifioit qu'une matiere déliée, active, & d'une ſubtilité imperceptible; mais même comme immatérielle, parce qu'ils diſtinguoient dans la ſubſtance des corps, comme on l'a tant de fois répété, la partie nue, c'eſt-à-dire, celle qu'ils regardoient ſimplement comme mobile, & à laquelle

ils ne donnoient que le nom de matiere, d'avec les formes actives & ſenſitives de ces ſubſtances. Ainſi l'ame n'étoit autrefois décorée des épithetes de *ſpirituelle* & d'*immatérielle*, que parce qu'on la regardoit comme la forme, ou la faculté active & ſenſitive parfaitement développée, & même élevée au plus haut point de pénétration dans l'homme. On connoît par ce que je viens de dire la véritable origine de la métaphyſique, juſtement dégradée de ſa chimérique nobleſſe.

Pluſieurs ont voulu ſe ſignaler, en ſoutenant que l'ame raiſonnable & l'ame ſenſitive formoient deux ames d'une nature réellement diſtincte, & qu'il falloit bien ſe donner de garde de confondre enſemble. Mais comme il eſt prouvé que l'ame ne peut juger que ſur les ſenſations qu'elle a; l'idée de ces philoſophes a paru impliquer une contradiction manifeſte, qui a révolté tous les eſprits droits & exempts de préjugés. Auſſi avons-nous ſouvent fait obſerver que toutes les opérations de l'ame ſont totalement arrêtées lorſque ſon ſentiment eſt ſuſpendu, comme dans toutes les maladies du cerveau, qui bouchent & détruiſent toutes les communications d'idées entre ce viſcere & les organes ſenſitifs; de ſorte que plus on examine toutes les facultés intellectuelles en elles-mêmes, plus on demeure fermement convaincu qu'elles ſont toutes renfermées dans la faculté de ſentir, dont elles

dépendent ſi eſſentiellement, que ſans elle, l'ame ne feroit jamais aucune de ſes fonctions.

Enfin quelques philoſophes ont penſé que l'ame n'eſt ni matiere, ni corps, parce que conſidérant la matiere par abſtraction, ils l'enviſageoient douée ſeulement de propriétés paſſives & mécaniques; & ils ne regardoient auſſi le corps que comme revêtu de toutes les formes ſenſibles, dont ces mêmes propriétés peuvent rendre la matiere ſuſceptible. Or, comme ce ſont les philoſophes qui ont fixé la ſignification des termes, & que la foi, pour ſe faire entendre aux hommes, a dû ſe ſervir néceſſairement du langage même des hommes; delà vient que c'eſt peut-être en ce ſens dont on a abuſé, que la foi a diſtingué l'ame, & de la matiere, & du corps qu'elle habite: & ſur ce que les anciens métaphyſiciens avoient prouvé que l'ame eſt une ſubſtance active & ſenſible, & que toute ſubſtance eſt par ſoi-même impériſſable, delà ne ſemble-t-il pas naturel que la foi ait prononcé en conſéquence que l'ame étoit immortelle?

Voilà comme on peut accorder, ſelon moi, la révélation & la philoſophie, quoique celle-ci finiſſe où l'autre commence. C'eſt aux ſeules lumieres de la foi à fixer nos idées ſur l'inexplicable origine du mal; c'eſt à elle à nous développer le juſte & l'injuſte, à nous faire connoître la nature de la liberté, & tous les ſecours ſurnaturels qui en

dirigent l'exercice : enfin puiſque les théologiens ont une ame ſi ſupérieure à celle des philoſophes, qu'ils nous diſent & nous faſſent imaginer, s'ils peuvent, ce qu'ils conçoivent ſi bien, l'eſſence de l'ame, & ſon état après la mort. Car non-ſeulement la ſaine & raiſonnable philoſophie avoue franchement qu'elle ne connoît pas cet être incomparable qu'on décore du beau nom d'ame, & d'attributs divins, & que c'eſt le corps qui lui paroît penſer (1); mais elle a toujours blâmé les philoſophes qui ont oſé affirmer quelque choſe de poſitif ſur l'eſſence de l'ame, ſemblable en cela à ces ſages académies (2), qui n'admettant que des faits en phyſique, n'adoptent ni les ſyſtêmes, ni les raiſonnemens des membres qui les compoſent.

J'avoue encore une fois qne j'ai beau concevoir dans la matiere les parties les plus déliées, les plus ſubtiles, & en un mot la plus parfaite organiſation, je n'en conçois pas mieux que la matiere puiſſe penſer. Mais, 1°. la matiere ſe meut d'elle-même ?

(1) *Je ſuis corps & je penſe.* (*Volt.* lett. phil. *ſur l'ame.*) Voyez comme il ſe moque agréablement du raiſonnement qu'on fait dans les écoles pour prouver que la matiere (qu'on ne connoît pas) ne peut penſer.

(2) Voyez la préface que M. de *Fontenelle* a miſe à la tête des *mémoires de l'académie des ſciences.*

je demande à ces philoſophes, qui ſemblent avoir aſſiſté à la création, qu'ils m'expliquent ce mouvement, s'ils le conçoivent. 2°. Voilà un corps organiſé : que de ſentimens s'impriment dans ce corps, & qu'il eſt difficile d'appercevoir la cauſe qui les produit ! 3°. Eſt-il plus aiſé de ſe faire une idée d'une ſubſtance qui n'étant pas matiere, ne ſeroit à la portée ni de la nature, ni de l'art ; qu'on ne pourroit rendre ſenſible par aucuns moyens ; d'une ſubſtance qui ne ſe connoît pas elle-même, qui apprend & oublie à penſer dans les différens âges de la vie ?

Si l'on me permet de parcourir ces âges un moment, nous voyons que les enfans ſont des eſpeces d'oiſeaux, qui n'apprennent que peu de mots & d'idées à la fois, parce qu'ils ont le cerveau mou. Le jugement marche à pas lents derriere la mémoire ; il faut bien que les idées ſoient faites & gravées dans le cerveau, avant que de pouvoir les arranger & les combiner. On raiſonne, on a de l'eſprit ; il s'accroît par le commerce de ceux qui en ont, il s'embellit par la communication des idées, ou des connoiſſances d'autrui. L'adoleſcence eſt-elle paſſée ? Les langues & les ſciences s'apprennent difficilement, parce que les fibres peu flexibles n'ont plus la même capacité de recevoir promptement, & de conſerver les idées acquiſes. Le vieillard, *laudator temporis acti*, eſt eſclave des préjugés qui ſe ſont endurcis

avec lui. Les vaiſſeaux rapprochent leurs parois vides, ou font corps avec la liqueur deſſéchée; tout juſqu'au cœur & au cerveau s'oſſifie avec le temps; les eſprits ſe filtrent à peine dans le cerveau & dans le cervelet, les ventricules du cœur n'ont plus qu'un foible coup de piſton; défaut de ſang & de mouvement, défaut de parens & d'amis, qu'on ne connoît plus, défaut de ſoi-même, qu'on ignore. Tel eſt l'âge décrépit, la nouvelle enfance, la ſeconde végétation de l'homme, qui finit comme il a commencé. Faut-il pour cela être miſantrope & mépriſer la vie? Non, ſi on a du plaiſir à ſentir, il n'eſt point de plus grand bien que la vie; ſi on a ſu en jouir, quoiqu'on en diſe, quoique chantent nos poëtes, (1) c'étoit la *peine de naître*, de vivre & de mourir.

Vous avez vu que la faculté ſenſitive exécute ſeule toutes les facultés intellectuelles; qu'elle fait tout chez l'homme, comme chez les animaux; que par elle enfin tout s'explique. Pourquoi donc demander à un être imaginaire plus diſtingué, les raiſons de votre ſupériorité ſur tout ce qui reſpire? Quel beſoin vous faites-vous d'une ſubſtance d'une plus haute origine? Eſt-ce qu'il eſt trop humiliant par votre amour-propre, d'avoir tant d'eſprit,

(1) Rouſſeau. *Miroir de la vie.*

» ſur l'ame, ſur la bonté, ou la malice morale des » actions. Il ne parut pas avoir pouſſé ſes penſées » juſques-là. Quoiqu'il fût né de parens catho- » liques, qu'il aſſiſtât à la meſſe, qu'il fût inſtruit » à faire le ſigne de la croix, & à ſe mettre à » genoux dans la contenance d'un homme qui prie, » il n'avoit jamais joint à cela aucune intention, » ni compris celles que les autres y joignoient : » il ne ſavoit pas bien diſtinctement ce que c'étoit » que la mort, & n'y penſoit jamais. Il menoit » une vie purement animale, toute occupée des » objets ſenſibles & préſens, & du peu d'idées » qu'il recevoit par les yeux. Il ne tiroit pas même » de la comparaiſon de ces idées, tout ce qui » ſemble qu'il auroit pu en tirer. Ce n'eſt pas qu'il » n'eût naturellement de l'eſprit, (1) mais l'eſprit » d'un homme privé du commerce des autres, eſt » ſi peu cultivé, ſi peu exercé, qu'il ne penſoit » qu'autant qu'il étoit indiſpenſablement forcé par » les objets extérieurs. Le plus grand (2) fond » des idees des hommes eſt dans leur commerce « réciproque ».

---

(1) Ou plutôt la faculté d'en avoir.

(2) Tout le fond. M. de F... l'affirme ſans y penſer, lorſqu'il dit que ce ſourd *n'avoit que les idées qu'il recevoit par les yeux*, car il s'enſuit qu'aveugle, il eû été ſans idées.

Cette hiſtoire connue de toute la ville de Chartres, ſe trouve dans celle de l'académie des ſciences (1).

HISTOIRE II.

D'un homme ſans idées morales.

DEPUIS plus de quinze ans il y a à l'hôtel de Conti un tourneur de broche, qui n'ayant rien de ſourd, ſi ce n'eſt l'eſprit, répond qu'il a été au potager, lorſqu'on lui demande s'il a été à la meſſe. Il n'a aucune idée acquiſe de la divinité, & lorſqu'on veut ſavoir de lui s'il croit en dieu, le coquin dit que non, & qu'il n'y en a point. Ce fait paſſe dans cet hôtel pour le *duplicata* de celui de Chartres, auquel pour cette raiſon je l'ai joint.

HISTOIRE III.

De l'aveugle de Cheſelden.

POUR voir, il faut que les yeux ſoient, pour ainſi dire, à l'uniſſon des objets. Mais ſi les parties internes de cet admirable organe n'ont pas leur poſition naturelle, on ne voit que fort confuſé-

(3) 1703. p. 1. *de l'hiſt.*

ment. M. de Voltaire, *élémens de la philoſophie de Newton, chap. 6.* rapporte que l'aveugle-né, âgé de 14 ans, auquel Cheſelden abattit la cataracte, ne vit immédiatement après cette opération, qu'une lumiere colorée, ſans qu'il pût *diſtinguer un globe d'un cube*, & qu'il n'eut aucune idée d'étendue, de diſtance, de figure, &c. Je crois, 1°. que faute d'une juſte poſition dans les parties de l'œil, la viſion devoit ſe faire mal ; (pour qu'elle ſe rétabliſſe, il faut que le criſtallin détrôné ait eu le temps de ſe fondre, car il n'eſt pas néceſſaire à la vue.) 2°. S'il voit de la lumiere & des couleurs, il voit par conſéquent de l'étendue. 3°. Les aveugles ont le tact fin, un ſens profite toujours du défaut d'un autre ſens : les houppes nerveuſes, non perpendiculaires, comme par-tout le corps, mais paralleles & longitudinalement étendues juſqu'à la pointe des doigts, comme pour mieux examiner un objet, ces houppes, dis-je, qui ſont l'organe du tact, ont un ſentiment exquis dans les aveugles, qui par conſéquent acquierent facilement par le toucher les idées des figures, des diſtances, &c. Or un globe attentivement conſidéré par le toucher, clairement imaginé & conçu, n'a qu'à ſe montrer aux yeux ouverts ; il ſera conforme à l'image ou à l'idée gravée dans le cerveau ; & conſéquemment il ne ſera pas poſſible à l'ame de ne pas diſtinguer cette

figure de toute autre, ſi l'organe dioptrique a l'arrangement interne néceſſaire à la viſion. C'eſt ainſi qu'il eſt auſſi impoſſible aux doigts d'un très-habile anatomiſte de ne pas reconnoître les yeux fermés, tous les os du corps humain, de les emboîter enſemble, & d'en faire un ſquelette, qu'à un parfait muſicien de ne pas reſſerrer ſa glotte, au point précis pour prendre le vrai ton qu'on lui demande. Les idées reçues par les yeux ſe retrouvent en touchant, & celles du tact, en voyant.

D'ailleurs on étoit prévenu pour ce qui avoit été décidé avant cette opération, par Locke, pag. 97. 98. ſur le problême du ſavant Molineux; c'eſt pourquoi j'oſe mettre en fait de deux choſes l'une; ou on n'a pas donné le temps à l'organe dioptrique ébranlé, de ſe remettre dans ſon aſſiette naturelle; ou à force de tourmenter le nouveau voyant, on lui a fait dire ce qu'on étoit bien aiſe qu'il dît. Car on a, pour appuyer l'erreur, plus d'adreſſe, que pour découvrir la vérité. Ces *habiles théologiens* qui interrogerent le ſourd de Chartres, s'attendoient à trouver dans la nature de l'homme des jugemens antérieurs à la premiere ſenſation. Mais dieu qui ne fait rien d'inutile, ne nous a donné aucune idée primitive, même, comme on l'a dit tant de fois, de ſes propres attributs; & pour revenir à l'aveugle de Cheſelden, ces jugemens lui

euſſent été inutiles pour diſtinguer à la vue le globe d'un cube : il n'y avoit qu'à lui donner le temps d'ouvrir les yeux, & de regarder le tableau compoſé de l'univers. Lorſque j'ouvre ma fenêtre, puis-je au premier inſtant diſtinguer les objets ? De même le *pouce* peut paroître *grand comme une maiſon*, lorſque c'eſt la premiere fois qu'on apperçoit la lumiere. Ce qu'il y auroit là d'étonnant, c'eſt qu'un homme qui voit les choſes ſi fort en grand, n'eût aucune perception de grandeur, comme on le dit contradictoirement.

HISTOIRE IV.

Ou méthode d'Amman pour apprendre aux ſourds à parler.

VOICI la méthode ſelon laquelle Amman aprend à parler, en peu de temps, aux ſourds & muets de naiſſance (1). 1°. Le diſciple touche le goſier du maître qui parle, pour acquérir, par le tact, l'idée ou la perception du tremblement

(1) Celui qui devient ſourd dans l'enfance avant que de ſavoir parler, lire & écrire, devient muet peu-à-peu ; j'ai vérifié cette obſervation ſur deux ſœurs ſourdes & muettes que j'ai vues au Fort Louis.

des organes de la parole. 2°. Il examine lui-même de la même maniere ſon propre goſier, & tâche d'imiter les mêmes mouvemens que le toucher lui a déjà fait appercevoir. 3°. Ses yeux lui ſervent d'oreilles, (ſelon l'idée d'Amman) c'eſt-à-dire, il regarde attentivement les divers mouvemens de la langue, de la mâchoire, & des levres, lorſque le maître (1) prononce une lettre. 4°. Il fait les mêmes mouvemens devant un miroir, & les répéte juſqu'à une parfaite exécution. 5°. Le maître ſerre doucement les narines de ſon écolier, pour l'accoutumer à ne faire paſſer l'air que par la bouche. 6°. Il écrit la lettre qu'il fait prononcer, pour qu'on l'étudie, & qu'on la prononce ſans-ceſſe en particulier.

Les ſourds ne parlent pas, comme on le croit, dès qu'ils entendent; autrement nous parlerions tous facilement une langue étrangere, qui ne s'apprend que par l'habitude des organes à la prononcer: ils ont cependant plus de facilité à parler; c'eſt pourquoi l'ouïe qu'Amman donne aux ſourds, eſt le grand myſtere & la baſe de ſon art. Sans doute à force d'agiter le fond de leur gorge, comme ils voient faire, ils ſentent à la faveur du canal d'Euſtache un tremblement,

(2) On commence par les voyelles.

une titillation, qui leur fait diſtinguer l'air ſonore de celui qui ne l'eſt pas, & leur apprend qu'ils parlent, quoique d'une voix rude & groſſiere, qui ne s'adoucit que par l'exercice & la répétition des mêmes ſons. Voilà l'origine d'une ſenſation qui leur étoit inconnue; voilà le modele de la fabrique de toutes nos idées. Nous n'apprenons nous-mêmes à parler, qu'à force d'imiter les ſons d'autrui, de les comparer avec les nôtres, & de les trouver enfin reſſemblans. Les oiſeaux, comme on l'a dit ailleurs, ont la même faculté que nous, le même rapport entre les deux organes, celui de la parole, & celui de l'ouïe.

Un ſourd donne de la voix, qu'elle qu'elle ſoit, dès la premiere leçon d'Amman. Alors tandis que la voix ſe forme dans le larinx, on lui apprend à tenir la bouche ouverte, autant, & non plus qu'il faut pour prononcer telle ou telle voyelle. Mais comme ces lettres ont toutes beaucoup d'affinité entr'elles, & n'exigent pas des mouvemens fort differens, les ſourds, & même ceux qui ne le ſont pas, ne tiennent pas la bouche préciſément ouverte au point néceſſaire; c'eſt pourquoi ils ſe trompent dans la prononciation: mais il faut applaudir cette mépriſe, loin de la relever, parce qu'en tâchant de répéter la même faute (qu'ils ne connoiſſent pas), ils en font une plus heureuſe & donnent enfin le ſon qu'on demande.

Une

Une phyſionomie ſpirituelle, un âge tendre, (1) les organes de la parole bien conditionnés, voilà ce qu'Amman exige de ſon diſciple, & il préfere l'hyver aux autres ſaiſons, parce que l'air, condenſé par le froid, rend la parole des ſourds beaucoup plus ſenſible à eux-mêmes. Notre cerveau eſt originairement une maſſe informe, ſans nulle idée; il a ſeulement la faculté d'en avoir, il les obtient de l'éducation, avec la puiſſance de les lier, & de les combiner enſemble. Cette éducation conſiſte dans un pur mécaniſme, dans l'action de la parole de l'un, ſur l'ouïe de l'autre, qui rend les mêmes ſons, & apprend les idées arbitraires qu'on a attachées à ces ſons: ou pour ne pas quitter nos ſourds, dans l'impreſſion de l'air & des ſons qu'on leur fait rendre à eux-mêmes machinalement, comme je l'ai dit, ſur leur propre nerf acouſtique, qui eſt une des cordes, ſi l'on me permet de m'exprimer ainſi, à la faveur deſquelles les ſons & les idées vont ſe graver dans la ſubſtance médullaire du cerveau, & jettent ainſi les premieres ſemences de l'eſprit & de la raiſon.

(1) Depuis huit ans juſqu'à quinze. Plus jeunes, ils ſont trop hardis, & ne ſentent pas l'utilité de ces leçons; plus vieux, leurs organes ſont engourdis.

Amman a tort de croire que le défaut de la langue empêche de parler. M. Astruc, (1) & plusieurs autres auteurs (2) dignes de foi ont des observations contraires. Mais il faut d'ailleurs une parfaite organisation, & comme une communication (qui s'ouvre en quelque sorte au moindre signal) du cerveau, aux nerfs des instrumens qui servent à parler. Sans ces organes, naturellement bien faits, les sourds instruits par Amman pourroient bien un jour entendre les autres parler, & mettre leurs pensées par écrit, mais ils ne pourroient jamais parler eux-mêmes. Il faut aussi des organes bien conditionnés, lorsqu'on apprend à un animal à parler, ou qu'on l'instruit pour divers usages. Un sourd, & par conséquent muet de naissance, peut apprendre à lire & à prononcer un grand nombre de mots dans deux mois. Amman en cite un, qui savoit lire & réciter par mémoire l'oraison dominicale au bout de quinze jours. Il parle d'un autre enfant qui dans un mois apprit à bien prononcer les lettres, à lire, & à écrire passablement : il savoit même assez bien l'ortographe. Le plus court moyen de l'enseigner aux sourds, & de leur faire retenir plus aisément les

(1) *De Morb. Vener.*

(2) Bartholin, Hildanus, Fallope, &c.

idées des mots, c'eſt de leur faire coudre, ou joindre enſemble les lettres (qu'ils entendent à leur maniere & qu'ils répétent fort exactement) dans leur tête, dans leur bouche, & ſur le papier. La difficulté des combinaiſons doit être proportionnée à l'aptitude du diſciple; on mêle des voyelles, des conſonnes, les unes & les autres, tantôt devant, tantôt derriere: mais dans le commencement on reculeroit, pour vouloir trop avancer. Les idées naiſſantes de deux ou trois lettres ſeroient troublées par un plus grand nombre; l'eſprit ſe replongeroit dans ſon chaos.

Après les voyelles, on vient au demi-voyelles, & aux conſonnes, & aux lettres les plus faciles de ces dernieres, enfin à leurs combinaiſons les plus aiſées : & lorſqu'on fait prononcer toutes les lettres, on fait lire.

La lettre *M*, ſéparée de l'*E* muet, qui tient à elle dans la prononciation, s'apprend, par la main que le ſourd enfonce dans ſon goſier, & l'effort qu'il fait pour fermer la bouche, en parlant.

La lettre *N* ſe prononce en regardant dans le miroir la ſituation de la langue, & en portant une main au nez du maître, & l'autre au fond de ſa bouche, pour ſentir le tremblement du larinx, & comme l'air ſonore ſort des narines.

Les ſourds apprennent la lettre *L* en n'appliquant leur langue qu'aux dents ſupérieures, inciſives &

canines, & à la partie du palais voiſine de ces dents : cette action étant faite, on leur fait ſigne avec la main de faire ſortir leur voix par la bouche.

Dans la lettre *R* la voix s'éleve, ſaute en quelque ſorte & ſe rompt. Il faut du tems pour acquérir la ſoupleſſe & la mobilité néceſſaire à cette prononciation. Cependant je commence, dit l'auteur, par mettre la main du ſourd dans ma bouche, pour qu'il touche en quelque ſorte ma prononciation, & apperçoive comme ce ſon eſt modifié, & en même temps, il ſe doit regarder dans un miroir, pour examiner le tremblement & la fluctuation de la langue.

C'eſt encore dans le miroir, qu'on apprend à rendre ſa langue convexe, autant qu'il le faut pour prononcer enſemble *ch*, ſur-tout ſi on examine avec la main comment l'air ſort de la bouche.

Pour prononcer *K*, *T*, *P*, on fait attention aux mouvemens de la bouche & de la langue du maître, & on examine toujours avec les doigts le mouvement de ſon goſier.

L'*x* ſe prononce comme *SK*. Il faut donc ſavoir combiner deux conſonnantes ſimples, avant que de paſſer aux conſonnantes doubles. Tous les ſourds prononcent aſſez facilement les conſonnes ſimples, & ſur-tout la lettre *H*. Elles ne ſont

qu'un air muet, ou peu ſonore, qui en fermant, ou en ouvrant ſes conduits, ſort ſucceſſivement, ou tout-à-coup.

Lorſque le diſciple ſait prononcer ſéparément chaque lettre de l'alphabet, il faut qu'il s'accoutume à prononcer, la bouche fort ouverte, les conſonnes & les demi-voyelles, pour que les levres & les dents ne l'empêchent pas de voir dans le miroir les mouvemens de la langue. Enſuite il doit peu-à-peu s'exercer à les prononcer à toutes ſortes d'ouvertures : & lorſqu'enfin on a acquis cette faculté, on prend deux ou trois lettres qu'on tâche de prononcer de ſuite, ou ſans interruption, ſuivant l'habilité qu'on a déjà.

L'écolier ayant fait ces progrès, lit une ligne d'un livre & répete par cœur les mêmes mots, après que le maître, qu'il examine attentivement, les a prononcés. D'un coup d'œil par ce moyen, il imite ſeul les ſons qu'il lit, comme s'il les entendoit, parce que l'idée lui en eſt récente & bien gravée.

Amman remarque que c'eſt à-peu-près par le même diametre de l'ouverture de la bouche qu'on prononce o, u, e, i, o, e, u, e : m, n, ng, p, t, k : ch, k. Toutes ces lettres ſortent du fond du goſier. Ainſi elles ſont fort difficiles à diſtinguer par un ſourd. Auſſi prononce-t-il mal, juſqu'à ce qu'il ait appris beaucoup de mots : mais enfin il eſt

de fait qu'il répete avec le temps, & comprend fort bien les diſcours d'autrui.

Les *exploſives*, *p*, *t*, *k*, ne ſe prononcent pas ſans quelque élévation apparente du larinx ; elles ſe diſtinguent par-là des *naſales* m, n, ng. La prononciation des lettres ch, eſt ſenſible à l'œil ; c'eſt comme en liſant, qu'un ſourd conçoit ce qu'on lui dit ; il eſt bon de lui parler dans la bouche pour mieux ſe faire entendre, lorſqu'il s'eſt déjà entendu lui-même, comme on l'a dit ; mais on l'inſtruit mieux par la vue & le toucher, *aures ſunt in oculis*, dit fort bien l'auteur du traité *de loquelâ*, p. 102.

Le diſciple ſait-il enfin lire & parler ? On commence par lui apprendre les noms des choſes qui ont le plus d'uſages, & qui ſe préſentent le plus familierement, comme dans l'éducation de tous les enfans ; les ſubſtantifs, adjectifs, les verbes, les adverbes, les conjonctions, les déclinaiſons, les conjugaiſons, & les contractions particulieres de la langue qu'on enſeigne.

Amman finit ſon petit, mais excellent traité, par donner l'art de corriger tous les défauts du langage, mais je ne le ſuivrai pas plus loin. Cette méthode eſt d'autant plus au-deſſus du *Bureau Typographique*, & du *Quadrille des enfans*, qu'un ſourd-né, plus animal qu'un enfant, a par ſon ſeul inſtinct déjà appris à parler. Le ſavant maître des

ſourds apprend à la fois & en peu de tems à parler, à lire, & à écrire ſuivant les regles de l'ortographe : & tout cela, comme vous voyez, machinalement, ou par des ſignes ſenſibles, qui ſont la voie de communication de toutes les idées. Voilà un de ces hommes dont il eſt fâcheux que la vie ne ſoit pas proportionnée à l'utilité dont elle eſt au public.

§. I

Réflexions ſur l'éducation.

Rien ne reſſemble plus aux diſciples d'Amman, que les enfans; il faut donc les traiter à-peu-près de la même maniere. Si on veut imprimer trop de mouvement dans les muſcles, & trop d'idées, ou de ſenſations dans le cerveau des ſourds, la confuſion ſe met dans les uns & dans les autres. De même la mémoire d'un enfant, le diſcernement qui ne fait que d'éclore, ſont fatigués de trop d'ouvrage. La foibleſſe des fibres & des eſprits exige un repos attentif. Il faut donc, 1°. ne pas dévancer la raiſon, mais profiter du premier moment qu'on la voit paroître, pour fixer dans l'eſprit le ſens des mots appris machinalement. 2°. Suivre à la piſte les progrès de l'ame, voir comment la raiſon ſe développe, en un mot obſer-

ver exactement à quel degré on doit arrêter, pour ainſi dire, le thermometre du petit jugement des enfans, afin de proportionner à ſa ſphere, ſucceſſivement augmentée, l'étendue des connoiſſances dont il faut l'embellir & le fortifier ; & de ne faire travailler l'eſprit, ni trop, ni trop peu. 3°. De ſi tendres cerveaux ſont comme une cire molle dont les impreſſions ne peuvent s'effacer, ſans perdre toute la ſubſtance qui les a reçues ; delà les idées fauſſes, les mots vuides de ſens : les préjugés demandent dans la ſuite une refonte, dont peu d'eſprits ſont ſuſceptibles, & qui dans l'âge turbulent des paſſions devient preſque impoſſible. Ceux qui ſont chargés d'inſtruire un enfant, ne doivent donc jamais lui imprimer que des idées ſi évidentes, que rien ne ſoit capable d'en éclipſer la clarté. Mais pour cela il faut qu'ils en ayent eux-mêmes de ſemblables, ce qui eſt fort rare. On enſeigne, comme on a été enſeigné, & delà cette infinie propagation d'abus & d'erreurs. La prévention pour les premieres idées eſt la ſource de toutes ces maladies de l'eſprit. On les a acquiſes machinalement, & ſans y prendre garde, en ſe familiariſant avec elles on croit que ces notions ſont nées avec nous. Un célebre abbé de mes amis, métaphyſicien de la premiere force, croyoit que tous les hommes étoient muſiciens nés ; parce qu'il ne ſe ſouvenoit pas d'avoir appris les airs avec leſquels ſa nourrice

l'endormoit. Tous les hommes ſont dans la même erreur ; & comme on leur a donné à tous les mêmes idées, s'ils ne parloient tous que françois, ils feroient de leur langue le même phantôme que de leurs idées. Dans quel chaos, dans quel labyrinthe d'erreurs & de préjugés, la mauvaiſe éducation nous plonge ! Et qu'on a grand tort de permettre aux enfans des raiſonnemens ſur des choſes dont ils n'ont point d'idées, ou dont ils n'ont que des idées confuſes !

HISTOIRE V.

D'un enfant trouvé parmi des ours.

UN jeune enfant, âgé de dix ans, fut trouvé l'an 1694 parmi un troupeau d'ours dans les forêts qui ſont aux confins de la Lithuanie & de la Ruſſie. Il étoit horrible à voir, il n'avoit ni l'uſage de la raiſon, ni celui de la parole : ſa voix & lui-même n'avoient rien d'humain, ſi ce n'eſt la figure extérieure du corps. Il marchoit ſur les mains & ſur les pieds comme les quadrupedes : ſéparé des ours il ſembloit les regretter ; l'ennui & l'inquiétude étoient peints ſur ſa phyſionomie, lorſqu'il fut dans la ſociété des hommes ; on eût dit un priſonnier, (& il ſe croyoit tel) qui ne cherchoit qu'à s'enfuir, juſqu'à ce qu'ayant appris à lever ſes mains

contre un mur, & enfin à ſe tenir debout ſur ſes pieds, comme un enfant, ou un petit chat, & s'étant peu-à-peu accoutumé aux aliments des hommes, il s'apprivoiſa enfin après un long eſpace de temps, & commença à proférer quelques mots d'une voix rauque, & telle que je l'ai dépeinte. Lorſqu'on l'interrogeoit ſur ſon état ſauvage, ſur le temps que cet état avoit duré, il n'en avoit pas plus de mémoire, que nous n'en avons de ce qui s'eſt paſſé, pendant que nous étions au berceau.

Conor, (1) qui raconte cette hiſtoire arrivée en Pologne, pendant qu'il étoit à Varſovie à la cour de Jean Sobieski, alors ſur le trône, ajoute que le roi même, pluſieurs ſénateurs, & quantité d'autres habitans du pays dignes de foi, lui aſſurerent comme un fait conſtant, & dont perſonne ne doute en Pologne, que les enfans ſont quelquefois nourris par des ourſes, comme Rémus & Romulus le furent, dit-on, par une louve. Qu'un enfant ſoit à ſa porte, ou proche d'une haie, ou laiſſé par imprudence ſeul dans un champ, tandis qu'un ours affamé pâture dans le voiſinage, il eſt auſſi-tôt dévoré & mis en pieces; mais s'il eſt pris par une ourſe qui allaite, elle le porte où ſont ſes petits, auxquels elle ne ſert pas plus de mere & de

(1) P. 133, 134, 135. *Evang. Med.*

nourrice, qu'à l'enfant même, qui quelques années après eſt quelquefois apperçu & pris par les chaſſeurs.

Conor cite une aventure ſemblable à celle dont il a été témoin, qui arriva dans le même lieu (à Varſovie) en 1669, & qui ſe paſſa ſous les yeux de M. Wanden nommé Brande de Cleverskerk, ambaſſadeur en Angleterre l'an 1699. Il décrit ce cas, tel qu'il lui a été fidelement raconté par cet ambaſſadeur, dans ſon traité du gouvernement du royaume de Pologne.

J'ai dit que ce pauvre enfant dont parle Conor, ne jouiſſoit d'aucunes lumieres de la raiſon; la preuve en eſt qu'il ignoroit la miſere de ſon état; & qu'au lieu de chercher le commerce des hommes, il les fuyoit, & ne déſiroit que de retourner avec ſes ours. Ainſi, comme le remarque judicieuſement notre hiſtorien, cet enfant vivoit machinalement, & ne penſoit pas plus qu'une bête, qu'un enfant nouveau-né, qu'un homme qui dort, qui eſt en léthargie, ou en apoplexie.

CHAPITRE VI.

Des hommes ſauvages, appellés ſatyres.

Les hommes ſauvages, (1) aſſez communs aux Indes & en Afrique, ſont appellés *orang-outang* par les indiens, & *Quoïas morrou* par les afriquains.

Ils ne ſont ni gras ni maigres; ils ont le corps quarré, les membres ſi nerveux & ſi muſculeux, qu'ils ſont très-vites à la courſe, & ont une force incroyable. Au-devant du corps ils n'ont de poil en aucun endroit; mais par derriere, on diroit voir une forêt de crins noirs dont tout le dos eſt couvert & hériſſé. La face de ces animaux reſſemble au viſage de l'homme: mais leurs narines ſont camuſes & courbées, & leur bouche eſt ridée & ſans dents.

Leurs oreilles ne different en rien de celles des hommes, ni leur poitrine: car les ſatyres femelles ont de fort gros tetons, & les mâles n'en ont pas plus qu'on n'en voit communément aux hommes. Le nombril eſt fort enfoncé, & les membres ſupé-

(1) Il y a deux ans qu'il parut à la foire Saint-Laurent un grand ſinge, ſemblable au ſatyre de Tulpius.

rieurs & inférieurs reſſemblent à ceux de l'homme, comme deux gouttes d'eau, ou un œuf à un autre œuf.

Le coude eſt articulé comme le nôtre; ils ont le même nombre de doigts, le pouce fait comme celui de l'homme, des mollets aux jambes, & une baſe à la plante du pied, ſur laquelle tout leur corps porte comme le nôtre, lorſqu'ils marchent à notre maniere, ce qui leur arrive ſouvent.

Pour boire, ils prennent fort bien d'une main l'anſe du gobelet, & portent l'autre au fond du vaſe; enſuite ils eſſuyent leurs levres avec la plus grande propreté. Lorſqu'ils ſe couchent, ils ont auſſi beaucoup d'attention & de délicateſſe, ils ſe ſervent d'oreiller & de couverture dont ils ſe couvrent avec un grand ſoin, lorſqu'ils ſont apprivoiſés. La force de leurs muſcles, de leur ſang & de leurs eſprits, les rend braves & intrépides, comme nous-mêmes: mais tant de courage eſt réſervé aux mâles, comme il arrive encore dans l'eſpece humaine. Souvent ils ſe jettent avec fureur ſur les gens même armés, comme ſur les femmes & les filles, auxquelles ils font à la vérité de plus douces violences. Rien de plus laſcif, de plus impudique & de plus porté à la fornication, que ces animaux. Les femmes de l'Inde ne ſont pas tentées deux fois d'aller les voir dans les cavernes, où ils

ſe tiennent cachés. Ils y ſont nuds, & y font l'amour avec auſſi peu de préjugés que les chiens.

Pline, S. Jerôme & autres nous ont donné d'après les anciens, des deſcriptions fabuleuſes de ces animaux laſcifs, comme on en peut juger, en les comparant avec celle-ci. Nous la devons à Tulpius médecin d'Amſterdam. (1) Cet auteur ne parle du ſatyre qu'il a vu, que comme d'un animal; il n'eſt occupé qu'à décrire les parties de ſon corps, ſans faire mention s'il parloit & s'il avoit des idées. Mais cette parfaite reſſemblance qu'il reconnoît entre le corps du ſatyre & celui des autres hommes, me fait croire que le cerveau de ce prétendu animal eſt originairement fait pour ſentir & penſer comme les nôtres. Les raiſons d'analogie ſont chez eux beaucoup plus fortes que chez les autres animaux.

Plutarque parle d'un ſatyre qui fut pris en dormant, & amené à Sylla : la voix de cet animal reſſembloit au henniſſement des chevaux & au bêlement des boucs. Ceux qui dès l'enfance ont été égarés dans les forêts, n'ont pas la voix beaucoup plus claire & plus humaine; ils n'ont pas une ſeule idée, comme on l'a vu dans le fait rapporté par

(1) *Obſervat. Med. Ed. d.Elzev.* L. III. C. LVI. p. 270.

Conor, je ne dis pas de morale, mais de leur état, qui a paſſé comme un ſonge, ou plutôt, ſuivant l'expreſſion proverbiale, comme un rêve à la ſuiſſe, qui pourroit durer cent ans ſans nous donner une ſeule idée. Cependant ce ſont des hommes, & tout le monde en convient. Pourquoi donc les ſatyres ne ſeroient-ils que des animaux? S'ils ont les inſtrumens de la parole bien organiſés, il eſt facile de les inſtruire à parler & à penſer, comme les autres ſauvages : je trouverois plus de difficulté à donner de l'éducation & des idées aux ſourds de naiſſance.

Pour qu'un homme croie n'avoir jamais eu de commencement, il n'y a qu'à le ſéqueſtrer de bonne-heure du commerce des hommes; rien ne pouvant l'éclairer ſur ſon origine, il croira non-ſeulement n'être point né, mais même ne jamais finir. Le ſourd de Chartres qui voyoit mourir ſes ſemblables, ne ſavoit pas ce que c'étoit que la mort : car n'en pas avoir une perception *bien diſtincte*, comme M. de F. en convient, c'eſt n'en avoir aucune idée. Comment donc ſe pourroit-il faire qu'un ſauvage qui ne verroit mourir perſonne, ſur-tout de ſon eſpece, ne ſe crût pas immortel?

Lorſqu'un homme ſort de ſon état de bête, & qu'on l'a aſſez inſtruit, pour qu'il commence à réfléchir, comme il n'a point penſé durant le cours de ſa vie ſauvage, toutes les circonſtances de cet

état ſont perdues pour lui : il les écoute, comme nous écoutons ce qu'on nous raconte de notre enfance, qui nous paroîtroit une vraie fable, ſans l'exemple de tous les autres enfans. La naiſſance & la mort, nous paroîtroient également des chimeres, ſans ceux qu'on voit naître & mourir.

Les ſauvages, qui ſe ſouviennent de la variété des états, par où ils ont paſſé, n'ont été égarés qu'à un certain point ; auſſi les trouve-t-on marchant comme les autres hommes ſur les pieds ſeulement. Car ceux qui depuis leur origine ont longtemps vécu parmi les bêtes, ne ſe ſouviennent point d'avoir exiſté dans la ſociété d'autres êtres : leur vie ſauvage, quelque longue qu'elle ait été, ne les a pas ennuyés, elle n'a duré pour eux qu'un inſtant, comme on l'a déjà dit ; enfin ils ne peuvent ſe perſuader qu'ils n'ont pas toujours été tels qu'ils ſe trouvent au moment qu'on leur ouvre les yeux ſur leur miſere, en leur procurant des ſenſations inconnues, & l'occaſion de ſe replier ſur ces ſenſations.

Toute la Hollande a eu le plaiſant ſpectacle d'un enfant, abandonné dans je ne ſais quel déſert, élevé & trouvé enfin parmi des chevres ſauvages. Il ſe traînoit & vivoit comme ces animaux ; il avoit les mêmes goûts, les mêmes inclinations, les mêmes ſons de voix : la même imbécillité étoit peinte ſur ſa phyſionomie. M. Boerhaave, qui nous faiſoit

faiſoit cette hiſtoire en 1733, l'a, je crois, tirée du bourgmeſtre Tulpius.

On parloit beaucoup à Paris, quand j'y publiai la premiere édition de cet ouvrage, d'une fille ſauvage qui avoit mangé ſa ſœur, & qui étoit alors au couvent à Châlons en Champagne. Mgr. le maréchal de Saxe m'a fait l'honneur de me raconter bien des particularités de l'hiſtoire de cette fille. Mais elles ſont plus curieuſes que néceſſaires, pour comprendre & expliquer ce qu'il y a de plus ſurprenant dans tous ces faits. Un ſeul ſuffit pour donner la clef de tous les autres ; au fond, ils ſe reſſemblent tous, comme toutes nos obſervations de médecine ſur un même ſujet, dont une bonne théorie facilite beaucoup mieux l'intelligence, que tous les livres de ces docteurs ciniques & bornés.

§. VII.

BELLE CONJECTURE D'ARNOBE, *qui vient à l'appui de tous ces faits.*

J'AI rapporté pluſieurs (1) faits, que le haſard, ou un art admirable, ont fourni aux Fontenelle,

(1) Je n'ai oublié que *l'aveugle-né* de la Motte le Vayer; mais cet oubli n'eſt pas de conſéquence, par la raiſon que j'ai donnée.

aux Cheſelden, aux Locke, aux Amman, aux Tulpius, aux Boerhaave, aux Conor, &c. Je paſſe à préſent à ce qui m'a paru digne de les couronner; c'eſt une belle conjecture d'Arnobe, laquelle porte viſiblement ſur des obſervations qu'il avoit eu occaſion de faire, quoiqu'il n'en diſe qu'un mot en paſſant.

Faiſons, dit-il, (1) un trou en forme de lit, dans la terre; qu'il ſoit entouré de murs, couvert d'un toit; que ce lieu ne ſoit ni trop chaud, ni trop froid: qu'on n'y entende abſolument aucun bruit: imaginons les moyens de n'y faire entrer qu'une pâle lueur entrecoupée de ténebres. Qu'on mette un enfant nouveau-né dans ce ſouterrain: que ſes ſens ne ſoient frappés d'aucuns objets; qu'une nourrice nue, en ſilence, lui donne ſon lait & ſes ſoins. A-t-il beſoin d'alimens plus ſolides? qu'ils lui ſoient portés par la même femme: qu'ils ſoient toujours de même nature, tels que le pain & l'eau froide, bue dans le creux de la main. Que cet enfant, ſorti de la race de Platon ou de Pithagore, quitte enfin ſa ſolitude à l'âge de vingt, trente ou quarante ans; qu'il paroiſſe dans l'aſſemblée des mortels: qu'on lui demande, avant qu'il ait appris à penſer & à parler, ce qu'il eſt lui-même, quel eſt ſon pere, ce qu'il a fait, ce qu'il a penſé,

(1) *Adverſ. Gent. L. II.*

comment il a été nourri & élevé juſqu'à ce temps. Plus ſtupide qu'une bête, il n'aura pas plus de ſentiment que le bois ou le caillou; il ne connoîtra ni la terre, ni la mer, ni les aſtres, ni les météores, ni les plantes, ni les animaux. S'il a faim, faute de ſa nourriture ordinaire, ou plutôt faute de connoître tout ce qui peut y ſuppléer, il ſe laiſſera mourir. Entouré de feu, ou de bêtes vénimeuſes, il ſe jettera au milieu du danger, parce qu'il ne ſait encore ce que c'eſt que la crainte. S'il eſt forcé de parler, par l'impreſſion de tous ces objets nouveaux, dont il eſt frappé, il ne ſortira de ſa bouche béante, que des ſons inarticulés, comme *pluſieurs ont coutume de faire en pareil cas.* Demandez-lui, non des idées abſtraites & difficiles de métaphyſique, de morale ou de géométrie, mais ſeulement la plus ſimple queſtion d'arithmétique; il ne comprend pas ce qu'il entend, ni que votre voix puiſſe ſignifier quelque choſe, ni même ſi c'eſt à lui, ou à d'autres, que vous parlez. Où eſt donc cette portion immortelle de la divinité? Où eſt cette ame, qui entre dans le corps, ſi docte & ſi éclairée, & qui par le ſecours de l'inſtruction ne fait que ſe rappeler les connoiſſances qu'elle avoit infuſes? Eſt-ce donc là cet être ſi raiſonnable & ſi fort au-deſſus des autres êtres? Hélas! oui, voilà l'homme; il vivroit éternellement ſéparé de la ſociété, ſans acquérir une ſeule idée. Mais poliſſons

ce diamant brut, envoyons ce vieux enfant à l'école, *quatum mutatus ab illo* ! l'animal devient homme, & homme docte & prudent. N'eſt-ce pas ainſi, que le bœuf, l'âne, le cheval, le chameau, le perroquet apprennent, les uns à rendre divers ſervices aux hommes, & les autres à parler, & peut-être (ſi, comme Locke, on pouvoit croire le chevalier Temple) à faire une converſation ſuivie.

Juſqu'ici Arnobe, que j'ai librement traduit & abrégé. Que cette peinture eſt admirable dans l'original ! C'eſt un des plus beaux morceaux de l'antiquité.

CONCLUSION DE L'OUVRAGE.

POINT de ſens, point d'idées.

Moins on a de ſens, moins on a d'idées.

Peu d'éducation, peu d'idées.

Point de ſenſations reçues, point d'idées.

Ces principes ſont les conſéquences néceſſaires de toutes les obſervations & expériences, qui ſont la baſe inébranlable de cet ouvrage. Donc l'ame dépend eſſentiellement des organes du corps, avec leſquels elle ſe forme, croît, décroît. *Ergo participem leti quoque convenit eſſe.* (1)

(1) Lucret. *de Nat. Rer.*

ABRÉGÉ
DES
SYSTÊMES.

Mundum tradidit disputationibus eorum.

ABRÉGÉ DES SYSTÊMES POUR FACILITER L'INTELLIGENCE DU TRAITÉ DE L'AME.

§. I.

DESCARTES.

DESCARTES a purgé la philoſophie de toutes ces expreſſions *onthologiques*, par leſquelles on s'imagine pouvoir rendre intelligibles les idées abſtraites de l'être. Il a diſſipé ce cahos, & a donné le modele de l'art de raiſonner avec plus de juſteſſe, de clarté & de méthode. Quoiqu'il n'ait point ſuivi lui-même ſa propre méthode, nous lui devons

l'eſprit philoſophique qui va dans un moment remarquer toutes ſes erreurs, & celui qu'on fait aujourd'hui régner dans tous les livres. Que d'ouvrages bien faits depuis Deſcartes! Que d'heureux efforts depuis les ſiens! Ses plus frivoles conjectures ont fait naître l'idée de faire mille expériences, auxquelles on n'auroit peut-être jamais ſongé. Il eſt donc permis aux eſprits vifs, ardens à inventer, de dévancer par leurs ſpéculations, quelque inutiles qu'elles ſoient en elles-mêmes, l'expérience même qui les détruit. C'eſt riſquer d'être utile, du moins indirectement.

2. Ceux qui diſent que Deſcartes ne fût pas un grand géometre, peuvent, comme dit M. de Voltaire, (*lettre ſur* l'ame, 73. 74.) ſe reprocher de battre leur nourrice. Mais on voit, par ce que je dis plus loin au ſujet de la géométrie, qu'il ne ſuffit pas d'être un grand géometre, pour être, à juſte titre, qualifié de génie.

3. Après la méthode & les ouvrages géométriques de ce philoſophe, on ne trouve plus que des ſyſtêmes, c'eſt-à-dire, des imaginations, des erreurs. Elles ſont ſi connues, qu'il ſuffira, ce me ſemble, de les expoſer. Deſcartes avoue, comme Locke, qu'il n'a eu aucune idée de l'être & de la ſubſtance, & cependant il la définit. (*Déf. 6. de ſes médit. Rép. aux 2. object. à la 2. des 3e. & aux 4e.*) Il

fait conſiſter l'eſſence de la matiere qu'il ne connoît pas, dans l'étendue ſolide; & lorſqu'on lui demande ce que c'eſt que le corps, ou la ſubſtance étendue, il répond que c'eſt une ſubſtance compoſée de pluſieurs autres ſubſtances étendues, qui le ſont encore elles-mêmes de pluſieurs autres ſemblables. Voilà une définition bien claire & bien expliquée. Avec cette étendue, Deſcartes n'admet que du mouvement dans les corps. Dieu eſt la cauſe premiere de ce mouvement; comme Deſcartes eſt l'auteur de ces loix reconnues pour fauſſes, & que les Carteſiens même corrigent tous les jours dans leurs ouvrages. On explique tous les phénomenes par ces deux ſeules propriétés, l'étendue matérielle, & le mouvement communiqué ſans ceſſe immédiatement par la force divine. On imagine non-ſeulement qu'il n'y a que trois ſortes de particules, ou de matiere dans le monde, *ſubtilis*, *globuloſa*, *ſtricta*, mais on décide de quelle maniere dieu a mis chacune d'elles en mouvement. Ces particules rempliſſent tellement le monde, qu'il eſt abſolument plein. Sans Newton, ou plutôt ſans la phyſique, la mécanique & l'aſtronomie, adieu le vuide des anciens! On fabrique des tourbillons & des cubes, qui expliquent tout, juſqu'à ce qui eſt inexplicable, la création. Voilà le poiſon, voici l'antidote. L'auteur avoue dans ſon *L. des princip. art. 9.* que ſon ſyſtême pourroit bien n'être pas vrai, & qu'il ne

lui paroît pas être à lui-même. Que pouvoit-il donner pour le titre de son traité *de form. fer.*

4. Descartes est le premier qui ait admis un principe moteur, différent de celui qui est dans la matière, connu, comme on l'a dit au commencement du I. de l'A. sous le nom de force motrice, ou de forme active. Malebranche convient lui-même de ce que j'avance pour en faire honneur à Descartes. Aristote & tous les anciens (excepté les Epicuriens, qui par un intérêt hypothétique n'avoient garde d'admettre aucun principe moteur, ni matériel, ni immatériel) reconnurent la force motrice de la matière, sans laquelle on ne peut concevoir l'idée des corps. Malebranche (T. VII. p. 387. *in-4°. 1678.*) convient du fait, & à plus forte raison Leibnitz, dont on parlera à son article. Enfin si vous lisez Goudin, p. 21. 165-167. 264. &c. tom. II. édit. Barbay, *comment. in Arist. phys.* p. 121-123. & autres scholastiques, vous verrez que la force motrice de la matiere a été enseignée dans tous les temps dans nos écoles chrétiennes. *Ratio principii activi*, dit Goudin, *convenit substantiis corporeis, & independent affectiones corporum quæ cernuntur in modo.*

5. Descartes écrit à la fameuse princesse palatine Elisabeth, qu'on n'a aucune assurance du destin de l'ame après la mort: il définit la pensée, *art.* 23. toute connoissance, tant sensitive, qu'intellectuelle,

Ainſi penſer, ſelon Deſcartes, c'eſt ſentir, imaginer, vouloir, comprendre; & lorſqu'il fait conſiſter l'eſſence de l'ame dans la penſée, lorſqu'il dit c'eſt une ſubſtance qui penſe, il ne donne aucune idée de la nature de l'ame; il ne fait que le dénombrement de ſes propriétés, qui n'a rien de ſi révoltant. Chez ce philoſophe, l'ame ſpirituelle, inétendue, immortelle, ſont de vains ſons pour endormir les Argus de Sorbonne. Tel a été encore ſon but, lorſqu'il a fait venir l'origine de nos idées de dieu même immédiatement. *Quâ quæſo ratione*, dit le profeſſeur en théologie que je viens de citer, *Carteſius demonſtravit ideas rerum eſſe immediato à deo nobis inditas & non à ſenſibus acceptas, ſicuti docent Ariſtoteles, divus Thomas, ac primates theologi ac philoſophi? .... cur anima non eſſet corporea licet ſupra ſuam cogitationem reflectendo in ea corporeitatem non adverteret, & quid non poteſt, qui omnia potuit?* M. Goudin ne ſe ſeroit point ſi fort emporté contre Deſcartes, s'il l'eût auſſi bien entendu que le médecin Lamy, qui le ſoupçonne avec raiſon d'être un adroit matérialiſte: & ſi M. Deſlandes (*hiſtoire de la philoſophie, tom. II.* à l'article de *l'immortalité de l'ame*) eût auſſi ſolidement réfléchi qu'il a coutume de faire, il n'eût pas avancé témérairement que Deſcartes eſt *le premier qui ait bien éclairci les preuves de ce dogme; qui ait bien fait diſtinguer l'ame du corps, les ſubſtances ſpirituelles, de celles qui ne*

le ſont pas; il ne s'en ſeroit pas fié aux quatre propoſitions qu'il rapporte, & qui loin de rien *éclaircir*, ſont auſſi obſcures que la queſtion même. Un être inétendu ne peut occuper aucun eſpace, & Deſcartes, qui convient de cette vérité, recherche ſérieuſement le ſiege de l'ame, & l'établit dans la glande pinéale. Si un être ſans aucunes parties pouvoit être conçu exiſter réellement quelque part, ce ſeroit dans le vuide, & il eſt banni de l'hypotheſe Cartéſienne. Enfin ce qui eſt ſans extenſion, ne peut agir ſur ce qui en a une. A quoi ſervent donc les cauſes occaſionnelles, par leſquelles on explique l'union de l'ame & du corps? Il eſt évident par-là que Deſcartes n'a parlé de l'ame, que parce qu'il étoit forcé d'en parler, & d'en parler de la maniere qu'il en a parlé, dans un temps où ſon mérite même étoit plus capable de nuire à ſa fortune, que de l'avancer. Deſcartes n'avoit qu'à ne pas rejeter les propriétés frappantes dans la matiere, & tranſporter à l'ame la définition qu'il a donnée de la matiere, il eût évité mille erreurs; & nous n'euſſions point été privés des grands progrès que cet excellent eſprit eût pu faire, ſi au lieu de ſe livrer à de vains ſyſtêmes, il eût toujours tenu le fil de ſa géométrie, & ne ſe fût point écarté de ſa propre méthode. Encore, hélas! ce fil eſt-il un bien mauvais guide. Il a égaré Spinoſa, qui n'eſt qu'un outré Cartéſien.

§. II.

MALLEBRANCHE.

1°. MALLEBRANCHE, après avoir diſtingué la ſubſtance de ſes modifications, & défini ce dont il n'a point d'idée, l'eſſence des choſes, (*V. rech. de la vérit.* l. 3. c. 1. 2 part. c. 7. 8.) fait conſiſter celle de la matiere dans l'étendue, comme avoit fait Deſcartes en habile Cartéſien, il déploie toute ſa force & ſon éloquence contre les ſens; qu'il imagine *toujours trompeurs*: il nie auſſi le vuide, met l'eſſence de l'ame dans la penſée (L. 3. p. 1. c. 1. &c.) qui n'eſt qu'un *mode*.

2°. Quoiqu'il admette dans l'homme deux ſubſtances diſtinctes, il explique les facultés de l'ame par celles de la matiere (L. 1. c. 1. l. 3. c. VIII.) ſur une idée fauſſe du mot *penſée*, dont il fait une ſubſtance, il croit qu'on penſe toujours, & que lorſque l'ame n'a pas *conſcience* de ſes penſées, c'eſt alors qu'elle penſe le plus, parce qu'on a toujours l'idée de l'être en général. (L. 3. c. 2. p. 1. c. 8.) Il définit l'entendement, « la faculté de » recevoir différentes idées; & la volonté, celle » de recevoir différentes inclinations (L. 1. c. 1.); » ou, ſi l'on veut, une impreſſion naturelle qui » nous porte vers le bien en général, l'unique

» amour (L. 4. c. 1.) que dieu nous imprime : &
» la liberté, eſt la force qu'a l'eſprit de déterminer
» cette impreſſion divine vers les objets qui nous
» plaiſent. Nous n'avons cependant, ajoute-t-il,
» ni idée claire, ni même ſentiment intérieur de
» cette égalité de mouvement vers le bien » : &
c'eſt de ce défaut d'idées qu'il part pour donner
les définitions que je viens de rapporter, auxquelles
on s'apperçoit effectivement que l'auteur manque
d'idées.

3°. Mallebranche eſt le premier des philoſophes
qui ait mis fort en vogue les eſprits animaux, mais
comme une hypotheſe, car il n'en prouve nulle
part l'exiſtence d'une maniere invincible. Cela
étoit réſervé aux médecins, & principalement à
Boerhaave, le plus grand théoréticien de tous.

4°. Je viens au fond du ſyſtême principal du P.
Mallebranche. Le voici :

« Les objets que l'ame apperçoit, ſont dans
» l'ame, ou hors de l'ame ; les premiers ſe voient
» dans le miroir de nos ſentimens ; & les autres
» dans leurs *idées* (L. 3. c. 1. p. 2.) ; c'eſt-à-dire,
» non eux-mêmes, ni dans les idées, ou images
» qui nous en viennent par les ſens (L. 3. c. 14.
» p. 2. c. IX), mais dans quelque choſe qui étant
» intimement uni à notre ame, nous repréſente
» les corps externes. Cette choſe eſt dieu. Il eſt
» très-étroitement uni à nos ames par ſa préſence ;

» cette préſence claire, intime, néceſſaire de dieu
» agit fortement ſur l'eſprit. On ne peut ſe défaire
» de l'idée de dieu. Si l'ame conſidere un être
» en particulier, alors elle s'approche de quelques-
» unes des perfections divines, en s'éloignant des
» autres, qu'elle peut aller chercher le moment
» ſuivant. (L. 3. p. 2. v. VI.)

» Les corps ne ſont viſibles que par le moyen de
» l'étendue. Cette étendue eſt infinie, ſpirituelle,
» néceſſaire, immuable (ſouvent M. en parle
» comme d'une étendue compoſée); c'eſt un des
» attributs de dieu. Or tout ce qui eſt en dieu eſt
» dieu; c'eſt donc en dieu que je vois les corps. Je
» vois clairement l'infini, en ce ſens que je vois
» clairement qu'il n'a point de bout. Je ne puis
» voir l'infini dans les êtres finis; donc, &c. Donc
» l'idée de dieu ne ſe préſente à mon ame, que
» par ſon union intime avec elle. Donc il n'y a
» que dieu qu'on connoiſſe par lui-même, comme
» on ne connoît tout que par lui.

» Comme tout ce qui eſt en dieu eſt très-ſpiri-
» tuel, très-intelligible & très-préſent à l'eſprit;
» delà vient que nous voyons les corps ſans peine,
» dans cette idée que dieu renferme en ſoi, & que
» j'appelle *l'étendue*, ou *le monde intelligible*. Ce
» monde ne repréſente en ſoi les corps que comme
» poſſibles, avec toutes les idées des vérités; & non
» les *vérités* même qui ne ſont *rien de réel* (L. 3:

» c. 6. p. 2.) Mais les ſentimens de lumiere & de » couleurs, dont nous ſommes affectés par l'étendue, » nous font voir les corps exiſtans. Ainſi dieu, les » corps poſſibles, les corps exiſtans, ſe voient dans » le monde intelligible, qui eſt dieu, comme nous » nous voyons dans nous-mêmes. Les ames des » autres hommes ne ſe connoiſſent que par conjec- » tures; enfin il ſuit que notre entendement reçoit » toutes les idées, non par l'union des deux ſubſ- » tances (qui eſt inutile dans ce ſyſtême), mais » par l'union ſeule du *verbe*, ou de la ſageſſe de » dieu; par ce monde immatériel qui renferme » l'idée, la repréſentation, & comme l'image du » monde matériel; par l'étendue intelligible, qui » eſt les corps poſſibles, ou la ſubſtance divine » même en tant qu'elle peut être participée par les » corps, dont elle eſt repréſentative ».

C'eſt juſqu'ici Mallebranche qui parle, ou que je fais parler conformément à ſes principes: deſquels il s'enſuit, comme on l'a remarqué il y a long-temps, que les corps ſont des modifications de dieu, que notre célebre métaphyſicien appelle tant de fois l'être en général, qu'il ſembleroit n'en faire qu'un être idéal. Ainſi voilà notre dévot oratorien ſpinoſiſte ſans le ſavoir, quoiqu'il fût déjà Cartéſien, car, encore une fois, Spinoſa l'étoit. Mais, comme dit ſagement M. de S. Hyacinthe dans ſes *recherches philoſophiques*, c'eſt une choſe qu'il

qu'il ne faut pas chercher à approfondir, de peur ſans doute que les plus grands philoſophes ne fuſſent convaincus d'athéiſme.

De telles viſions ne méritent pas d'être ſérieuſement réfutées. Qui pourroit ſeulement imaginer ce qu'un cerveau brûlé par des méditations abſtraites croit concevoir ? Il eſt certain que nous n'appercevons pas l'infini, & qne nous ne connoiſſons pas même le fini par l'infini : cette vérité ſuffit pour ruiner le ſyſtême du P. Mallebranche, qui porte tout entier ſur une ſuppoſition contraire. D'ailleurs je n'ai point d'idée de dieu, ni des eſprits : il m'eſt donc impoſſible de concevoir comment mon ame eſt unie à dieu.

Paſcal a bien raiſon de dire qu'on ne peut concevoir un être penſant ſans tête. C'eſt là en effet que ſont nos idées; elles ne ſont que des modifications de notre ſubſtance ; & ſi je n'en avois pas une parfaite conviction par mon ſens intime, je ſerois également ſûr que mes idées des objets ſont dans moi & à moi ; & non hors de moi, non dans dieu, ni à dieu ; puiſque c'eſt toujours dans moi que ſe grave l'image qui repréſente les corps. D'où il s'enſuit que ces idées hors de mon ame, diſtinguées de ma ſubſtance, quelque étroitement unies qu'on les ſuppoſe, ſont chimériques. Je croirai que je vois en dieu, quand une expérience fondée ſur le ſens intime, quand ma conſcience me

l'autre appris. Malebranche au reste paroît avoir pris la magnifique imagination de ſon *monde intelligible*; 1°. dans Marcel Flatonicien, *Zodiaq. Chart* 7. où l'on trouve des rêves à-peu-près ſemblables; 2°. dans le *Parménide* de Platon, qui croyoit que les idées étoient des êtres réels, diſtincts des créatures qui les apperçoivent hors d'elles. Ce ſubtil philoſophe n'a donc pas même ici le mérite de l'invention, & encore ce mérite-là ſeroit il peu d'honneur à l'eſprit. Il vaut mieux approfondir une vérité déjà découverte, que d'avoir la dangereuſe gloire d'inventer le faux, & d'enfiler une hypotheſe de nouvelles chimeres.

§. III.

LEIBNITZ.

LEIBNITZ fait conſiſter l'eſſence, l'être ou la ſubſtance, (car tous ces noms ſont ſynonymes) dans les *monades*; c'eſt-à-dire, dans les corps ſimples, immuables, indiſſolubles, ſolides, individuels, ayant toujours la même figure & la même maſſe. Tout le monde connoit ces monades, depuis la brillante acquiſition que les Leibnitiens ont fait de Me. la M. du Châtelet. Il n'y a pas, ſelon Leibnitz, deux particules homogenes dans la matiere; elles ſont toutes différentes les unes des autres. C'eſt cette conſtante hétérogénéité de

chaque élément, qui forme & explique la diverſité de tous les corps. Nul être penſant, & à plus forte raiſon dieu, ne fait rien ſans choix, ſans motifs qui les déterminent. Or ſi les atômes de la matiere étoient tous égaux, on ne pourroit concevoir pourquoi dieu eût préféré de créer, & de placer tel atôme, ici, plutôt que là; ni comment une matiere homogene eût pu former tant de différens corps. Dieu n'ayant aucuns motifs de préférence, ne pourroit créer deux êtres ſemblables poſſibles. Il eſt donc néceſſaire qu'ils ſoient tous hétérogenes. Voilà comme on combat l'homogénéité des élémens par le fameux *principe de la raiſon ſuffiſante*. J'avoue qu'il n'eſt pas prouvé qu'un élément doive être ſimilaire, comme le penſoit Mr. Boerhaave; mais réciproquement, parce qu'on me dit que dieu ne fait rien ſans une raiſon qui le détermine, dois-je croire que rien n'eſt égal, que rien ne ſe reſſemble dans la nature, & que toutes les monades, ou eſſences, ſont différentes? Il eſt évident que ce ſyſtême ne roule que ſur la ſuppoſition de ce qui ſe paſſe dans un être, qui ne nous a donné aucune notion de ſes attributs. M. Clarke & pluſieurs autres philoſophes admettent des cas de parfaite égalité, qui excluent toute *raiſon* Leibnitienne; elle ſeroit alors non *ſuffiſante*, mais *inutile*, comme on le dit dans le *Traité de l'Ame*.

Comme on dit l'*homme*, & *le monde de Deſ-*

cartes, on dit les *monades de Leibnitz*, c'eſt-à-dire, des imaginations. Il eſt poſſible, je le veux, qu'elles ſe trouvent conformes aux réalités. Mais nous n'avons aucun moyen de nous aſſurer de cette conformité. Il faudroit pour cela connoître la premiere déterminarion de l'être, comme on connoît celle de toute figure, ou eſſence géométrique, par exemple, d'un cercle, d'un triangle, &c. Mais de pareilles connoiſſances ne pourroient s'acquérir qu'au premier inſtant de la création des êtres, à laquelle perſonne n'a aſſiſté : & cette création même eſt encore une hypotheſe qui ſouffre des difficultés inſurmontables, leſquelles ont fait tant d'athées, & la moitié de la baſe fondamentale du ſpinoſiſme.

Puiſque nous ne connoiſſons pas la *ſubſtance*, nous ne pouvons donc ſavoir, ſi les élémens de la matiere ſont ſimilaires, ou non ; & ſi véritablement le principe de la *raiſon ſuffiſante* en eſt un. A dire vrai, ce n'eſt qu'un principe de ſyſtême, & fort inutile dans la recherche de la vérité. Ceux qui n'en ont jamais entendu parler, ſavent par les idées qu'ils en ont acquiſes, que le tout par exemple, eſt plus grand que ſa partie ; & quand ils connoîtroient ce principe, auroient-ils fait un pas de plus, pour dire que cela eſt vrai, parce qu'il *y a dans le tout quelque choſe qui fait comprendre pourquoi il eſt plus grand que ſa partie ?*

La philoſophie de M. Leibnitz porte encore ſur un autre principe, mais moins, & encore plus inutile, c'eſt celui de *contradiction*. Tous ces prétendus premiers principes n'abrégent & n'éclairciſſent rien; ils ne ſont eſtimables & commodes, qu'autant qu'ils ſont le réſultat de mille connoiſſances particulieres, qu'un général d'armée, un miniſtre, négociateur, &c. peuvent rédiger en axiomes utiles & importans.

Ces êtres, qui ſéparés, ſont des *monades* ou la *ſubſtance*, forment par leur aſſemblage les corps, ou l'étendue, étendue métaphyſique, comme je l'ai dit (chap. IV.), puiſqu'elle eſt formée par des êtres ſimples, parmi leſquels on compte l'ame ſenſitive & raiſonnable. Leibnitz a reconnu dans la matiere, 1°. non-ſeulement une force d'*inertie*; mais une force *motrice*, un *principe d'action*, autrement appelé *Nature*; 2°. des perceptions, & des ſenſations, ſemblables en petit à celles des corps animés. On ne peut en effet les refuſer, du moins à tout ce qui n'eſt pas inanimé.

Leibnitz remarque 3°. que dans tous les temps on a reconnu la force motrice de la matiere; 4°. que la doctrine des philoſophes ſur cette propriété eſſentielle, n'a commencé à être interrompue qu'au temps de Deſcartes. 5°. Il attribue la même opinion aux philoſophes de ſon temps. 6°. Il conclut que chaque être indépendamment de tout autre,

& par la force qui lui eſt propre, produit tous ſes changemens. 7°. Il voudroit cependant partager cet ouvrage entre la cauſe premiere, & la cauſe ſeconde, dieu & la nature; mais il n'en vient à bout que par des diſtinctions inutiles, ou par de frivoles abſtractions.

Venons au ſyſtême de *l'harmonie préétablie*; c'eſt une ſuite des principes établis ci-devant. Il conſiſte en ce que tous les changemens du corps correſpondent ſi parfaitement aux changemens de la *monade*, appelée *eſprit*, ou *ame*, qu'il n'arrive point de mouvemens dans l'une, auxquels ne coexiſte quelque idée dans l'autre, & *vice verſâ*. dieu a préétabli cette harmonie, en faiſant choix des ſubſtances, qui par leur propre force produiroient de concert la ſuite de leurs *mutations*, de ſorte que tout ſe fait dans l'ame, comme s'il n'y avoit point de corps, & tout ſe paſſe dans le corps, comme s'il n'y avoit point d'ame. Leibnitz convient que cette dépendance n'eſt pas réelle, mais métaphyſique, ou idéale. Or eſt-ce par une ſection qu'on peut découvrir & expliquer les perceptions? Les modifications de nos organes ſemblent en être la vraie cauſe; mais comment cette cauſe produit-elle des idées? réciproquement comment le corps obéit-il à la volonté? Comment une monade ſpirituelle, ou inétendue, peut-elle faire marcher à ſon gré toutes celles qui com-

poſent le corps, & en gouverner tous les organes ? L'ame ordonne des mouvemens dont les moyens lui ſont inconnus ; & dès qu'elle veut qu'ils ſoient, ils ſont auſſi vîte que la lumiere fut. Quel plus bel apanage, quel tableau de la divinité, diroit Platon ! Qu'on me diſe ce que c'eſt que la matiere, & quel eſt le mécaniſme de l'organiſation de mon corps, & je répondrai à ces queſtions. En attendant on me permettra de croire que nos idées, ou perceptions, ne ſont autre choſe que des modifications corporelles, quoique je ne conçoive pas comment des modifications penſent, apperçoivent, &c.

§. IV.

WOLF.

J'AI donné une idée très-ſuccinte des ſyſtêmes de trois grands philoſophes : je paſſe à l'abrégé de celui de Wolf, fameux commentateur de Leibnitz, & qui ne cede en rien à tous les autres. Il définit l'être *tout ce qui eſt poſſible* ; & la ſubſtance, *un ſujet durable & modifiable.* Ce qu'on entend par ſujet, ou *ſubſtratum*, comme parle Locke, eſt une choſe qui eſt, ou exiſte en elle-même, & par elle-même ; ainſi elle peut être ronde, quarrée, &c. Au contraire les accidens

ſont des êtres qui ne ſubſiſtent point par eux-mêmes, mais qui ſont dans d'autres êtres, auxquels ils ſont inhérens, comme les trois côtés dans un triangle. Ce ſont donc des manieres d'être, & par conſéquent ils ne ſont point modifiables, quoiqu'en diſent les ſcholaſtiques, dont la ſubtilité a été juſqu'à faire du cercle & de ſa rondeur, deux êtres réellement diſtincts, ce qui me ſurprend d'autant plus, qu'ils ont eux-mêmes le plus ſouvent confondu la penſée avec le corps.

L'eſſence, ou l'être, ſelon Wolf, eſt formé par des déterminations eſſentielles, qu'aucune autre ne détermine, ou qui ne préſuppoſent rien par où on puiſſe concevoir leur exiſtence. Elles ſont la ſubſtance, comme les trois côtés ſont le triangle. Toutes les propriétés, ou tous les attributs de cette figure découlent de ces déterminations eſſentielles; & par conſéquent, quoique les attributs ſoient des déterminations conſtantes, ils ſuppoſent un ſujet qui les déterminent; quelque choſe qui ſoit premier, qui ſoit avant tout, qui ſoit le ſujet, & n'en ait pas beſoin. C'eſt ainſi que Wolf croit marquer ce en quoi conſiſte la ſubſtance, contre Locke, philoſophe beaucoup plus ſage, qui avoue qu'on n'en a point d'idée. Je paſſe ſous ſilence ſes déterminations variables; ce ne ſont que des modifications. Tout cela ne nous donne pas la moindre notion de l'être, du ſoutien, du ſupport des

attributs, de ce ſujet dont les modes varient ſans-ceſſe. Pour connoître l'eſſence de quelque choſe que ce ſoit, il faudra en avoir des idées qu'il eſt impoſſible à l'eſprit humain d'acquérir. Les objets ſur leſquels nos ſens n'ont aucune priſe, ſont pour nous, comme s'ils n'étoient point. Mais comment un philoſophe entreprend-il de donner aux autres des idées qu'il n'a pas lui-même ? v. Wolf *Inſt. phyſ.* ſur-tout chap. III.

« L'être ſimple ou l'élément, n'eſt ni étendu, » ni diviſible, ni figuré, il ne peut remplir aucun » eſpace. Les corps réſultent de la multitude & » de la réunion de ces êtres ſimples, dont ils » ſont compoſés, & comme on dit, des *agrégats*. » L'imagination ne peut diſtinguer pluſieurs choſes » entr'elles, ſans ſe les repréſenter les unes hors » des autres ; ce qui forme le phénomene de l'é- » tendue, qui n'eſt par conſéquent que métaphy- » ſique, & dans laquelle conſiſte l'eſſence de la » matiere ».

Non-ſeulement l'étendue n'eſt qu'une apparence, ſelon Wolf ; mais la force motrice qu'il admet, la force d'inertie, ſont des phénomenes, ainſi que les couleurs mêmes, c'eſt-à-dire, des perceptions confuſes de la réalité des objets. Ceci roule ſur une fauſſe & ridicule hypotheſe des perceptions. Wolf ſuppoſe « que nos ſenſations ſont compoſées » d'un nombre infini de perceptions partielles, qui

» toutes ſéparément repréſentent parfaitement les » êtres ſimples, ou ſont ſemblables aux réalités; » mais que toutes ces perceptions ſe confondant » en une ſeule, repreſentent confondues, des » choſes diſtinctes ».

Il admet contre Locke des perceptions obſcures dans le ſommeil, dont l'ame n'a point conſcience: & par conſéquent il croit avec Mallebranche que l'ame penſe toujours, au moment qu'elle y penſe le moins. Nous avons prouvé ailleurs le contraire. Mais, ſuivant Wolf, toute ſubſtance ſimple n'eſt pas douée de perceptions; il en dépouille les monades Leibnitiennes; & il ne croit pas que la ſenſation ſoit une ſuite, & comme un développement néceſſaire de la force motrice. D'où il ſuit, (contre ſes propres principes) que les perceptions ne ſont qu'accidentelles à l'ame; & par conſéquent encore il eſt auſſi contradictoire, que gratuit, d'aſſurer, comme fait Wolf, que l'ame eſt un petit monde ſenſitif, un miroir vivant de l'univers, qu'elle ſe repréſente par ſa propre force, même en dormant. Pourquoi cela? Ecoutez, (car cela eſt fort important pour expliquer l'origine & la génération des idées) parce que l'objet qui donne la perception, eſt lié avec toutes les parties du monde, & qu'ainſi les ſenſations tiennent à l'univers par nos organes.

Je ne parle point du ſyſtême de l'harmonie préé-

tablie, ni des deux principes fameux de Leibnitz, *le principe de contradiction, & le principe de la raiſon ſuffiſante.* C'eſt une doctrine qu'on juge bien que Wolf a fait valoir avec cette ſagacité, cette intelligence, cette juſteſſe, & même cette clarté qui lui eſt propre, ſi ce n'eſt lorſqu'elle vient quelquefois à ſe couvrir des nuages de l'onthologie; exemple ſi contagieux dans une ſecte qui s'accroît tous les jours, qu'il faudra bientôt qu'un nouveau Deſcartes vienne purger la métahpyſique de tous ces termes obſcurs dont l'eſprit ſe repaît trop ſouvent. La philoſophie Wolfienne ne pouvoit ſe diſpenſer d'admettre ce qui ſervoit de fondement à la Leibnitienne; mais je ſuis fâché d'y trouver en même-temps des traces du jargon inintelligible des écoles.

Je viens encore un moment à la force motrice. C'eſt comme dit Wolf, « le réſultat de différentes » forces actives des élémens, confondues entre » elles; c'eſt un effort des êtres ſimples, qui tend à » changer ſans ceſſe le mobile du lieu. Ces efforts » ſont ſemblables à ceux que nous faiſons pour » agir »; Wolf en fait lui-même de bien plus grands ſans doute, pour que Dieu, témoin de cette action de la nature, (qui fait tout dans le ſyſtême de ce ſubtil philoſophe) ne reſte pas oiſif, & pour ainſi dire, les bras croiſés devant elle : ce qui tend à *l'athéiſme.* Mais dans ce partage il n'eſt pas plus

heureux que ſon maître. C'eſt toujours la nature qui agit ſeule, qui produit & conſerve tous les phénomenes. Le choc des ſubſtances les unes ſur les autres, fait tout, quoiqu'il ne ſoit pas décidé, s'il eſt réel, ou apparent: car en général les Leibnitiens ſe contentent de dire que nous ne pouvons juger que ſur des apparences, dont la cauſe nous eſt inconnue. Tant de modeſtie a de quoi ſurprendre dans des philoſophes ſi hardis, ſi téméraires à s'élever aux premiers principes, qui, cependant, dans l'hypotheſe des perceptions Wolfiennes, devoient au premier coup d'œil paroître incompréhenſibles.

Il étoit, ce me ſemble, curieux & utile d'obſerver, par quelles voies les plus grands génies ont été conduits dans un labyrinthe d'erreurs, dont ils ont en vain cherché l'iſſue. La connoiſſance du point où ils ont commencé à s'égarer, à ſe ſéparer, à ſe rallier, peut ſeule nous faire éviter l'erreur, & découvrir la vérité, qui eſt ſouvent ſi près d'elle, qu'elles ſe touchent preſque. Les fautes d'autrui ſont comme une ombre qui augmente la lumiere; & par conſéquent rien n'eſt plus important dans la recherche de la vérité, que de s'aſſurer de l'origine de nos erreurs. Le premier antidote eſt la connoiſſance du poiſon.

Mais ſi tant de beaux génies ſe ſont laiſſé aveugler par l'eſprit de ſyſtême, l'écueil des plus grands

hommes, rien doit-il nous inſpirer plus de méfiance dans la recherche de la vérité ? Ne devons-nous pas penſer que tous nos ſoins, nos projets, doivent être de reſter toujours attachés au char de la nature, & de nous en faire honneur, à l'exemple de ces vrais génies, les Newton, les Boerhaave, ces deux glorieux eſclaves dont la nature a ſi bien récompenſé les ſervices, (*Boerh. de honore med. ſervit.*) Mais pour arriver à ce but, il faut ſe défaire courageuſement de ſes préjugés, de ſes goûts les plus favoris pour telle ou telle ſecte, comme on quitte d'anciens amis dont on reconnoît la perfidie. Il eſt aſſez ordinaire aux plus grands philoſophes de ſe vanter, comme les petits maîtres ; ceux-ci ont ſouvent obtenu des faveurs de femmes qu'ils n'ont jamais ni vues ni connues ; ceux-là prétendent avoir pris la nature ſur le fait, comme dit un fameux néologue ; qu'elle leur a révélé tous ſes ſecrets, & qu'ils ont, pour ainſi dire, tout vu, tout entendu, lors même que la nature garde encore plus de voiles, que jamais n'en eut l'*Iſis* des Egyptiens. Pour avancer dans le chemin de la vérité, qu'il faut ſuivre une conduite différente ? Il faut faire aſſidument les mêmes pas avec la nature, toujours aidé, comme dit madame la marquiſe du Châtelet, du *bâton* de l'obſervation & & de l'expérience. Il faut en phyſique imiter la conduite qu'a tenue le ſage Sydenham en médecine.

§. V.

LOCKE.

1°. MONSIEUR Locke fait l'aveu de ſon ignorance ſur la nature de l'eſſence des corps : en effet, pour avoir quelque idée de l'être ou de la ſubſtance, (car tous ces mots ſont ſynonymes) il faudroit ſavoir une géométrie, inacceſſible même aux plus ſublimes métahyſiciens, celle de la nature. Le ſage anglois n'a donc pu ſe faire une notion imaginaire de l'eſſence des corps, comme Wolf le lui reproche ſans aſſez de fondement.

2°. Il prouve contre l'auteur de *l'Art de penſer* & tous les autres Logiciens, l'inutilité des Syllogiſmes, & de ce qu'on appelle analyſes parfaites, par leſquelles on a la puérilité de vouloir prouver les axiomes les plus évidents : minuties qui ne ſe trouvent ni dans Euclide, ni dans Clairaut (Voyez Locke, L. 4, c. 17, §. 10, p. 551, 552.); mais qui abondent en *Scholies* dans Wolf.

3°. Il a cru les principes généraux très-propres à enſeigner aux autres les connoiſſances qu'on a ſoi-même. En quoi je ne ſuis pas de ſon avis, ni par conſéquent de celui de l'auteur de la logique trop eſtimée que je viens de citer, chap. 4. c. 7. Le

grand étalage, cette multitude confuſe d'axiomes, de propoſitions générales ſyſtématiquement arrangées, ne ſont point un fil aſſuré pour nous conduire dans le chemin de la vérité. Au contraire, cette méthode ſynthétique, comme l'a fort bien ſenti M. Clairaut, eſt la plus mauvaiſe qu'il y ait pour inſtruire. Je dis même qu'il n'eſt point de cas, ou de circonſtances dans la vie, où il ne faille acquérir des idées particulieres avant que de les rappeler à des généralités. Si nous n'avions acquis par les ſens les idées de tout, & de partie, avec la notion de la différence qu'il y a entre l'un & l'autre ſaurions-nous que le tout eſt plus grand que ſa partie ? Il en eſt ainſi de toutes ces vérités qu'on appelle éternelles, & que dieu même ne peut changer.

4°. Locke a été le deſtructeur des idées innées, comme Newton l'a été du ſyſtême Cartéſien. Mais il a fait, ce me ſemble, trop d'honneur à cette ancienne chimere, de la réfuter par un ſi grand nombre de ſolides réflexions. Selon ce philoſophe & la vérité, rien n'eſt plus certain que cet ancien axiome, mal reçu autrefois de Platon, de Timée, de Socrate, & de toute l'académie : *Nihil eſt in intellectu, quod prius non fuerit in ſenſu.* Les idées viennent par les ſens, les ſenſations ſont l'unique ſource de nos connoiſſances. Locke explique par elles toutes les opérations de l'ame.

5°. Il paroît avoir cru l'ame matérielle, quoique ſa modeſtie ne lui ait pas permis de le décider. « Nous ne ſerions peut-être jamais, dit-il, capa- » bles de décider ſi un être purement matériel » penſe ou non, & parce que nous ne concevons » ni la matiere, ni l'eſprit ». Cette ſimple réflexion n'empêchera pas les ſcholaſtiques d'argumenter en forme pour l'opinion contraire, mais elle ſera toujours l'écueil de tous leurs vains raiſonnemens.

6°. Il renonce à la vanité de croire que l'ame penſe toujours; il démontre par une foule de raiſons tirées du ſommeil, de l'enfance, de l'apoplexie, &c. que l'homme peut exiſter, ſans avoir le ſentiment de ſon être : que non-ſeulement il n'eſt pas évident que l'ame penſe en tous ces états; mais qu'au contraire, à en juger par l'obſervation, elle paroît manquer d'idées, & même de ſentiment. En un mot, M. Locke nie que l'ame puiſſe penſer & penſe réellement, ſans avoir conſcience d'elle-même, c'eſt-à-dire, ſans ſavoir qu'elle penſe, ſans avoir quelque notion, ou quelque ſouvenir des choſes qui l'ont occupée. Ce qui eſt bien certain, c'eſt que l'opinion de ce ſubtil métaphyſicien eſt confirmée par les progrès & la décadence mutuelle de l'ame & du corps, & principalement par les phénomenes des maladies, qui démontrent clairement, à mon avis, contre Paſcal même, (c. 13, n. 1.) que l'homme peut fort bien être conçu ſans

la

la penſée, & par conſéquent qu'elle ne fait point l'être de l'homme.

Quelle différence d'un philoſophe auſſi ſage, auſſi retenu, à ces préſomptueux métaphyſiciens, qui ne connoiſſant ni la force, ni la foibleſſe de l'eſprit humain, s'imaginent pouvoir atteindre à tout, ou à ces pompeux déclamateurs, qui comme Abadie, (*de la vérité de la religion chrétienne*) aboient preſque pour perſuader; & qui par le dévot enthouſiaſme d'une imagination échauffée, & preſque en courroux, font fuir la vérité, au moment même qu'elle auroit le plus de diſpoſition à ſe laiſſer, pour ainſi dire, apprivoiſer? Pour punir ces illuminés fanatiques, je les ai condamnés à écouter tranquillement, s'ils peuvent, l'hiſtoire des différens faits que le haſard a fournis dans tous les temps, comme pour confondre les préjugés.

7°. Il eſt donc vrai que Mr. Locke a le premier débrouillé le chaos de la métaphyſique, & nous en a le premier donné les vrais principes, en rappelant les choſes à leur premiere origine. La connoiſſance des égaremens d'autrui l'a mis dans la bonne voie. Comme il a penſé que les obſervations ſenſibles ſont les ſeules qui méritent la confiance d'un bon eſprit, il en a fait la baſe de ſes méditations; par-tout où il ſe ſert du compas de la juſteſſe, ou du flambeau de l'expérience. Ses

raisonnemens sont aussi sévères, qu'ils sont peu prévenus & de partialité; on y remarque aussi cette espece de fanatisme d'irreligion, qu'on blâme dans quelques-uns. Et l'on peut, sans passion, reprocher aux abus, & secouer le joug des préjugés? Il est d'autant plus ridicule à un philosophe de déclamer contre les religionnaires, qu'il trouve mauvaise la représaille.

§ VI.

BOERHAVE.

1°. MONSIEUR Boerhaave a pensé qu'il étoit inutile de rechercher les attributs qui conviennent à l'être, comme à l'être; c'est ce qu'on nomme dernieres causes métaphysiques. Il rejette ces causes, & ne s'inquiete pas même des premieres physiques, tels que les élémens, l'origine de la premiere forme, des semences, & du mouvement (Inst. med. XXVIII).

2°. Il divise l'homme en corps & en ame, & dit que la pensée ne peut être que l'opération de l'esprit pur (XXVII); cependant, non-seulement il ne donne jamais à l'ame les épithetes de spirituelle & d'immortelle; mais lorsqu'il vient à traiter de *sens internes*, on voit que cette substance n'est point si particuliere, mais n'est que,

je ne ſais quel ſens interne, comme tous les autres, dont elle ſemble être la réunion.

3°. Il explique par le ſeul mécaniſme toutes les facultés de l'ame raiſonnable, & juſqu'à la penſée la plus métaphyſique, la plus intellectuelle, la plus vraie de toute éternité, ce grand théoricien ſoumet tout aux loix du mouvement : de ſorte qu'il m'eſt évident qu'il n'a connu dans l'homme qu'une ame ſenſitive plus parfaite que celle des animaux. Voyez ſes leçons données par M. Haller, & librement traduites en françois : les *Inſtitutions* qui en ſont le texte ; ſur-tout *de ſenſib. intern.* & ſes diſcours *de honore Medic. Servitut. de uſu ratiocinii Mechanici in medicinâ* : *de comparando certo in Phyſ. &c.*

4°. On ſait ce qu'il en penſa coûter à ce grand philoſophe, pour avoir ſemblé prendre le parti de Spinoſa devant un inconnu, avec lequel il voyageoit. (*Vie de Boerh.* par M. de la M. Schultens, *Orat. in Boerh. Laud.*) Mais au fond, autant qu'on en peut juger par ſes ouvrages, perſonne ne fut moins Spinoſiſte ; par-tout il reconnoît l'inviſible main de dieu, qui a tiſſu, ſelon lui, juſqu'aux plus petits poils de notre corps ; d'où l'on voit, comme par tant d'autres endroits, combien ce médecin célebre étoit différent de ces deux Epicuriens modernes, Gaſſendi & Lami, qui n'ont pas voulu croire que les inſtrumens du

corps humain fuſſent faits pour produire certains mouvemens déterminés, dès qu'il ſurviendroit une cauſe mouvante (*Boerh. Inſt. Med.* XL.), & qui enfin ont adopté à cet égard le ſyſtème de Lucrece (*de Naturâ Rerum* L. IV.). S'agit-il d'expliquer la correſpondance mutuelle du corps & de l'ame? Ou le ſavant profeſſeur de Leyde tranche nettement la difficulté, en admettant au fond une ſeule & même ſubſtance: ou, quand il veut battre la campagne, comme un autre, il ſuppoſe des loix Cartéſiennes établies par le créateur, ſelon leſquelles tel mouvement corporel donne à l'ame telle penſée, & *vice verſâ*, *&c.* avouant d'ailleurs, qu'il eſt abſolument inutile aux médecins de connoître ces loix, & impoſſible aux plus grands génies de venir à bout de les découvrir. Je ne ſuis ici que l'hiſtorien des opinions *vocales*, *ou typographiques* de mon illuſtre maître, qui fut ſans contredit un parfait déïſte. Qui peut ſe flatter de connoître les opinions intimes du cœur? *Deus ſolus ſcrutator cordium.*

§. VII.

SPINOSA.

VOICI en peu de mots le ſyſtême de Spinoſa. Il ſoutient 1°. qu'une ſubſtance ne peut produire

une autre ſubſtance ; 2°. que rien ne peut être créé de rien, ſelon ce vers de Lucrece :

Nullam rem è nihilo fieri divinitus unquam.

3°. Qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance, parce qu'on ne peut appeler ſubſtance, que ce qui eſt éternel, indépendant de toute cauſe ſupérieure, que ce qui exiſte par ſoi-même & néceſſairement. Il ajoute que cette ſubſtance unique, ni diviſée, ni diviſible, eſt non-ſeulement douée d'une infinité de perfections, mais qu'elle ſe modifie d'une infinité de manieres : en tant qu'étendue, les corps & tout ce qui occupe un eſpace ; en tant que penſée, les ames, & toutes les intelligences, ſont ſes modifications. Le tout cependant reſte immobile, & ne perd rien de ſon eſſence pour changer.

Spinoſa définit les ſens conſéquemment à ſes principes : *des mouvemens de l'ame, cette partie penſante de l'univers, produits par ceux des corps, qui ſont des parties étendues de l'univers.* Définition évidemment fauſſe ; puiſqu'il eſt prouvé cent & cent fois, 1°. que la penſée n'eſt qu'une modification accidentelle du principe ſenſitif, qui par conſéquent ne fait point *partie penſante de l'univers* : 2°. que les choſes externes ne ſont point repréſentées à l'ame, mais ſeulement quelques propriétés différentes de ces choſes, toutes relatives

& arbitraires ; & qu'enfin la plupart de nos ſenſations, ou de nos idées, dépendent tellement de nos organes, qu'elles changent ſur-le-champ avec eux. Il ſuffit de lire Bayle (dictionnaire critique, à l'article de *Spinoſa*) pour voir que ce bon homme (car *quoique* athée, il étoit doux & bon) a tout confondu & tout embrouillé, en attachant de nouvelles idées aux mots reçus. Son athéiſme reſſemble aſſez bien au labyrinthe de Dédale, tant il a de tours & de détours tortueux. M. l'Abbé de Condillac a eu la patience de les parcourir tous, & leur a fait trop d'honneur. Dans le ſyſtême de Spinoſa, qui a été autrefois celui de Xénophanes, de Méliſſus, de Parmenide, & de tant d'autres, adieu la loi naturelle ! nos principes naturels ne ſont que nos principes accoutumés. Le traducteur du traité de la vie heureuſe de Seneque a pouſſé fort loin cette idée, qui ne paroît pas avoir déplu à ce grand génie, Paſcal, lorſqu'il dit : *qu'il craint bien que la nature ne ſoit une premiere coutume & que la coutume ne ſoit une ſeconde nature.* Suivant Spinoſa encore, l'homme eſt un véritable automate, une machine aſſujettie à la plus conſtante néceſſité, entraînée par un impétueux fataliſme, comme un vaiſſeau par le courant des eaux. L'auteur de l'*homme machine* ſemble avoir fait ſon livre exprès pour défendre cette triſte vérité.

Les anciens Hébreux, alchimiſtes, & auteurs

ſacrés ont mis dieu dans le feu pur, (Boer. *de ign.*) dans la matiere ignée ou éthérée; d'où, comme de ſon trône, il lançoit des feux vivifians ſur toute la nature. Ceux qui voudront acquérir une plus grande connoiſſance des ſyſtêmes, doivent lire l'excellent traité que M. l'abbé de Condillac en a donné. Il ne me reſte plus qu'à parler de ceux qui ont pris parti, tantôt pour la mortalité, tantôt pour l'immortalité de l'ame.

§. VIII.

De ceux qui ont cru l'ame mortelle & immortelle.

Si nous n'avons pas de preuves philoſophiques de l'immortalité de l'ame, ce n'eſt certainement pas que nous ne ſoyons pas bien aiſes qu'elles nous manquent. Nous ſommes tous naturellement portés à croire ce que nous ſouhaitons. L'amour-propre trop humilié de ſe voir prêt d'être anéanti, ſe flatte, s'enchante de la riante perſpective d'un bonheur éternel. J'avoue moi-même que toute ma philoſophie ne m'empêche pas de regarder la mort comme la plus triſte néceſſité de la nature, dont je voudrois pour jamais perdre l'affligeante idée. Je puis dire avec l'aimable abbé de Chaulieu :

Plus j'approche du terme, & moins je le redoute :

Par des principes ſûrs, mon eſprit affermi,
Content, perſuadé, ne connoît plus le doute.
Des ſuites de ma fin je n'ai jamais frémi.
Et plein d'une douce eſpérance,
Je mourrai dans la confiance;
Au ſortir de ce triſte lieu,
De trouver un aſyle, une retraite ſûre;
Ou dans le ſein de la nature,
Ou bien dans les bras de mon dieu.

Cependant je ceſſe d'être en quelque ſorte, toutes les fois que je penſe que je ne ſerai plus.

Paſſons en revue les opinions, ou les déſirs des philoſophes ſur ce ſujet. Parmi ceux qui ont ſouhaité que l'ame fût immortelle, on compte 1°. Seneque (*Epiſt.* 107, *&c. Quæſt. Nat. L.* 7, *&c.*) 2°. Socrate. 3°. Platon, qui donne à la vérité (*in Phæd.*) une démonſtration ridicule de ce dogme, mais qui convient ailleurs *qu'il ne le croit vrai, que parce qu'il l'a oui dire.* 4°. Ciceron, (*de Naturâ Deorum, L.* 2.) quoiqu'il vacille, L. 3. dans ſa propre doctrine, pour revenir à dire ailleurs qu'*il affectionne beaucoup le dogme de l'immortalité, quoique peu vraiſemblable.* 5°. Paſcal, parmi les modernes; mais ſa maniere de raiſonner (*v. Penſ. ſur la Relig.*) eſt peu digne d'un philoſophe. Ce grand homme s'imaginoit avoir de la foi, & il n'avoit qu'envie de croire, mais ſur

de légitimes motifs qu'il cherchoit, & chercheroit encore, s'il vivoit. Croire, parce qu'on ne riſque rien, c'eſt comme un enfant, parce qu'on ne ſait rien de ce qui concerne l'objet de la croyance. Le parti le plus ſage eſt du moins de douter, pourvu que nos doutes ſervent à régler nos actions, & à nous conduire d'une maniere irréprochable, ſelon la raiſon & les loix. Le ſage aime la vertu, pour la vertu même.

Enfin les Stoïciens, les Celtes, les anciens Bretons, &c. déſiroient tous que l'ame ne s'éteignît point avec le corps. Tout le monde, dit plaiſamment Pomponace, (*de immort. anim.*) ſouhaite l'immortalité, comme un mulet déſire la génération qu'il n'obtient pas.

Ceux qui ont penſé ſans balancer, que l'ame étoit mortelle, ſont en bien plus grand nombre. Bion ſe livre à toutes ſortes de plaiſanteries, en parlant de l'autre monde. Céſar s'en moque au milieu même du ſénat, au lieu de chercher à dompter l'hydre du peuple, & à l'accoutumer au frein néceſſaire des préjugés. Lucrece, (*de Nat. rer. L.* 3.) Plutarque, &c. ne connoiſſent d'autre enfer, que les remords. Je ſais, dit l'auteur d'Electre,

» *Je ſais que les remords d'un cœur né vertueux,*
» *Souvent pour les* (crimes) *punir vont plus*
» *loin que les Dieux.*

» point un corps, ont raiſon ; car, ajoute-t-il, » l'ame n'eſt point un corps, mais c'eſt quelque » choſe du corps. » *Animam qui exiſtimant, neque ſine corpore, neque corpus aliquod, benè opinantur : corpus enim non eſt, corporis autem eſt aliquid.* (*de anim.* text. 26. c. 2.) Il entend bonnement la forme, ou un accident, dont il fait un être ſéparé de la matiere. D'où l'on voit qu'il n'y a qu'à bien éplucher ceux d'entre les anciens qui paroiſſent avoir cru l'ame immatérielle, pour ſe convaincre qu'ils ne different pas des autres. Nous avons vu d'ailleurs qu'ils penſoient que la ſpititualité étoit auſſi bien un véritable attribut de la ſubſtance, que la matérialité même : ainſi ils ſe reſſemblent tous.

Je ferai ici une réflexion. Platon définit l'ame, une eſſence ſe mouvant d'elle-même, & Pythagore un nombre ſe mouvant de lui-même. D'où ils concluoient qu'elle étoit immortelle. Deſcartes en tire une conſéquence toute oppoſée, tandis qu'Ariſtote, qui vouloit combattre l'immortalité de l'ame, n'a cependant jamais ſongé à nier la concluſion de ces anciens philoſophes, & s'en eſt tenu ſeulement à nier fortement le principe, pour pluſieurs raiſons que nous ſupprimons, & qui ſont rapportées dans *Macrobe*. Ce qui fait voir avec quelle confiance on a tiré en différens temps des mêmes principes, des concluſions contradictoires. *O deliræ hominum mentes !*

Le ſyſtême de la ſpiritualité de la matiere étoit encore fort en vogue dans les quatre premiers ſiecles de l'égliſe. On crut, juſqu'au concile de Latran, que l'ame de l'enfant étoit la production moyenne de celles du pere & de la mere. Ecoutons Tertullien : *Animam corporalem profitemur, habentem proprium genus ſubſtantiæ, & ſolidi-tatis, per quam quod & ſentire & pati poſſit.... quid dicis cœleſtem, quam unde cœleſtem intelligas, non habes?.... caro atque anima ſimul fiunt ſine calculo temporis, atque ſimul in utero etiam figurantur..... minimè divina res eſt, quoniam quidem mortalis.*

Origene, St. Irenée, St. Juſtin martyr, Théophile d'Antioche, Arnobe, &c. ont penſé avec Tertullien que l'ame a une étendue formelle, comme depuis peu l'a écrit St. Hyacinthe.

St. Auguſtin penſe-t-il autrement ? lorſqu'il dit: *Dum corpus animat, vitáque imbuit, anima dicitur: dum vult, animus: dum ſcientia ornata eſt, ac judicandi peritiam exercet, mens; dum recolit, ac reminiſcitur, memoria: dum ratiocinatur, ac ſingula diſcernit, ratio: dum contemplationi inſiſtit, ſpiritus: dum ſentiendi vim obtinet, ſenſus eſt anima.*

Il dit dans le même ouvrage (*de anim.*) 1°. que l'ame habite dans le ſang, parce qu'elle ne peut vivre dans le ſec: pourquoi ? (admirez la ſagacité

de ce grand homme, & comme en certains temps on peut devenir tel à peu de frais !) *parce que c'eſt un eſprit.* 2°. Il avoue qu'il ignore ſi les ames ſont créées tous les jours, ou ſi elles deſcendent par propagation, des peres aux enfants. 3°. Il conclut qu'on ne peut rien réſoudre ſur la nature de l'ame. Pour traiter ce ſujet, il ne faut être ni théologien, ni orateur: il faut être plus, philoſophe.

Mais pour revenir encore à Tertullien; quoique les ames s'éteignent avec les corps, tout éteintes qu'elles ſont, ſuivant cet auteur, elles ſe rallument, comme une bougie, au jugement dernier, & rentrent dans les corps reſſuſcités, ſans leſquels elles n'ont point ſouffert, *ad perficiendum, & ad patiendum ſocietatem carnis* (anima) *expoſtulat, ut tam plenè per eam pati poſſit, quam ſine ea plenè agere non potuit.* (*De reſurr.* L. 1. 98.) C'eſt ainſi que Tertullien imaginoit que l'ame pouvoit être tout enſemble mortelle & immortelle, & qu'elle ne pouvoit être immortelle, qu'autant qu'elle ſeroit matérielle. Peut-on ajuſter plus ſingulierement la mortalité, l'immortalité & la matérialité de l'ame, avec la réſurrection des corps? Conor va plus loin; (*Evangelium Medici*) il pouſſe l'extravagance juſqu'à entreprendre d'expliquer phyſiquement ce myſtere.

Les ſcholaſtiques chrétiens n'ont pas penſé autrement que les anciens ſur la nature de l'ame. Ils

diſent tous avec St. Thomas : *anima eſt principium quo vivimus, movemur & intelligimus.* « Vouloir » & comprendre, dit Goudin, ſont auſſi bien des » mouvemens matériels, que vivre & végéter ». Il ajoute un fait ſingulier, qui eſt, que dans un concile tenu à Vienne, ſous Clément V, « l'autorité » de l'égliſe ordonna de croire que l'ame n'eſt que » la forme ſubſtantielle du corps, qu'il n'y a point » d'idées innées, (comme l'a penſé le même St. » Thomas) & déclara hérétiques tous ceux qui » n'admettoient pas la matérialité de l'ame ».

Raoul Fornier, profeſſeur en droit, enſeigne la même choſe dans ſes *diſcours académiques ſur l'origine de l'ame*, imprimés à Paris en 1619 avec une approbation & des éloges de pluſieurs docteurs en théologie.

Qu'on liſe tous les ſcholaſtiques, on verra qu'ils ont reconnu une force motrice dans la matiere, & que l'ame n'eſt que la forme ſubſtantielle du corps. Il eſt vrai qu'ils ont dit qu'elle étoit une forme ſubſiſtante (Goudin, tom. II. p. 93-94.) ou qui ſubſiſte par elle-même, & vit indépendamment de la vie du corps. Delà ces *entités* diſtinctes, ces *accidents abſolus*, ou plutôt abſolument inintelligibles. Mais c'eſt une diſtinction évidemment frivole ; car puiſque les ſcholaſtiques conviennent avec les anciens, 1°. que les formes, tant ſimples

que composées, ne sont que de simples attributs, ou de pures dépendances des corps : 2°. que l'ame n'est que la *forme*, ou *l'accident* du corps, ils ajoutent en vain pour se masquer, ou se sauver de l'ennemi, les épithetes de *subsistante*, ou *d'absolu* : il falloit auparavant pressentir les conséquences de la doctrine qu'ils embrassoient, & la rejetter, s'il eût été possible, plutôt que d'y faire de ridicules restrictions. Car qui croira de bonne foi, que ce qui est matériel dans tous les corps animés, cesse de l'être dans l'homme ? La contradiction est trop révoltante. Mais les scholastiques l'ont eux-mêmes sentie, plus que les théologiens, à l'abri desquels ils n'ont que voulu se mettre par ces détours & ces vains subterfuges.

Bayle dit dans son *dictionnaire*, à l'article de *Lucrece*, « que ceux qui nient que l'ame soit » distincte de la matiere, doivent croire tout » l'univers animé, ou plein d'ames : que les plantes » & les pierres même sont des substances pen- » santes ; des substances qui peuvent bien ne pas » sentir les odeurs, ne pas voir les couleurs, ne » pas entendre les sons ; mais qui doivent néces- » sairement avoir des connoissances dans l'hypo- » these des matérialistes, ou des atomistes ; parce » que les principes matériels simples, de quelque » nom qu'on les décore, n'ont rien de plus pré- » cieux que ceux qui forment une pierre ; & qu'en » conséquence

» conſéquence ce qui penſe dans un corps, doit » penſer dans un autre ».

Tel eſt le ſophiſme de Bayle ſur une prétendue ſubſtance, à laquelle il eſt clair par cent & cent endroits de ſes ouvrages, qu'il ne croyoit pas plus que la Motte le Vayer, & tant d'autres théologiquement perſiffleurs. Il faudroit avoir l'eſprit bien faux & bien bouché, pour ne pas découvrir l'erreur de ce mauvais raiſonnement. Ce n'eſt point la nature des principes ſolides des corps, qui en fait la variété, mais la diverſe configuration de leurs atômes. Ainſi la diverſe diſpoſition des fibres des corps animés, qui ſont faits d'élémens terreſtres, collés fortement enſemble; celle des vaiſſeaux qui ſont compoſés de fibres; des membranes qui ſont vaſculeuſes, &c. produit tant d'eſprits différens dans le regne animal, pour ne rien dire de la variété qui ſe trouve dans la conſiſtance & le cours des liqueurs; derniere cauſe qui entre (pour ſa moitié) dans la production des divers eſprits, ou inſtincts dont je parle. Si les corps des autres regnes n'ont ni ſentimens, ni penſées; c'eſt qu'ils ne ſont pas organiſés pour cela, comme les hommes & les animaux: ſemblables à une eau qui tantôt croupit, tantôt coule, tantôt monte, deſcend, ou s'élance en jet d'eau, ſuivant les cauſes phyſiques & inévitables qui agiſſent ſur elle. Un homme d'eſprit en fait, comme le cheval avec ſon fer tire du feu du

caillou. Il n'en doit pas être plus orgueilleux que cet animal. Les montres à répétition ſont de plus grand prix, & non d'une autre nature que les plus ſimples.

Je finirai par une remarque ſur l'opinion que les anciens avoient de la ſpiritualité & de la matérialité. Ils entendoient par l'une, un aſſemblage de parties matérielles, légeres & déliées, juſqu'à ſembler en effet quelque choſe d'incorporel, ou d'immatériel; & par l'autre, ils concevoient des parties peſantes, groſſieres, viſibles, palpables. Ces parties matérielles, appercevables, forment tous les corps par leurs diverſes modifications; tandis que les autres parties imperceptibles, quoique de même nature, conſtituent toutes les ames. Entre une *ſubſtance ſpirituelle* & une *ſubſtance matérielle*, il n'y a donc d'autre différence que celle qu'on met entre les modifications, ou les façons d'être d'une même ſubſtance: & ſelon la même idée, ce qui eſt matériel, peut devenir inſenſiblement ſpirituel, & le devient en effet. Le blanc d'œuf peut ici ſervir d'exemple; lui, qui à force de s'atténuer & de s'affiner aux travers des filieres vaſculeuſes infiniment étroites du poulet, forme tous les eſprits nerveux de cet animal. Eh! que l'analogie prouve bien que la lymphe fait la même choſe dans l'homme! Oſeroit-on comparer l'ame aux eſprits animaux, & dire qu'elle ne differe des

corps, que comme ceux-ci different des humeurs groſſieres, par le fin tiſſu & l'extrême agilité de ſes atômes ?

C'en eſt aſſez, & plus qu'il ne faut ſur l'immortalité de l'ame. Aujourd'hui c'eſt un dogme eſſentiel à la religion, autrefois c'étoit une queſtion purement philoſophique, comme le chriſtianiſme n'étoit qu'une ſecte. Quelque parti qu'on prît, on ne s'avançoit pas moins dans le ſacerdoce. On pouvoit croire l'ame mortelle, quoique ſpirituelle ; ou immortelle, quoique matérielle. Aujourd'hui il eſt défendu de penſer qu'elle n'eſt pas ſpirituelle, quoique cette ſpiritualité ne ſe trouve nulle part révélée. Et quand elle le ſeroit, il faudroit enſuite croire à la révélation, ce qui n'eſt pas une petite affaire pour un philoſophe : *hoc opus, hic labor eſt.*

FIN du Tome premier.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans le Tome I.

Éloge de la Mettrie. Page 1
Discours préliminaire. 1
TRAITÉ DE L'AME. 65
CHAP. I. *Explication de l'ouvrage.* ibid.
CHAP. II. *De la Matiere.* 68
CHAP. III. *De l'étendue de la matiere.* 70
CHAP. IV. *Des propriétés mécaniques passives de la matiere, dépendantes de l'étendue.* 72
CHAP. V. *De la puissance motrice de la matiere.* 75
CHAP. VI. *De la faculté sentitive de la matiere.* 81
CHAP. VII. *Des formes substantielles* 85
CHAP. VIII. *De l'ame végétative.* 89
CHAP. IX. *De l'ame sensitive des animaux.* 92
CHAP. X. *Des facultés du corps qui se rapportent à l'ame sensitive.* 99
§. I. *Des sens.* 100
§. II. *Mécanisme des sensations.* 102
§. III. *Loix des sensations.* 106
§. IV. *Que les sensations ne font pas connoître la nature des corps, & qu'elles changent avec les organes.* 108

§. V. *Raiſons anatomiques de la diverſité des ſenſations.* 111
§. VI. *De la petiteſſe des idées.* 113
§. VII. *Différens ſieges de l'ame.* 114
§. VIII. *De l'étendue de l'ame.* 116
§. IX. *Que l'être ſenſitif eſt par conſéquent matériel.* 120
§. X. *De la mémoire.* 122
§. XI. *De l'imagination.* 127
§. XII. *Des paſſions.* 133
CHAP. XI. *Des facultés qui dépendent de l'habitude des organes ſenſitifs.* 140
§. I. *Des inclinations & des appétits.* 141
§. II. *De l'inſtinct.* 143
§. III. *Que les animaux expriment leurs idées par les mêmes ſignes que nous.* 147
§. IV. *De la pénétration & de la conception.* 150
CHAP. XII. *Des affections de l'ame ſenſitive.* 152
§. I. *Les ſenſations, le diſcernement & les connoiſſances.* ibid.
§. II. *De la volonté.* 156
§. III. *Du goût.* 160
§. IV. *Du génie.* 162
§. V. *Du ſommeil & des rêves.* 171
§. VI. *Concluſion ſur l'être ſenſitif.* 175
CHAP. XIII. *Des facultés intellectuelles ou de l'ame raiſonnable.* 178

§. I. *Des perceptions.* ibid.
§. II. *De la liberté.* 180
§. III. *De la réflexion, &c.* 184
§. IV. *De l'arrangement des idées.* 185
§. V. *De la méditation & de l'examen.* 186
§. VI. *Du jugement.* 187

CHAP. XIV. *Que la foi ſeule peut fixer notre croyance ſur la nature de l'ame raiſonnable.* 192

CHAP. XV. *Hiſtoires qui confirment que toutes nos idées viennent des ſens.* 201
HIST. I. *Du Sourd de Chartres.* ibid.
CIST. II. *D'un homme ſans idées morales.* 203
HIST. III. *De l'aveugle de Cheſelden.* ibid.
HIST. IV. *Méthode d'Amman pour apprendre aux ſourds à parler.* 206
Réflexions ſur l'éducation. 215
HIST. V. *D'un enfant trouvé parmi des ours.* 217
HIST. VI. *Des hommes ſauvages appellés* Satyres. 220
§. VII. *Belle conjecture d'Arnobe, qui vient à l'appui de tous ces faits.* 225
Concluſion de l'ouvrage. 228

ABRÉGÉ DES SYSTÊMES, pour faciliter l'intelligence du Traité de l'Ame. 231
§. I. *Deſcartes.* ibid.
§. II. *Mallebranche.* 237
§. III. *Leibnitz.* 242